B-VI
51

B 582 u

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS;
OUVRAGE PÉRIODIQUE,

DANS lequel on donne l'analyse raisonnée des Romans anciens & modernes, François, ou traduits dans notre Langue; avec des Anecdotes & des Notices historiques & critiques concernant les Auteurs ou leurs Ouvrages; ainsi que les mœurs, les usages du tems, les circonstances particulières & relatives, & les personnages connus, déguisés ou emblématiques.

OCTOBRE, prem. Vol. 1781.

209717
4. 3. 27

A PARIS,

AU BUREAU, rue Neuve Sainte-Catherine; pour Paris.

AU BUREAU, & chez GUEFFIER, Libraire-Imprimeur, rue de la Harpe, vis-à-vis la rue Saint-Severin, pour la Province.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS.
OCTOBRE, prem. Vol. 1781.

PREMIERE CLASSE.
ROMANS ETRANGERS.

L'AMOUR SANS BONHEUR,
OU
MÉMOIRES D'UNE DAME PORTUGAISE.

Il Signor Abbate Chiari, Auteur vivant, outre le Roman dont nous donnons l'extrait, en a composé plusieurs autres qui ne jouissent pas d'une bien grande réputation. Il s'est fait connoître plus avantageusement par ses Comédies,

qui cependant ne ſont pas auſſi eſtimées que celles de Goldoni.

On lira peut-être avec quelque intérêt l'extrait fort abrégé que nous donnons ici de l'*Amore ſenza fortuna* (*l'Amour ſans bonheur*). Des détails minutieux, des faits inutiles & prolixement narrés, ont pu nuire au ſuccès de l'Ouvrage original. Nous n'avons conſervé que les deux principales aventures de l'héroïne, les ſeules qui répondent au titre du Roman. Nous avons laiſſé, comme dans l'Italien, la Dame Portugaiſe raconter elle-même ſon hiſtoire; mais nous avons ſupprimé de longues diſſertations philoſophiques qui ſe trouvent à la tête de chaque Chapitre. De courtes réflexions, & les faits eux-mêmes, développeront aſſez le but moral que l'Auteur paroît s'être propoſé, *le danger de s'attacher imprudemment aux objets, même les plus aimables, que le hazard nous fait rencontrer.*

Si je naquis dans la Ville où j'ai paſſé mon enfance, je ſuis Portugaiſe, & Liſbonne eſt ma Patrie. J'avois huit ans,

j'étois chez une Dame très-riche que j'appellois ma tante, & à qui je ne connoissois pas d'autre nom. Elle avoit un fils dont le sort étoit bien différent du mien. Idolâtré autant que j'étois haïe, on le caressoit sans cesse, on me grondoit toujours; on ne parloit que de ses gentillesses & de mes sottises. Un jour j'eus une dispute avec mon petit cousin; il me frappa; je m'en plaignis, & je fus punie.

Telle est l'origine des aventures bisarres qui ont caractérisé ma vie. Indignée d'un traitement aussi cruel qu'injuste, je saisis l'instant où l'on ne pouvoit me voir, je m'échappai rapidement de la maison; & suivant les premieres rues que le hazard m'offroit, je me trouvai hors de Lisbonne, & continuai à marcher dans la campagne.

Qu'on se figure une petite fille de huit ans, seule au milieu des champs, errant à l'aventure, tremblant au moindre souffle, étonnée elle-même d'une résolution aussi hardie. Je marchai long-tems: enfin la fatigue me fit arrêter. Appuyée contre un arbre, respirant à peine, retenant mes pleurs, craignant d'être reconnue & ramenée dans une maison où ma fuite

auroit été cruellement punie, je restai près d'une heure dans cet état, demi-morte de froid & de frayeur.

Il étoit presque nuit, quand je vis de loin une Négresse qui m'apperçut & me fixa quelque tems : elle s'approche, & me prend dans ses bras : « Ma belle en-» fant, me dit-elle, qu'avez-vous » ? Je ne réponds rien. — « Pauvre petite ! » elle s'est égarée sans doute : voulez-vous » que je vous ramene à votre mere » ? Ces mots me firent trembler. Je la priai, les larmes aux yeux, de ne pas me reconduire chez une tante où l'on me maltraitoit sans cesse. Elle resta un moment à réfléchir. — « Eh bien, me dit-elle, » venez avec moi, vous ne me quitte-» rez plus, je serai votre mere ». Transportée de joie, j'allai me jetter au cou de la bonne Négresse : la couleur de son teint m'arrête; elle sourit & m'emmene avec elle.

Ma libératrice (comme je l'appris depuis) se nommoit Mauri : esclave d'un riche Portugais, l'amour avoit brisé ses fers ; elle fuyoit loin de Lisbonne, & suivoit en Afrique un jeune Anglois nommé Crebil, qu'elle venoit d'épouser.

Crebil me vit avec surprise ; il apprit tout de Mauri, & consentit à me recevoir dans le Vaisseau, qui partit dès le soir même.

Tout dans cette navigation étoit nouveau à mes yeux, & rien ne les fixa davantage que deux jeunes passagers, le Chevalier Desmarets & le Marquis d'Assiento. A la vivacité intéressante du premier, au sérieux aimable du second, il étoit facile de voir que l'un étoit François, l'autre Espagnol ; mais pour le deviner, j'étois trop jeune encore.

Comme l'amour, la coquetterie est de tout âge : chez les femmes, elle naît avant l'amour. Je l'éprouvai en voyant ces deux jeunes gens. Le manége d'une coquette de huit ans, qui vouloit captiver deux adorateurs, amusa les personnes sensées qui se trouvoient dans le Vaisseau : tendresse, jalousie, querelles, raccommodemens, tout étoit employé : les jeux de notre enfance sont l'image des passions de notre vie.

Cependant on vouloit que je fisse un choix : l'amour ne me parloit pour aucun des deux, & l'amour propre me conseilloit de garder l'un & l'autre. L'un

me paroiſſoit aimable, parce qu'il étoit étourdi, l'autre parce qu'il ne l'étoit pas; & j'aimois dans le Marquis le phlegme qui m'auroit déplu dans le Chevalier. Ce dernier plus hardi, oſa m'avouer ſes eſpérances, & dès ce moment m'appella ſa petite femme, nom qu'il m'a toujours donné depuis.

Une navigation heureuſe nous conduiſit enfin aux côtes de Suida, où Crebil poſſédoit une petite habitation. C'eſt-là qu'il fallut me ſéparer du Marquis d'Aſſiento : notre amour étoit un jeu, notre amitié étoit réelle ; & je regrettai mon ami, en pleurant mon petit amoureux.

Pour me conſoler de ce demi-veuvage, il me reſtoit le Chevalier Deſmarêts, qui, inſtruit & dans les belles-lettres & dans l'uſage du monde, ſe plut à cultiver mon cœur & mon eſprit. C'eſt à lui, je l'avoue, que je dois une partie de mon éducation : Mauri ne ſavoit que m'aimer. Malheureuſement, l'aimable François fut forcé de quitter Suida : toujours enjoué, il voulut me cacher toute la peine que lui cauſoit cette ſéparation ; mais ſi, dans ſes plaiſanteries, c'étoit un

mari qui s'éloignoit de sa femme, c'étoit, dans nos cœurs, une sœur qui perdoit son frere.

Cette perte eût été irréparable pour moi, sans les bontés de Miladi Presswick, riche veuve, dont l'habitation étoit voisine du petit bien de Crebil. J'intéressai l'ame sensible de cette Dame respectable, qui engagea Mauri à m'amener souvent chez elle. Sa bibliotheque me fut ouverte, & je pus m'instruire : mais je trouvai dans ses entretiens une philosophie plus vraie que celle des livres, plus fondée sur l'expérience. Je passai trois ans dans cette tranquillité fortunée ; & j'avois atteint ma seizieme année, lorsque Mauri, qui me conservoit toujours les tendres soins d'une mere, tomba tout-à-coup dans une profonde mélancolie : souvent je surprenois ses yeux encore humides des pleurs qu'elle me cachoit ; souvent, en me prodiguant les plus douces caresses, une larme s'échappoit malgré elle. Longtems je la pressai en vain de me découvrir ses peines. Un jour enfin que Crebil étoit éloigné, je fus plus persuasive & plus heureuse.

« Je vous aime, me dit-elle, Séra-

» phina ; & dès l'instant que je vous vis, » je sentis mon cœur tressaillir pour » vous. En cédant à ce premier mou- » vement, peut-être ai-je fait une impru- » dence qui causera le malheur de ma » vie ; mais je ne m'en repens point. . . » Oui, ajouta-t-elle, après un moment » de silence, c'est vous qui êtes la cause, » mais innocente, de mes peines ». Ses pleurs alors, trop long-tems retenus, s'échapperent : la surprise arrêtoit encore les miens. — « Expliquez vous, lui dis-je. » — Vous êtes jolie, Séraphina, vous » êtes jolie ; il est difficile de vous voir » sans vous aimer ; & Crebil, mon » mari, vous voit tous les jours ».

Je restai immobile. — « Quoi ! Crebil, » l'époux que vous aimez, qui vous » aimoit ! le perfide, l'ingrat, il pour- » roit . . . Ah ! ma Mere, car plus que » jamais je vous dois ce nom ; cette seule » pensée me fait frémir. Crebil !. . . . » il m'est odieux : j'aimois en lui l'époux » de ma bienfaitrice ; sa tendresse pour » vous étoit le seul droit qu'il eût sur » mon cœur : en vous trahissant il le perd » pour jamais ».

Ces paroles rendirent un peu de tran-

quillité à Mauri. J'obſervai Crebil ; il étoit tendre, empreſſé près de moi : le motif de ſes ſoins me les rendoient inſupportables : mais il falloit diſſimuler.

Un Vaiſſeau Anglois arrive peu après ſur les côtes de Suida : le hazard me fait entendre un entretien de Crebil avec un Négociant de ſa Nation. J'écoute ſans être vue : amour, nature, humanité, vos droits ſont trahis. La plume échappe de mes mains ; mon cœur eſt oppreſſé. Crébil, autoriſé par une coutume barbare, Crebil, le monſtre..... l'argent eſt compté, ſa femme eſt vendue.

Saiſie d'effroi, je cours, je cherche Mauri ; Mauri ne ſe trouve point : je ne doute plus que le crime ne ſoit conſommé, & je reſte long-tems anéantie par la douleur. Enfin, la réflexion me fit entrevoir que je puis peut-être encore voler au ſecours de ma bienfaitrice. Cette idée me donne un courage nouveau. J'eus la force de cacher mes inquiétudes, & de feindre une gaieté bien éloignée de mon cœur, pour ne pas me rendre ſuſpecte aux yeux du barbare époux que je voulois tromper.

On donne un bandeau à l'Amour, &

c'eſt l'Amour qui ſouvent nous met un bandeau ſur les yeux. Crebil, qu'aveugle ſa tendreſſe, Crebil, dupe de mon indifférence apparente au ſort de ſa femme, me fait lui-même connoître la priſon où cette infortunée attend le maître qui vient de la payer. Vingt fois je fus prête à poignarder un monſtre ſur qui mes yeux ne s'arrêtoient qu'avec horreur; mais c'eût été tout perdre.

Enfin, la nuit vint favoriſer mes projets. Crebil dormoit: je pénetre ſans bruit dans ſa chambre; deux piſtolets frappent ma vue, je les ſaiſis. Les habits épars de Crebil me font naître l'idée de m'en revêtir; & ſous ce déguiſement, trompant les yeux d'une ſentinelle à moitié endormie, je me fais ouvrir les cachots, où je pénetre en tremblant à la clarté d'une lampe lugubre. Cinq malheureuſes victimes s'offrirent à mes regards: je cherchois Mauri; je la vois, un poignard à la main..... Elle ne me reconnoît pas.... elle veut me frapper, le glaive tombe; elle reconnoît l'erreur où l'a jettée mon déguiſement. — « Qui, vous, me dit-elle, vous » fille généreuſe.... votre foible bras » a pu.... Ses ſanglots l'empêcherent

» de poursuivre. — Le tems est précieux, » répondis-je, fuyons ; & vous, victimes infortunées, associez-vous à nos » dangers, à nos espérances ».

Toujours prise pour Crebil par le garde à qui mes deux pistolets ôtoient peut-être l'envie d'approfondir la vérité, je repassai, suivie de Mauri, d'une jeune Négresse vendue par son frere, & de trois Négres, livrés tous trois par leur pere aux Européens. Nous allâmes trouver un Négre, parent de Mauri ; il auroit voulu nous donner un asyle ; mais c'étoit mettre sa vie en danger sans sauver la nôtre ; il ne put que nous conseiller une fuite précipitée, nous donna un peu d'argent, quelques provisions, & nous nous enfonçâmes dans les terres.

Nous marchions à petites journées. Habillée en homme, j'étois à la tête de la caravanne, Reine par les attentions que Mauri & les autres avoient pour moi. Cette marche fut pénible, mais point dangereuse. Les Négres, adroits à la chasse, ne nous laissoient pas manquer de provisions. Enfin, après quatre-vingts jours d'une route continue, nous fûmes arrêtés par un fleuve peu large, mais

rapide, dont le nom & la situation nous étoient inconnus.

Le hazard seul avoit dirigé notre course jusqu'alors : pour la premiere fois, nous cherchâmes les moyens de regagner les côtes ; il étoit possible de nous abandonner au courant du fleuve, qui nous auroit conduit vers la mer : sa rapidité nous tenoit en suspens. Tandis que nous étions à réfléchir, nous vîmes tout-à-coup sur l'autre bord du fleuve s'avancer lentement un jeune homme, qu'à sa blancheur nous jugeâmes être Européen.

Cet aspect, je l'avoue, me fit plus de plaisir que de peur. Il étoit seul, il paroissoit malheureux : sous des habits grossiers, il avoit des traits nobles, une figure aimable, une taille avantageuse ; & moi, j'avois seize ans. J'étois seule de sa couleur : mes habits lui cachoient mon sexe. Il me demanda en françois si j'étois Européen (le Chevalier Desmarets m'avoit appris cette langue) : je répondis que j'étois une jeune personne échappée à l'esclavage avec cinq compagnons aussi infortunés que moi. Alors il nous dit que si le malheur étoit un titre pour devenir notre associé, personne n'y avoit plus de droit

que lui : il nous découvrit le desir qu'il avoit & l'embarras où il étoit de nous joindre. Deux Négres aussi tôt se jetterent à la nage, le prirent dans leurs bras, & l'amenerent auprès de nous. Ses premieres paroles ne furent que les expressions de la reconnoissance ; mais ses premiers regards étoient ceux de l'amour : cependant je desirai connoître ses aventures.

Le Comte de Prados (il se nommoit ainsi) étoit né à Pise en Italie, de parens Portugais : son pere & sa mere avoient péri dans un naufrage ; ils laissoient en Portugal deux filles en bas âge, & des biens considérables : une parente avide s'étoit emparée de tout. Le jeune Comte, avant d'aller réclamer ses droits à Lisbonne, avoit voulu se faire un nom & s'acquérir des titres à la protection du Souverain : il obtint un emploi dans les troupes Portugaises, s'embarqua, fut rencontré, pris par des Corsaires, & vendu à un Indien qui l'emmena à Tombut, d'où il eut le bonheur de s'échapper. Depuis ce moment, guidé par ses connoissances géographiques, il avoit toujours marché vers le Nord, pour se rendre sur les côtes de l'Afrique ; mais il avoit été

arrêté par le fleuve, que, sans notre secours, il n'auroit pu traverser.

Une conformité de malheurs, & peut-être une conformité de sentimens, me fit prendre un vif intérêt au jeune Comte, qui, pendant son récit, n'avoit cessé d'avoir les yeux sur moi : cette remarque annonce que les miens ne l'avoient point quitté. Nous continuâmes notre voyage : toujours à mes côtés, il me pria avec tant d'instance de poser mon bras sur le sien, pour me fatiguer moins dans la route, que je ne pus m'en défendre. J'acceptai ; étoit-ce par honnêteté ? ah ! beaucoup de Lecteurs n'en croiront rien.

Le voyage commença à me paroître plus agréable ; &, s'il faut être sincere, je desirai moins, je craignis même de le voir terminé. L'aspect de ce qu'on aime embellit le site le plus ingrat. Je ne savois pas encore si j'aimois Prados ; mais les déserts d'Afrique ne me paroissoient plus aussi tristes, hélas ! qu'ils me devinrent funestes. Nous marchions paisiblement, quand tout-à-coup Prados me saisit dans ses bras, & m'emmene en fuyant d'une vîtesse extrême. — « Ne craignez rien, me disoit-» il, c'est votre vie que je veux sauver ».

Alors il entra dans une caverne que nous avions remarquée quelques instans auparavant, & me quitta sans s'expliquer davantage.

Immobile de surprise, je ne savois que penser, & mes idées se détruisoient en se succédant. Enfin mon inquiétude devenoit plus vive, lorsque je vis reparoître Prados, hors d'haleine, les cheveux épars, & tenant une épée ensanglantée. Mon premier mouvement fut de me jetter à ses genoux; ma premiere pensée fut que nous n'avions secouru en lui qu'un brigand déguisé : il sourit de mon erreur, & me fit remarquer de loin une troupe de voleurs qui emmenoient Mauri & deux Negres; un troisieme Negre & la jeune Négresse avoient péri; & le valeureux Comte, après une résistance opiniâtre, atteint de plusieurs blessures, avoit enfin cédé au nombre & étoit venu me rejoindre.

Il est doux de trouver dans les personnes que nous aimons, un droit de plus à notre tendresse. Cependant le plaisir de voir mon libérateur dans mon amant, ne pouvoit balancer la douleur que me causoit l'absence de Mauri, de la tendre &

genéreuſe Mauri au milieu des brigands, dont mes foibles cris n'étoient point entendus. Prados reſpecta ces larmes dues à la reconnoiſſance, & ne chercha à me conſoler que par les ſoins les plus complaiſans. Cinq jours ſe paſſerent ſans que je vouluſſe ſortir de la grotte : enfin Prados me conjura avec tant d'inſtance de quitter des lieux qui nourriſſoient ma douleur, me fit même entrevoir avec tant d'adreſſe la poſſibilité de retrouver Mauri, que je conſentis à le ſuivre. Nous quittâmes la grotte, & nous continuâmes à marcher dans le déſert. Prados comparoît notre ſituation à celle de Pirrha & Deucalion, errans ſeuls dans le vaſte de l'Univers. — Deucalion, me diſoit-il, fut fidele par impoſſibilité d'être volage ; mais moi..... Un regard tendre, expreſſif & ſuppliant, acheva ce qu'il vouloit dire ; je l'entendis trop bien : l'amour en fut flatté, la vertu en fut allarmée.

La nuit arrive, & Prados me quitte un inſtant pour aller prendre quelque gibier dans un bois voiſin : mes yeux & peut-être mes deſirs le ſuivent de loin. A peine l'ai-je perdu de vue, que des ré-

flexions plus sérieuses viennent tourmenter mon esprit abattu. Seule avec un homme amoureux, aimable, aimé; seule & sans cesse sous les yeux d'un ennemi que je voulois chérir, que je devois combattre, n'avois-je pas tout à craindre pour ma vertu? Il revient : je me jette à ses genoux, les larmes aux yeux & d'une voix foible : — « Prenez pitié, lui dis-je, » d'une jeune infortunée qui n'a d'autre » appui que vous, d'autre défense que » votre honnêteté : vous m'aimez : ma » foiblesse vous est connue, n'en abusez » pas. J'ose vous estimer assez pour » mettre ma vertu sous la garde de ce » même amour qui cause mes craintes. » — O fille adorable! ange de beauté » & de vertu! vous! vous à mes ge- » noux! vous, Séraphina! ah! j'en » jure, & par mes sentimens, & par » l'aveu si doux que j'obtiens de vous; » oui, vous serez respectée autant qu'ai- » mée; oui, vous ne verrez en moi qu'un » frere tendre; vous serez ma sœur; & » ce nom doux & sacré est le seul que » je veux vous donner ». Ces paroles redoublerent mes larmes, mais elles avoient perdu toute leur amertume;

j'embraſſai mon frere, & nous paſſâmes la nuit ſous un arbre épais à quelques pas de diſtance l'un de l'autre.

Nous nous éveillâmes tous deux tourmentés par une ſoif extrême ; nous avions marché toute la journée précédente dans l'eſpérance de trouver de l'eau, & cette eſpérance avoit été déçue : nous continuâmes notre route & ne fûmes pas plus heureux. Enfin il y avoit trois jours que la ſoif la plus ardente nous faiſoit ſouffrir, lorſque je tombai dans les bras de Prados : Prados n'avoit gueres plus que moi la force de ſe ſoutenir ; il ne parut cependant ſenſible qu'à mes ſouffrances ; il erroit comme un furieux, cherchant d'un œil égaré quelque remede à mes maux : enfin il arrache une branche d'arbre, & ſe met à fouiller la terre : une pouſſiere jaune frappe ſes yeux ; il regarde, c'étoit de l'or ; que ce métal nous parut vil !

Prados, que ſon malheur accable, ſe traîne languiſſamment & tombe à côté de moi ; il veut me parler, & ſa voix expire : ſa douleur arrête la mienne. Le teint have, l'œil ſec, la bouche entr'ouverte, étendus ſur un ſable aride nous

attendions la mort. » Mourons, me » dit-il, d'une voix éteinte, mais du » moins mourons unis : que le Ciel » reçoive nos sermens ». Je laissai tomber ma main dans la sienne ; ce fut ma seule réponse, & mes yeux cessèrent de distinguer les objets.

Privée de tout sentiment, j'ignore combien je restai dans cette léthargie : une odeur irritante vint m'en tirer ; j'ouvre les yeux : à travers un voile de mort qui les couvre, je crois entrevoir des traits qui m'étoient connus, une goutte de liqueur posée sur mes levres ranime mes forces, & je distingue le Marquis d'Assiento.

Prados, qu'on avoit également rappellé à la vie, fit connoître le besoin où nous étions : un vin agréable & bienfaisant acheva de ranimer nos sens. On juge de ma surprise en voyant Assiento. La sienne étoit plus grande encore. Nous nous contâmes mutuellement nos aventures, il alloit, suivi d'un cortege nombreux, gagner les côtes d'Afrique pour retourner à Madrid, où sa mere l'attendoit avec une jeune personne qu'elle lui destinoit, & dont il avoit accepté la main.

Avant de quitter ces lieux, Prados se ressouvint de la poussiere d'or qu'il avoit trouvée en creusant la terre, & communiqua sa découverte au Marquis d'Assiento, qui en fit recueillir par ses esclaves une quantité très-considérable.

Nous arrivâmes en peu de tems à Loande, où le Marquis devoit séjourner quelques mois : c'est-là que considérant un jour une troupe de Négres mis en vente, j'apperçus, j'embrassai Mauri. « — O Ma mere, ô vous dont j'ai » pleuré la mort, je vous revois enfin; » quel est mon bonheur de pouvoir vous » arracher à l'esclavage ! » J'acquittai alors la rançon de Mauri, qui consentit à me suivre à Madrid, où le voyage le plus heureux nous conduisit sans nulles traverses.

Le Marquis d'Assiento étoit impatiemment attendu par Dona Bianca, sa jeune amante, qui bientôt alloit être son épouse. La naissance de Dona Bianca étoit inconnue, comme la mienne ; comme moi, elle étoit restée orpheline dès le berceau, & la Marquise d'Assiento l'avoit élevée comme sa fille. Le hazard avoit appris ce secret à Mauri, qui n'avoit pu en découvrir davantage.

Dona Biença s'attendoit que son amant la conduiroit aux autels dès son arrivée ; mais cet homme sensible avoit pris pour Prados & pour moi un véritable attachement, & il vouloit que son hymen ne fût célébré qu'avec le nôtre.

Assiento illustre par sa naissance, se faisoit encore considérer par ses qualités personnelles. Sa premiere vertu étoit la générosité, son plaisir le plus doux étoit d'obliger ; mais il obligeoit avec cette grace qui ajoute au service rendu : avec lui la reconnoissance étoit plus un plaisir qu'un devoir ; & lui seul oublioit ses bienfaits. Devenu l'ami de Prados, il en fut le protecteur ; il sut faire valoir avec tant d'adresse les droits, les services, les malheurs du jeune Comte, que celui-ci trouva tous les esprits prévenus en sa faveur, lorsqu'il attaqua en Justice Dona Violanta, belle-sœur de son pere, qui s'étoit emparée de tous les biens laissés par ce dernier, & refusoit de reconnoître le Comte de Prados.

Le procès devoit être long, & Prados ne pouvoit prendre de parti avant qu'il fût décidé. Quoiqu'il n'eût été jusqu'alors que l'amant le plus respectueux, la

décence ne permettoit point que je continuasse à vivre avec lui : mais seule, orpheline, sans parens, sans appui, que devenir ? Mon amant y songeoit pour moi ; son ame délicate devina mes alarmes.

Il m'apporta un jour une somme très-considérable en or. « — C'est une restitution, me dit-il ; j'ai converti en » especes la portion qui vous appartient » de cette poussiere trouvée dans ces déserts si chers & si funestes, où, brûlés » par la soif, soutenus par l'amour, » prêts d'expirer tous deux, nous nous » donnâmes les noms sacrés d'époux & » d'épouse ».

J'avois peine à m'imaginer qu'une partie de cette poussiere d'or eût pu faire une somme aussi forte que celle que me remettoit Prados : mais devais-je refuser un bienfait offert avec tant de délicatesse & de ménagement, par un homme à qui l'hymen alloit bientôt assurer pour jamais les droits que l'amour lui avoit acquis sur mon cœur ?

Le Comte de Prados me cherchoit un logement, lorsque la Marquise d'Assiento vint me prier de prendre un appartement

partement chez elle. Dona Bianca & le Marquis d'Assiento se réunirent pour me presser d'accepter ces offres généreuses : ma résistance fut inutile. Il est des bienfaiteurs si nobles, que c'est une reconnoissance que d'accepter leurs bienfaits.

Sympathie, douce erreur des ames sensibles, qu'il est pardonnable à la raison de croire ton existence, quand le cœur éprouve tes loix ! Le Comte de Prados m'avoit fait soupçonner la sympathie de l'amour : en voyant Dona Bianca, je crus à celle de l'amitié. Ce trouble, cette émotion, ce sentiment moyen entre la peine & le plaisir, mon cœur l'éprouva pour mon amie comme pour mon amant ; l'un & l'autre étoient dignes de ma tendresse, l'un & l'autre me payoient de retour, & dans l'ivresse de mon bonheur, je distinguai peu les deux sentimens ; tant l'amitié étoit vive, tant l'amour étoit doux.

Prados venoit sans cesse chez la Marquise d'Assiento : les aimables qualités de Bianca frapperent ses yeux, & je connus la jalousie. Cependant les alarmes de l'amour ne troublerent point la paix de l'amitié. Inquiete de l'attache-

ment de Prados pour Bianca, j'en voulois à mon amant de l'éprouver, & n'en voulois pas à mon amie de l'inſpirer. Bianca n'eut bientôt plus de ſecret pour moi ; & ſes aventures ceſſerent d'être un myſtere à mes yeux. — « La Marquiſe » d'Aſſiento, me dit-elle, conduite à » Lisbonne par quelques affaires, paſſoit » un ſoir dans ſa voiture auprès d'un » hoſpice deſtiné à l'éducation des en- » fans reſtés orphelins, lorſqu'elle ap- » perçut une petite fille de ſept à huit » ans. qui pleuroit, jettoit des cris & » ſe débattoit dans les bras d'une fem- » me robuſte : émue, attendrie, la » Marquiſe fait arrêter ſa voiture, & » ordonne à ſes gens de s'informer qu'elle » étoit cette jeune fille. La pauvre pe- » tite, tandis que l'on interrogeoit ſa » duegne, ſaiſit l'inſtant de s'échapper, » s'élance, tend les bras à la Marquiſe » qui l'aide à monter dans ſa voiture, » ſe jette à ſes genoux, & ne s'exprime » que par ſes larmes : le cœur ſenſible » de la Marquiſe les entendit. Son pre- » mier ſoin fut de raſſurer la petite af- » fligée ; elle voulut enſuite parler à » celle qui la conduiſoit, on ne la

» trouva plus ; elle étoit disparue à la fa-
» veur de l'obscurité, & de la jeune orphe-
» line qui occupoit tous les regards ».

« Cette jeune orpheline, continua
» Bianca, c'étoit votre amie : quelque
» recherche que l'on fit, on ne put dé-
» couvrir ma naissance. J'avois été élevée
» dans une campagne dont j'ignorois le
» nom, chez une Dame nommée Ses-
» tros ; elle n'étoit pas connue à Lisbon-
» ne : cependant la Marquise d'Assiento
» s'attachoit à moi plus que jamais. Mon
» éducation avoit été négligée ; les ten-
» dres soins de cette femme respectable,
» qui m'a permis de l'appeller ma me-
» re, réparerent ce malheur de mon
» enfance. J'ignore si la nature a des
» droits plus touchans que la reconnois-
» sance ; mais jamais fille sensible n'eût
» aimé plus que moi la généreuse mor-
» telle qui me donne ce nom sacré. »

Dona Bianca achevoit son récit : pleine d'une vive émotion, je m'élance dans ses bras « — O ma sœur ! quelle douce
» conformité entre vos destins & les
» miens ! ah ! si j'en croyois & mes
» pressentimens & mes desirs, vous se-

» riez ma sœur par le sang, comme » vous l'êtes par le cœur.

Depuis ce moment, nous nous plaisions, Dona Bienca & moi, à rassembler les époques, à réunir les ressemblances qui pouvoient donner quelque vraisemblance à notre parenté imaginaire ; mon amitié ne fut troublée ni par les jalouses pensées qui m'inquiétoient, ni par l'aveu même qu'elle me fit de voir avec plaisir le Comte de Prados.

Enfin la naissance de ce dernier est reconnue ; ses biens vont lui être restitués ; & Dona Violanta ne conteste plus que quelques parties de ses droits. On prépare tout pour son hymen & pour celui du Marquis d'Assiento : le jour est fixé, les contrats sont prêts ; nous trouvons, Bianca & moi, dans nos amans, les époux les plus généreux : l'instant approche où l'hymen va donner le gage promis & mérité par l'amour ; on alloit conduire aux autels deux couples fortunés. Une lettre arrive ; la Marquise l'ouvre, lit, reste pâle & immobile.

Assiento saisit la lettre fatale, & la lit à haute voix. — « Le désespoir d'a-

» voir fait un crime inutile, va bientôt
» terminer mes jours : prête d'expirer,
» je dois une réparation authentique à
» la vérité. Le Comte de Prados n'eſt
» pas le ſeul héritier de ſon pere ; il
» eut deux ſœurs. L'aînée fut élevée dans
» une campagne juſqu'à l'âge de ſept
» ans : à cette époque on voulut la mettre
» dans un hoſpice d'orphelins : une Da-
» me qui m'eſt toujours reſtée inconnue,
» touchée des pleurs & de la réſiſtance
» de cette jeune infortunée, l'arracha à
» ſa conductrice, & s'en eſt probable-
» ment chargée depuis. Pour la ſeconde
» ſœur, elle paſſa ſon enfance à Liſ-
» bonne, chez une femme qu'elle croyoit
» ſa tante : un mauvais traitement la fit
» diſparoître du logis ; & tout ce que j'ai
» pu ſavoir depuis, c'eſt qu'elle fut trou-
» vée par une Négreſſe qui l'embarqua
» avec elle. J'ignore quel eſt le deſtin
» de ces deux malheureuſes victimes de
» ma cupidité ; mais ſi le Ciel les rend
» à mes derniers deſirs, c'eſt à elles que
» je laiſſe mes propres biens : puiſſent-
» elles oublier combien je fus coupable !
» c'eſt la ſeule reconnoiſſance que j'oſe
» leur demander ».

Je n'entendis point la fin de cette lettre, & tombai évanouie dans les bras de Mauri. A force de secours, je fus rappellée à la vie : à peine osai-je lever les yeux sur Prados, qui d'abord s'étoit jetté dans les bras de Bianca, puis étoit tombé sur un siége, la tête cachée dans ses mains. Un silence triste régnoit dans l'assemblée. Prados sort de sa léthargie : tremblant, effaré, il s'élance à mes pieds, saisit ma main, la presse sur ses levres. — » O ma sœur ! ô vérité cruelle ! ô mon » épouse ! qu'importe le sang & la pa» renté ? L'amour le plus pur peut-il » être un crime ?.... Que dis-je, mal» heureux ! où m'emporte une ardeur » égarée ! ô ma sœur » ! Aussi troublée que lui, en vain je voulois répondre ; la honte & la douleur éteignoient ma voix. Enfin, on nous sépare : mon accablement s'oppose d'abord au triste soulagement des pleurs ; mais les tendres discours de Bianca, ma sœur, adouciſſent cette douleur sourde, & mes larmes coulent avec les siennes.

Une fievre brûlante trouble ma raison, & fait craindre pour ma vie. Dans les accès d'un délire peu interrompu,

le nom de Prados échappe de ma bouche, tantôt avec les expreſſions les plus douces de l'amour, tantôt avec les expreſſions les plus terribles de la fureur. Revenue de cette criſe mortelle, qui dure quinze jours, une mélancolie noire la remplace, & ſemble m'anéantir : tout me nuit, tout m'eſt à charge ; le jour bleſſe mes yeux, l'amitié fatigue mon cœur : lorſque ma douleur paroît plus calme, mes larmes tombent tout-à-coup avec abondance. Enfin, je conjure ma ſœur & ſon époux de conſentir à mon éloignement, & mon départ pour l'Italie eſt réſolu.

Jamais le Comte de Prados ne s'offroit à mes yeux : on ſe taiſoit, & je n'oſois interroger. Un jour, errant ſeule dans un jardin, je vis de loin un homme aſſis ſur un banc de verdure, qui ſembloit méditer profondément ; j'approche, c'étoit Prados ; il pleuroit : il ſe leve bruſquement, ſaiſit ma main, la preſſe dans les ſiennes, me fixe un inſtant, s'échappe & diſparoît. O combien ce ſeul regard étoit éloquent ! combien il fut entendu ! « Hélas ! m'écriai-je douloureuſement, » faut-il que j'aie à rougir de la tendreſſe

» la plus pure ! Deſtin cruel, pourquoi, » dans une autre partie du monde, au » milieu des déſerts de l'Afrique, à une » diſtance ſi grande de ma Patrie, pour- » quoi n'offrir à mes premiers deſirs » qu'un mortel que la nature me défend » d'aimer ? »

C'eſt ainſi que l'infortuné creuſe encore, par ſes réflexions, l'abîme de douleurs dont il voudroit ſortir. Cependant, le jour fixé pour mon départ arrive; je prends une ſuite aſſez conſidérable, & conforme à mes biens & à mon rang ; Mauri m'accompagne : les regrets de la Marquiſe d'Aſſiento & de ſes enfans me ſuivent. On éloigne mon frere de ces triſtes adieux; je pars. A quelques milles de Madrid, je vois de loin un homme, qui, auſſi-tôt qu'il paroît m'appercevoir, tombe à la renverſe : je friſſonne, & crois reconnoître..... j'allois dire mon amant .... La vîteſſe de mes chevaux m'empêcha d'approfondir cette conjecture.

L'éloignement des lieux, témoins de notre malheur, ſemble nous éloigner du malheur même. La paix renaiſſoit inſenſiblement dans mon ame ; mais la fortune & l'amour, ces deux aveugles qui

gouvernent le monde, me préparoient de nouvelles tempêtes.

Jusqu'aux frontieres de la France, aucun fait intéressant ne vint me distraire de ma mélancolie, qui s'adoucissoit de jour en jour. Nous étions au pied des Pyrénées : nos guides imprudens suivoient un chemin étroit, le long d'un torrent formé par la fonte des neiges, lorsque la terre, minée par la rapidité des eaux, manque sous une des roues : la voiture verse ; une secousse violente me fait tomber ; je veux me retenir à quelques buissons, les rameaux trop foibles cedent à mes efforts, je périssois.... on me saisit, on me retient, on m'arrache à la mort : c'étoit un jeune homme de mon âge, d'une figure douce & heureuse, vêtu d'un simple surtout anglois, & couvert d'un chapeau abattu sur les yeux, mais qui cachoit mal de beaux cheveux blonds. Le trouble que me causoient la frayeur & la surprise, m'empêcha de parler à mon libérateur, qui sembloit me remercier du plaisir de m'avoir secourue. L'expression me manquoit, & non le sentiment ; je crus même quelque tems que la reconnoissance avoit des traits aussi subits, aussi vifs que l'amour.

Je voulois connoître, j'interrogeai mon libérateur ; il venoit de Madrid à pied, & alloit à Verſailles : je lui offris une place dans ma voiture, qu'il n'accepta qu'avec une timidité, une réſiſtance, une rougeur qui m'enchanterent. Il fut charmant pendant tout le voyage : l'entretien tomba ſur l'amour, il en dit bien du mal, & ſes regards parloient tout différemment : je me mis auſſi de la partie. Savois-je, hélas ! qu'il eſt dangereux de parler de l'amour, même pour en médire ?

Arrivés à la premiere auberge, on nous laiſſe ſeuls, mon jeune compagnon de voyage & moi. — « Quel eſt donc, lui » dis-je, le motif de cette haine que » vous avez jurée à l'amour ? Dans un » âge où l'on ne doit connoître que ſes » plaiſirs, auriez-vous éprouvé ſes ri- » gueurs ? Daignez avoir toute con- » fiance en moi ; vous m'inſpirez un » intérêt.... De grace, ne me privez » pas du récit de vos aventures ». Le jeune voyageur, ſenſible à ma priere, me parla en ces termes :

« Mon pere, nommé le Baron de » Linden, nom que je porte aujourd'hui,

» s'étoit retiré du service, & marié à
» Anvers, ma patrie. Ma mere, en me
» donnant le jour, mit aussi au monde
» une sœur jumelle, avec qui j'ai une
» ressemblance si parfaite, que nos pa-
» rens même s'y méprenoient. Nos traits
» avoient beaucoup de rapport; nos cœurs
» en avoient encore davantage. Dès l'en-
» fance, nous nous aimâmes d'une ami-
» tié que l'âge & la raison augmente-
» rent. Restés orphelins & sans fortune
» dans une extrême jeunesse, nous eûmes
» la douleur de voir un oncle très-riche
» adopter & instituer son unique héri-
» tiere une sœur aînée, pour qui il avoit
» autant de tendresse, que nous avions
» d'éloignement pour elle. Cet injuste
» parent mourut bientôt, & laissa des
» biens très-considérables à la femme la
» moins digne de les posséder : loin de
» nous tendre une main secourable, nous
» trouvâmes en elle un cœur fermé aux
» malheurs de ses freres. Cependant,
» nous étions à charge à une tante peu
» fortunée, & dont les bienfaits étoient
» des sacrifices qui pesoient à notre sen-
» sibilité. Je cherchai long-tems les
» moyens de nous passer de ses secours.

» Un seul s'offrit à ma pensée; il fut
» criminel, je l'avoue : notre motif hon-
» nête de ne plus gêner une tante, dont
» les biens ne répondoient pas à la géné-
» rosité, & notre extrême jeunesse rend
» peut-être excusable le parti que nous
» prîmes. Je saisis l'instant où ma sœur
» aînée étoit loin de sa maison, pour
» m'emparer de l'or qu'elle amassoit sor-
» didement, & je partis avec ma jeune
» sœur pour l'Angleterre.

» De nouveaux malheurs nous atten-
» doient à Londres. Un jeune François,
» dont je dois taire le nom, vit ma sœur,
» l'aima, & lui fit une cour assidue. Il
» paroissoit unir à la légéreté aimable de
» sa Nation les plus solides qualités du
» cœur; sa sensibilité égaloit son étour-
» derie : tel fut du moins le jugement
» que ma sœur en porta; &, je l'avoue,
» j'y fus trompé comme elle. Contrarié
» par son pere, qui lui proposoit un parti
» très-avantageux, il juroit sans cesse à
» ma sœur de n'aimer qu'elle, de ne
» s'unir qu'avec elle. Ah! les promesses
» peuvent être trompeuses; s'en défier
» n'est pas un effort au-dessus de la foi-
» blesse humaine; mais les larmes, pour-

» quoi faut-il qu'elles ſoient perfides ?
» & comment leur oppoſer la défiance,
» quand on les voit couler ?

» Je n'étois pas inſenſible de mon
» côté : une jolie Angloiſe émut la pre-
» miere mon cœur oiſif. Auſſi aimable,
» mais moins adroite que le jeune Fran-
» çois, elle ſavoit moins bien que lui
» jouer la ſenſibilité & la délicateſſe ;
» mais l'amour eſt aveugle, & je trouvai
» le ſourire de ma maîtreſſe trop ſédui-
» ſant pour être trompeur.

» Cependant j'avois obtenu de l'em-
» ploi dans les troupes Angloiſes, & je
» devois m'embarquer pour l'Amérique.
» Je partis en laiſſant toute ma fortune
» dans les mains de ma ſœur : ſon amant
» & mon Angloiſe demeuroient avec
» elle. A peine arrivé en Amérique, j'ap-
» pris que l'un & l'autre étoient diſpa-
» rus, & lui avoient enlevé tout ce
» qu'elle poſſédoit. Une ſeconde lettre
» m'inſtruiſit que ma ſœur étoit morte
» de douleur & de miſere.

» Un trop juſte reſſentiment me fit
» quitter bruſquement & l'Amérique &
» mon emploi. Un naufrage, à la vue
» de Cadix, vient de m'enlever les reſtes

» de ma fortune : mais toujours déter-
» miné à venger ma sœur, je suis parti
» de Cadix à pied, & j'allois me rendre
» à Paris, lorsque le hazard m'a fourni
» l'occasion de vous secourir, & lorsque,
» trop reconnoissante d'un service qui fut
» un plaisir pour moi, vous m'avez
» offert une place dans votre voiture ».

Le récit du Baron de Linden m'intéressa vivement. Amante malheureuse, je plaignis le malheur de ses amours ; je lui protestai que je ne voulois point qu'il eût à Paris d'autre demeure que la mienne : sa résistance augmenta le desir que j'avois de lui être utile ; & lorsque j'arrivai dans cette Capitale, je louai un hôtel assez vaste, dans lequel il eut un appartement séparé.

Nous passions les journées ensemble, toujours exagerant les maux de l'amour, les douceurs de l'amitié ; cependant, ce dernier sentiment s'affoiblissoit dans mon cœur, & le premier s'y fortifioit. Linden avoit pour moi la tendresse, mais non la vivacité d'un amant ; il aimoit à me rendre ces petits services qu'autorise la galanterie, & ne savoit point en dérober les légeres récompenses que l'honnêteté

pardonne : timide, & retenu autant que moi, jamais il ne sortoit des bornes les plus étroites de la bienséance : moins réservé, il m'auroit fâchée ; mais j'aurois voulu avoir à me fâcher. Je me rappellois quelquefois que mon premier adorateur, aussi respectueux que Linden, paroissoit au moins sentir toute la gêne du respect. Je ne voulois pas qu'il brisât ses fers, mais je desirois qu'il parût en sentir le poids : souvent je ne croyois plus à son amour ; mais sa tendresse si vraie, si constante rassuroit bientôt mon cœur alarmé.

Il y avoit quinze jours que nous étions à Paris, lorsqu'un soir, au sortir du spectacle, dans une rue détournée, je vois Linden s'élancer hors de la voiture, & courir avec rapidité vers un jeune homme qui marchoit tranquillement : une épée brille dans les mains de Linden ; l'inconnu tire la sienne : je cours pour séparer mon jeune Baron, je me précipite entre les deux épées, & reconnois dans son adversaire le Chevalier Desmarets. — « Traitre, s'écrie Linden, » défends-toi ; assassin de la sœur, sois » aussi le meurtrier du frere ». Desma-

rets, frappé d'une double surprise, reste immobile. Enfin il jette son épée. — « Je » suis innocent, & ne combattrai point » contre le frere d'une amante que j'ai » toujours aimée, que j'aime encore: que » ce frere trop imprudent daigne au moins » m'entendre » !

Je parvins à calmer la vive indignation du jeune Linden : les deux ennemis monterent dans ma voiture, & se rendirent chez moi. Là, le Chevalier Desmarets se justifia aux yeux de mon amant.

« J'ai souffert plus que vous, lui dit-» il, de l'apparente trahison dont vous » m'accusez. La perfide Angloise qui avoit » su vous séduire, ne vous vit pas plutôt » parti pour un autre hémisphere, qu'elle » résolut de vous donner un successeur, » & jetta les yeux sur moi : sincérement » attaché à ma chere Linden, les avan-» ces de votre infidele amante m'indi-» gnerent, & je lui fis des reproches qui » changerent son amour en fureur : elle » chercha des moyens de vengeance, ap-» prit que j'étois à Londres à l'insu de » ma famille, écrivit à mon pere, se » concerta avec lui pour me faire embar-» quer. Elle supposa une lettre de vous,

» par laquelle vous lui marquiez que, » resté malade à Douvres, vous desiriez » y voir votre sœur : cette amie sensible » me pressa de partir. Nous arrivons : un » breuvage préparé me fait tomber dans » un sommeil profond ; on en profite » pour m'embarquer sur un Vaisseau qui » leve l'ancre à l'instant, & part pour » la France. Nous étions en pleine mer, » & très-éloignés de l'Angleterre, lors- » que je sortis de mon funeste assoupis- » sement. C'est à votre ame sensible à » vous figurer ce que je souffris alors, » quels furent mon désespoir, mes cris, » mes fureurs. Débarqué à Calais, mal- » gré les efforts de ceux qui m'enlevoient, » je repassai en Angleterre : en vain j'en » parcourus les principales Villes, en vain » j'y cherchai la femme adorée que je » regretterai toujours ; j'appris seulement » que l'indigne Angloise qui m'avoit » trahi, étoit partie le même jour que » moi. Depuis ce moment fatal, je n'ai » cessé de pleurer mon amante ; son sou- » venir ne quitte pas ma pensée ; nulle » autre femme ne peut toucher mon » cœur, & j'emporterai au tombeau mon » amour & mes regrets ».

Cette explication acheva de calmer le Baron de Linden. Je voulus qu'il embrassât le Chevalier Desmarets ; il le fit, mais avec une émotion, une rougeur dont il eut peine à se remettre.

On ne parla que des aventures de Desmarets, qui, après m'avoir quitté à Suida, avoit parcouru l'Afrique, l'Asie & l'Amérique, & s'étoit rendu enfin en Angleterre, où la sœur de Linden avoit fait naître dans son cœur la premiere & la seule passion qu'il éprouva jamais.

Desmarets demeuroit à Versailles ; il proposa un appartement au jeune Baron, qui vint avec un embarras charmant me faire part de ces offres ; il me fit entendre que son seul motif, en les acceptant, étoit de cesser de m'être à charge. « Non, » lui répondis-je, vous ne me quitterez » point ; mais ce refus, le premier que » je vous fais éprouver, ne doit point » vous fâcher ; votre amitié pour un de » mes anciens amis ne peut que m'in- » téresser : sans vous séparer de moi, » vous serez près de lui : mes ordres sont » donnés, demain je pars pour Versail- » les, où j'ai un hôtel prêt à nous re- » cevoir ».

» O femme généreuse ! s'écrie Linden » en se jettant à mes genoux, que ne » puis-je reconnoître tant de bienfaits ! » La fortune, en me privant de tous » mes biens, ne m'a laissé que mon cœur ; » mais ce cœur il est à vous, vous y ré- » gnez, & l'amitié la plus pure.... ».

La presence de Desmarets arrêta Linden : honteux de sa situation, il se releve. Le Chevalier nous plaisante, & prétend qu'il faut incessamment nous conduire à l'autel. Remis de son premier trouble, le Baron lui répondit que, tous deux ennemis de l'amour, nous avions juré à l'hymen une haine éternelle : je fus de son avis. C'est ainsi que toutes les femmes sont fausses ; les coquettes, en feignant une passion qu'elles n'ont point ; les sensibles, en dissimulant les sentimens qu'elles éprouvent.

Un fond de mélancolie, qui dominoit le Chevalier Desmarets, ne lui avoit pas ôté toute sa gaîté naturelle ; il m'appella encore sa femme, comme autrefois ; mais il se doutoit bien que ce nom m'auroit plû davantage dans la bouche de Linden. Toute sa société eut bientôt les mêmes soupçons ; & chacun

m'interrogeoit sur un secret que je ne voulois pas me confier à moi-même.

Toujours tendre & jamais passionné, Linden étoit pour moi l'ami le plus vif & l'amant le plus réservé ; il me quittoit quelquefois & toujours accompagné de Desmarets avec qui il vivoit dans la plus grande intimité.

La jalousie éveille l'amour, la jalousie m'apprit que j'aimois. Quelques affaires m'avoient appellée à Paris, j'y venois chercher l'expédition d'un brevet de Capitaine obtenu pour Linden. Retenu par une indisposition légere, il n'étoit pas avec nous, mais son image suivoit ma pensée ; tout-à-coup je pâlis....Linden... lui-même, ... lui, je l'apperçois à une fenêtre avec une jeune personne dont l'habillement étoit plus galant qu'honnête, & dont la figure, les manieres ressembloient à l'habillement. Je le vois de mes yeux, je n'en puis douter : Desmarets le reconnoît. Le traître, soit qu'il se crût assez déguisé par un changement d'habit, soit qu'il voulût payer d'effronterie, nous regarde sans émotion, sans surprise. J'aurois voulu partir aussi-tôt pour Versailles, l'atten-

dre, l'accabler de reproches, lui remettre la grace que j'avois obtenue pour lui, & m'en séparer pour jamais. A l'inquiétude qui m'agita pendant deux heures que l'on nous retint à Paris, aux mouvemens de fureur dont je n'étois pas maîtresse, au trouble de mes pensées, de mes discours, de mes regards, je reconnus enfin que, pour la seconde fois, l'amour dominoit mon cœur. Je commençai à craindre que cette passion nouvelle ne me fût aussi funeste que la premiere : les plaisanteries du Chevalier ne purent calmer mon agitation. Impatiente, j'accusai la lenteur des chevaux : nous arrivons ; je vole, émue & tremblante à l'appartement de Linden, quoique je le crusse absent. Tranquillement assis, un livre à la main, il m'entend, court au-devant de mes pas, & me reçoit avec cette amitié franche, aisée, qu'il est si difficile de feindre. — « Votre » retour a devancé le nôtre, lui dis-je » d'une voix altérée. — Cela devoit être ; » je ne suis pas sorti d'ici. — Monsieur, » repris-je avec une froideur contrainte, » voilà l'agrément d'une Compagnie, sol- » licitée pour vous & obtenue à votre insu.

» — Eſt-ce un jeu? eſt-ce une vérité? » s'écria-t-il ; éclairciſſez ce doute qui » m'inquiete. Séraphina émue, irritée, » que dois-je croire? — Que les plus » adroits, Monſieur, & les plus hardis » ſont à la fin dévoilés & confondus; » & je me retirai en achevant ces mots.

Il n'oſa me ſuivre ; mais les yeux en larmes, il arrête Deſmarets, l'interroge, le conjure au nom de l'amitié de lui apprendre d'où naît le changement ſubit qui s'eſt fait en moi. Ce dernier lui répond qu'il doit le ſavoir ; qu'on n'eût jamais penſé qu'il pût feindre avec un front auſſi hardi ; qu'il auroit dû mettre autant de ſecret dans ſon ſéjour à Paris que de vîteſſe à revenir à Verſailles. Deſmarets que je fis appeller le quitta malgré ſes prieres & ſes proteſtations.

Linden ſollicita vainement un jour entier la permiſſion de me voir. Trop convaincue de ſa perfidie, j'avois réſolu de le fuir à jamais : enfin le lendemain, il pénetre juſqu'à moi, ſe jette à mes genoux. — « Non, non, vous fuyez » envain l'ami le plus fidele & le plus » reconnoiſſant ; pour la derniere fois, » vous daignerez l'écouter : il ne veut

» que vous convaincre de ſon innocen-
» ce. » Attendrie par ſes larmes & ſes prieres, je lui tends la main, & le fais aſſeoir à mes côtés. Il alloit reprendre la parole, quand la porte s'ouvrit, & nous fit voir une jeune perſonne d'une figure honnête & intéreſſante. Ses premiers regards tomberent ſur Linden : *C'eſt lui, c'eſt lui*, furent ſes premieres paroles. Elle ne put en dire davantage, & tomba évanouie J'appelle ; on s'empreſſe à la ſecourir ; Linden lui-même ſe joint à nous ; enfin rappellée à elle-même : — « Mademoiſelle, me dit-
» elle, daignez pardonner ma hardieſſe,
» prenez pitié d'une jeune infortunée,
» qui, pour ſon malheur, a connu &
» aimé le Baron de Linden. — Moi,
» s'écrie Linden, moi je vous ſuis con-
» nu, je prends le Ciel à témoin que
» jamais..... — Va, perfide, je n'at-
» tendois pas moins de toi ; qui m'a
» trahi peut me méconnoître ; ce n'eſt
» point l'eſpérance de te revoir qui me
» conduit en ces lieux, c'eſt le ſeul dé-
» ſir de te dévoiler aux yeux des per-
» ſonnes qui te connoiſſent, & de Ma-
» demoiſelle qui ne mérite pas d'être

» dupe d'un homme auſſi vil que toi. » Adieu, jamais tu n'entendras parler » de l'infortunée Noïelle ». Elle s'échappe en prononçant ces mots, remonte dans ſa voiture, & part.

Plus furieuſe que jamais, & n'écoutant plus que mon reſſentiment, j'ordonne à Linden de me laiſſer; il veut parler, je ne l'entends point; il m'arrête, je m'échappe; il me pourſuit. — « Jettez du moins les yeux ſur l'être » malheureux que votre colere accable. » Linden dit, & déchire ſa veſte. — Ciel! c'eſt une femme!

« — Oui, c'eſt une femme, c'eſt » l'infortunée ſœur du Baron de Linden, » qui ne prouve ſon innocence qu'en » perdant peut-être votre amitié ». — Ces mots de la jeune Linden & l'aſpect de ſon ſein agité, furent pour moi un coup de foudre; je reſtai anéantie. Linden ſe jette dans mes bras, me couvre de ſes baiſers. — « Conſervez, me dit-» elle, à la ſœur, l'amitié que vous » aviez pour le frere.

Deſmarets, qui entre alors, s'apperçoit de notre déſordre. Il voit, il reconnoît ſon amante. Une longue foibleſſe m'empêcha

m'empêcha d'être témoin de ſes tranſports : il les interrompit, ſans doute, pour me donner du ſecours ; & je me retrouvai au milieu d'eux, ſans force & ſans couleur. Je fis des reproches modérés à Linden de m'avoir caché ſon ſexe juſqu'alors. « — Pardonnez moi, me » dit-elle, ce myſtere que j'allois dans » peu vous dévoiler ; j'ai cru devoir » garder le ſecret tant que je cherchois » mon amant pour m'en venger. De- » puis que je l'ai retrouvé, j'ai voulu » connoître s'il m'étoit fidele & vrai- » ment attaché ; j'ai ſuivi ſa conduite. » On cache à ſon amante des défauts » que l'on déguiſe moins devant ſon » ami. Mais le Chevalier Deſmarets » me paroît toujours digne de ma ten- » dreſſe. Je vous avouerai cependant » que j'étois combattue dans le deſſein » que j'avois de me faire connoître, par » la crainte de me ſéparer de vous : » mon cœur incertain entre vous & le » Chevalier, vouloit ſacrifier tantôt l'a- » mitié à l'amour, tantôt l'amour à l'ami- » tié. O ma chere Séraphina ! mon ſexe » change, mon cœur eſt le même : que

» le vôtre soit aussi pour moi tel qu'il » fut toujours ! »

Je m'efforçai de répondre à la tendresse de Linden ; mais ses paroles étoient pour moi autant de coups de poignards : les larmes rouloient dans mes yeux, que je n'osois lever sur ma jeune amie.

La Baronne de Linden soupçonna que le jeune homme que j'avois vu à Paris, & qui lui ressembloit étoit son frere. On fit des recherches, on le trouva : il revit, avec une joie extrême, une sœur adorée dont il avoit pleuré la mort : il consentit à son mariage avec le Chevalier Desmarets, & lui-même obtint la main de Mademoiselle Noïelle, après s'être justifié à ses yeux. On voulut cependant attendre pour célébrer les deux hyménées, que ma tristesse moins vive me permît de prendre part à la joie commune ; hélas ! elle augmentoit chaque jour.

Amour, passion funeste, que tes jeux sont cruels ! que tes caprices sont terribles ! Deux fois je m'attache à deux personnes, dignes de ma tendresse par leur mérite & par le retour dont elles me payent, deux fois je touche au bonheur,

& deux fois j'ai à rougir d'un sentiment que je croyois aussi pur que mon ame. Amante d'un frere, amante d'une femme, j'offense la nature par une erreur innocente : les tourmens, les pleurs, le désespoir, le délire enfin, la crise violente où Prados m'avoit jettée, tout se renouvelle. Mauri seule est ma confidente : je ne lui découvre mes desseins qu'après lui avoir fait jurer le secret : elle me seconde, met ordre à mes affaires, &, chargée des fonds nouvellement reçus de Portugal, je pars avec elle au milieu de la nuit & à l'insu de tous mes amis. Un billet de ma main adressé à la jeune Linden devoit l'instruire de la résolution que j'avois formée d'aller dans une solitude ensevelir mes chagrins.

L'Italie étoit le lieu choisi pour ma retraite ; j'y achetai un petit bien, à plusieurs milles de Florence, & vécus quelques années dans cette solitude sans autre compagnie que ma fidele Mauri : renonçant au monde, au rang que j'y tenois, aux biens dont j'aurois pu jouir ; satisfaite de ma paisible médiocrité, sans passions, sans tourmens, sans plai-

sirs, sans peines; mes délassemens étoient la culture d'un petit jardin, la promenade dans les campagnes; quelquefois, loin des yeux de Mauri, j'aimois à me rappeller mes égaremens, j'aimois à pleurer mes malheurs passés. Ma fidele Négresse me retrouvoit émue; elle saisissoit ces momens pour me faire naître la pensée de revenir dans le sein de ma famille jouir des douceurs de l'amitié: par fois je m'amusois à entrer dans ses idées; je me figurois les plaisirs d'une reconnoissance: mais je craignois trop mon extrême sensibilité; je craignois de m'exposer encore sur une mer où je n'avois trouvé que des tempêtes.

Il y avoit cinq ans que j'habitois mon paisible hermitage, lorsqu'un jour, errant dans la campagne, j'apperçus un petit enfant seul & qui vint à moi, en me nommant sa tante: j'examine ses traits, j'y trouve quelque ressemblance avec ceux de mon frere; je le questionne, j'apprends qu'il se nomme Prados, qu'il est venu avec son pere & une Dame nommée Madame Desmarets. Il veut me conduire vers eux; je ne savois que penser, lorsque je leve les yeux, & vois

devant moi Prados & la Baronne de Linden.

Tous deux m'embraſſent tendrement ; ma ſurpriſe eſt extrême : bientôt je vois paroître Deſmarets & le Marquis d'Aſſiento. Ils ſe joignent à mon frere, à mon amie, pour m'engager à quitter une retraite qu'ils étoient parvenus à découvrir après trois ans de recherches : comment réſiſter à leurs prieres ?

Je ne pus cependant quitter ſans quelques regrets ma paiſible retraite, & les bons Villageois avec qui j'avois vécu. Un jeune fermier venoit d'épouſer la plus ſage, mais la plus pauvre des filles du canton. Je donnai à ces nouveaux époux ma petite métairie, & partis pour Madrid.

Que de doux ſentimens ſe réveillerent alors dans mon cœur à la vue de tant de perſonnes qui m'étoient cheres ! Dona Bianca ma ſœur, toujours aimée de ſon époux, n'avoit point & n'eut jamais d'enfans : Prados marié à une jeune & aimable Eſpagnole avoit deux fils ; & le Chevalier Deſmarets qui, pour ne pas ſe ſéparer de mon frere, s'étoit établi en Eſpagne avec ſa chere Linden, venoit

enfin d'être pere d'une fille à qui on trouvoit de la reſſemblance avec moi : ce jeu ſingulier de la nature m'attacha à cet enfant. Son pere n'avoit pas une fortune auſſi brillante que la mienne ; un goût naturel pour le faſte l'avoit même un peu dérangée : je réſolus de doter ſa fille dès qu'elle ſeroit en âge de ſe marier.

J'étois jeune encore : ma naiſſance, mes biens, & peut être quelque beauté m'ont attiré long-tems bien des adorateurs : mon cœur n'a plus été ému ; enfin je ſuis arrivée à l'âge où les paſſions ſe taiſent. J'ai vu le fils de Prados s'unir avec la fille de Linden ; j'ai verſé des larmes de joie ſur leurs amours auſſi innocentes qu'heureuſes. Prados & Linden ſont devenu vœufs tous deux : leurs enfans ſe ſont établis, ils ſe ſont réunis avec moi ; une même maiſon nous raſſemble, & la mort ſeule pourra nous ſéparer.

Prados, Linden, êtres *jadis* ſi funeſtes, aujourd'hui ſi chers à mon cœur, c'eſt dans vos bras que je veux expirer ; c'eſt vous qui fermerez mes paupieres, & je finirai paiſiblement au ſein de l'amitié une vie long tems tourmentée par l'amour.

PREMIERE CLASSE.

ROMANS ETRANGERS.

DESTRUCTION DE L'EMPIRE DES FÉES.

Extrait tiré d'un manuscrit de la Bibliotheque d'un Amateur.

Ce Roman, dans le manuscrit original qu'un Amateur a bien voulu nous communiquer, n'a gueres moins de quatre siecles d'antiquité, à en juger par la vétusté du vélin & par la forme de l'écriture. Il est dit, dans le dernier feuillet de la Préface (c'est malheureusement tout ce qui reste de cette Préface), que cet Ouvrage est tiré d'un manuscrit Castillan, intitulé : *Pozo sin Hondo*, &c. Le Roman comprend deux parties distinctes entre elles par le sujet, mais qui méritoient d'être réunies ensemble par la nature de l'époque. Ces deux parties présen-

tent en effet la conclusion des faits, les derniers récits d'événemens relatifs à l'histoire merveilleuse de la Féerie : on y voit en outre tout ce qui a rapport à l'origine de cette même Féerie, qui a enfanté tant de volumes, & l'on y voit de plus (ceci ne se rencontre nulle part ailleurs), où, quand, comment, pourquoi la Féerie & les Fées ont cessé d'exister ou de paroître exister. Nous n'étendrons pas plus loin ce préambule.

LE PUITS SANS FOND,

Premiere Partie du Roman manuscrit, intitulé : *Destruction de l'Empire de Féerie*, ou *des Fées*.

(*Cette premiere Partie contient l'histoire merveilleuse des Amours de Gnomis, Princesse des Fées, & de Zangor, Prince d'Andalousie*).

PRÉFACE DU ROMANCIER.

Il est (*) une foule de petits esprits, étroits, bornés, circonscrits, qui n'admettent l'existence d'aucun Génie, d'aucune Fée, qui traitent tout cela de contes de ma mere l'Oye. Ils ne croient point à Génie; je le conçois bien, ils en manquent, ils s'en passent, ils ne soupçonnent même pas le besoin qu'ils auroient d'en avoir : & quant aux Fées, jamais ils n'en virent, jamais ils ne furent illuminés de l'ineffable révélation des mysteres de Féerie; ils ont tout au plus con-

(*) Bien des Lecteurs sans doute nous eussent dispensés d'avertir que cet *Avant-propos* dogmatique est fidélement transcrit du manuscrit en question, au style près, qu'il a fallu rapprocher de celui de notre âge.

verſé dans un galetas avec quelque ſorciere, diſeuſe de bonne aventure, hanteuſe de ſabbat, receleuſe de bijoux volés, pipeuſe de dez, &c. &c. dont la baguette étoit un vieux manche de ballet. C'eſt delà qu'ils partent pour s'inſcrire en faux contre la Féerie. Eſt-ce là penſer, raiſonner, conclure? Lecteur bénévole & judicieux, laiſſons *délirer* ces eſprits frivoles, & deviſons enſemble ſenſément.

Etoit-ce, à votre avis, un être de raiſon, que cet enchanteur Merlin, ſi célebre dans l'hiſtoire du Roi Uter Pandragon; ce Merlin qui, par la force de ſa magie, tranſporta d'un Royaume dans un autre, des pierres énormes que nulle force humaine ne peut ſoulever, des pierres qui ſont encore l'étonnement & la ſtupeur de tous ceux qui les regardent? Etoit-ce un être de raiſon que cette Méluſine qui appa-

roît sous la forme d'une Syrène au clair de la lune, dans les fossés & les donjons de divers châteaux? qui apparoît, dis-je, ainsi à tous ceux & à toutes celles qui ont des yeux faits pour voir de telles choses? Mélusine se fait voir encore de nos jours. Merlin ne se fait plus voir qu'en songe; mais sa voix se fait encore entendre aux oreilles les plus éveillées dans la forêt de Brocelinor. Mélusine étoit fille de Fée, & Fée elle-même. L'enchanteur Breton étoit fils d'un Incube: or, comme chacun sait, un Incube est un Génie, c'est-à-dire le mâle dans l'espece des Fées. Il y a plus, un grand nombre de nobles & illustres races descendent en droite ligne de Mélusine, comme personne n'en doute, & comme le soutiennent les Généalogistes les plus experts: donc Mélusine, Merlin, les Incubes, les Génies, les Fées ont existé

jadis ; & tout ce qu'on en raconte eſt infiniment curieux à entendre, précieux à retenir. *Ce qu'il falloit démontrer.*

VERS le tems où la Fée Méluſine épouſa le Comte Raimondin, le Prince Zangor régnoit en Bétique, dès-lors nommée vulgairement *Andalouſie* : c'étoit le plus beau, je ne dis pas ſeulement de tous les Andalous, mais encore de tous les Eſpagnols d'alors ; il n'avoit que dix-ſept ans, âge où les jeunes gens, en Eſpagne, commencent à éprouver les premieres atteintes de l'amour, ſi même cette maladie ne ſe déclare pas beaucoup plutôt dans les cœurs Heſpériens. Mais par la vertu d'un amulete attaché en braſſelet, la mere de Zangor, Princeſſe très-verſée dans les ſciences occultes, avoit préſervé ſon fils de cette impreſſion puiſſante que fait ſur nous la vue d'une belle femme. Vainement les plus adorables beautés des bords de la Guadiana, du Guadalquivir, du Guadalunar, & de Rio-Xenil, accouturent des remparts d'Almandra, de

Lébriza, de Cordoue & d'Isnagar, & déserterent ces Villes superbes pour se rassembler dans Almaden, où le jeune Prince de Bétique tenoit le plus souvent sa Cour, encore que la Capitale de ses Etats fût Séville. Le voisinage d'une vaste forêt remplie de cerfs, de sangliers, de daims, de chevreuils & d'élans, faisoit trouver à Zangor, dans le territoire d'Almaden, tous les avantages réunis des autres contrées où s'étendoit son pouvoir. La chasse qui volontiers est, après l'amour & la gloire, la passion favorite des jeunes Souverains, sembloit être & étoit en effet le seul charme de celui-ci; & la Princesse douariere Zahara, mere de Zangor, n'avoit garde de combattre chez son fils un penchant qu'elle regardoit comme pouvant être, au besoin, un second préservatif contre l'amour. Mais comme rien au monde ne peut garantir d'aimer, & que cette douce affection est aussi naturelle à l'ame, que l'écoulement à l'eau d'une source qui rencontre un sol incliné, il arriva que les chiens, les chevaux & la chasse furent mis en oubli, & que la vertu de l'amulete se borna à rendre Zangor insensible aux attraits des fem-

mes, mais le laissa, par cette raison même, beaucoup plus en butte aux attraits des Fées; car il faut savoir que dans chaque cœur est une loge secrete, un vuide particulier que l'amour seul peut remplir, & qu'il remplit immanquablement quand l'instant marqué par la destinée en est venu. On ne peut éviter alors de se passionner, soit pour un objet, soit pour un autre; & je me rappelle d'avoir connu un beau jeune homme qui, après s'être défendu pendant assez de tems d'aimer qui que ce fût au monde, finit par devenir sottement amoureux de lui-même, espece de maladie plus contagieuse qu'on ne croiroit, puisqu'ayant passé les Pyrénées, & s'étant répandue en France, elle y a fait, dit-on, plus de progrès qu'en Espagne même.

Revenons à Zangor, que nous avons laissé insensible, mais sur le point de cesser de l'être. Un jour qu'en suivant un chevreuil, il s'égara dans le plus épais de la forêt d'Almaden, une voix qui l'appella par son nom, le fit s'arrêter pour retourner la tête. Son émotion fut égale à sa surprise, quand il vit une beauté ravissante parée des vêtemens les

plus riches, & dont les divers ajuſtemens étinceloient de diamans & de pierreries les plus précieuſes. Ou plutôt, tant d'atours frapperent foiblement ſa vue : ils étoient effacés par les attraits incomparables de la perſonne. Zangor reſta interdit, immobile. Il crut rêver. La Fée, (c'en étoit une) le retira de cette extaſe, pour le plonger dans une autre, en lui adreſſant ces paroles : « Beau Prince, » vous êtes dans l'âge d'aimer : ne défendez point votre cœur du plus doux » des penchants. Les plaiſirs, diſons » mieux, les fatigues & les périls de » la chaſſe peuvent-ils entrer en comparaiſon avec les délices de l'amour ? » Ah ! ſi votre cœur étoit ſuſceptible de » tendreſſe ! ſi la Fée Gnomis pouvoit » s'en flatter !.... C'eſt elle qui vous » parle, qui vous déclare en tremblant » ſon ardente paſſion, qui, pour vous » faire ce tendre aveu, eſt venue des » extrémités de ſon Empire. L'entrée de » mon Royaume eſt ce Puits que vous » voyez, ce Puits que l'ignorant vulgaire » a nommé le *Puits ſans fond*. Mon Palais en termine la profondeur. C'eſt-là » que je vous attends pour couronner vo-

» tre flamme, si l'amour vous inspire la » généreuse audace d'y descendre. »

Gnomis n'eut pas plutôt prononcé ces derniers mots, que le Prince se précipita sur sa belle main, & y imprima un baiser, à l'ardeur duquel elle ne put se méprendre. Sûre d'être aimée, elle ne voulut point, pour cette fois, d'autre réponse de la part de Zangor; & au moment où, quittant sa main, il ouvroit les bras pour saisir étroitement sa conquête, Gnomis lui échappa par la vertu de sa baguette, & se transforma soudain en une anguille des plus souples. Cette métamorphose imprévue, mit l'amoureux Prince en défaut. Il suivit toutefois des yeux sa chere anguille; & la vit, d'un léger élan, rejoindre le *Puits sans fond*, où elle glissa lestement le long de la corde, jusqu'à perte de vue.

Si le Prince de Bétique en eût cru ses brûlants transports, il eût à l'instant même suivi, par la même voie, les traces d'une idole chérie. L'arrivée du sage Sapiédo, qui avoit été son Gouverneur, & dont il avoit fait son *Majordome*, l'empêcha d'exécuter, pour l'heure, ce périlleux dessein. Sapiédo, après s'être

fait raconter par son Souverain la vision dont il étoit encore rempli, lui fit observer que la corde du Puits étoit fort vieille, & que la Fée elle-même n'avoit osé s'y risquer que sous la forme d'une anguille. Comme Zangor ne paroissoit point se rendre à cette raison, Sapiédo, pour lui épargner une folie, coupa d'un coup de son cimeterre cette vieille corde, qui tomba au fond de l'abîme avec un fracas effroyable, mêlé de de tonnerres souterreins, & suivi d'un volcan de flammes qui s'éleva au-dessus de l'ouverture du Puits.

Zangor s'emporta violemment contre son Mentor, qui vit bien au ton d'humeur que prenoit le Prince, qu'il étoit fortement épris de la Fée Gnomis. Il avoit lu dans un vieux livre Castillan, *qu'il ne faut jamais contrarier les passions du Maître.* Il chercha à appaiser le sien en lui promettant de faire fabriquer une corde neuve à la place de l'ancienne. Cette offre que Zangor crut de facile exécution, le calma entiérement. Il reprit avec son sage conducteur la route du Château; &, chemin faisant, il lui fit sur le *Puits sans fond*, sur la

Fée Gnomis, & en général sur toutes les Fées, diverses questions qui eussent été fort embarrassantes pour tout homme d'un savoir moins étendu que ne l'étoit celui de Sapiédo.

Le Sage & docte Instituteur satisfit en ces termes la curiosité de son éleve :

« Vers l'époque où naquit Zoroastre (j'entends le plus ancien de ce nom), fondateur de toute magie, c'est-à-dire de toute sagesse, de toute science chez les Nations Asiatiques, une comete formidable passa près de ce globe, précisément dans le contact de l'orbite que traçoit alors la terre. La queue de cette comete (dont n'ont parlé ni Sankhoniathon, ni Philon, ni Josephe, ni Confucius, ni Aristote, ni Pline, ni Seneque) frôla notre globe, ou du moins notre athmosphere, par la portion la plus déliée & la plus éparse de son brillant éventail, qui s'y brisa en grande partie. Ce fragment météorique détaché de l'astre ambulant, suivit la loi des corps graves, & vint s'abîmer & se fixer avec une explosion terrible à la surface de notre sol, tandis que la comete continua sa route hardie dans les vastes régions du ciel,

avec plus d'indifférence pour la perte de la moitié de sa queue, que n'en témoigneroit, en pareil cas, une Dame de qualité des Cours d'Europe, ou le moindre Bacha de la Porte ».

« Il faut, très-gracieux Souverain, poursuivit Sapiédo, que votre Alteſſe sache que cette queue de comete étoit d'un bout à l'autre peuplée de Génies ou de Fées, c'eſt-à-dire, d'êtres d'une nature fort différente de la nôtre. Prémiérement, les Génies & les Fées sont immortels & jouiſſent d'une éternelle jeuneſſe. Secondement, ils n'ont guere de la matiere que la forme & la figure; encore cette forme & cette figure sont-elles si inſtables chez ces étranges individus, qu'ils en changent selon leur caprice: & quelque apparence qu'ils prennent, leur corps, si c'en eſt un, a si peu de conſiſtance, qu'il ſe dérobe pour ainſi dire au tact, comme l'ombre des objets, l'image qui vient ſe peindre dans l'onde, où les couleurs variées de l'iris céleſte. En troiſieme lieu, ils connoiſſent le paſſé, le préſent & l'avenir. La Nature n'a pour eux aucun myſtere. Ils s'élevent dans la région éthérée avec la même facilité qu'ils pé-

netrent dans le centre de la terre. Ils disposent à leur gré des trésors qu'elle renferme. Ils détournent selon leur bonne ou mauvaise volonté, le cours des sources, celui des vents, celui des nuées & des tempêtes. Malgré cette supériorité inappréciable sur les foibles humains, ils sont fort sujets à se prendre d'amour pour notre espece ; & c'est un grand bonheur : car en général les Génies & les Fées sont une race malicieuse & malfaisante. Il est rare en effet de voir aucun d'eux, soit de la classe des Gnomes, soit de celle des Silphes, soit de celle des Ondains, rendre aucun service à l'humanité ; & il n'est que trop ordinaire qu'ils en soient les fléaux. »

« Pour la Fée Gnomis, Reine des Gnomes, c'est-à-dire cette espece de Fées & de Génies souterreins, qui se plaît dans les caves, dans les puits, dans les mines & dans les carrieres les plus profondes, ceux de Bétique n'ont point encore à se plaindre d'elle, si ce n'est qu'elle est prodigieusement avare des trésors immenses qu'elle possede dans son Palais, situé tout à l'extrémité du *Puits*, surnommé *sans fond*. Il est vrai qu'elle eut,

il y a quelques siecles, l'indulgence d'y attacher une corde, afin que les habitans de l'Andalousie fussent libres de descendre dans ses Etats : mais ce puits est si profond, qu'il ne s'est encore trouvé personne qui ait eu la hardiesse de tenter la descente, même à l'aide de ce secours. »

Cette gloire m'est donc réservée, répondit Zangor. Je te prie seulement, ô mon cher Sapiédo, de commander, sans perdre de tems, une nouvelle corde, à laquelle de distance en distance tu feras faire de gros nœuds, qui me serviront de degrés pour descendre au séjour de ma chere Gnomis. Je te défends au surplus de parler de mon projet à qui que ce soit, non pas même à ma Mere ni à ma Sœur. Toutes deux m'aiment à l'excès ; mais ma Sœur sur-tout par ses vives alarmes & par ses tendres instances s'opposeroit à mon départ pour l'Empire souterrein.

Sapiédo promit à Zangor une discrétion à toute épreuve, & se sépara de lui, à la vue du Palais d'Almaden, pour aller commander une corde, la plus forte & la plus longue qu'on pût ima-

giner. Il n'eut aucun ſcrupule de ſe prêter à cet égard aux déſirs du Prince, parce qu'il ſavoit par tradition que l'Eſpagne entiere ne pourroit fournir une corde d'une longueur ſuffiſante pour un tel Puits ; d'où il concluoit que le Prince, vaincu par l'obſtacle inſurmontable de l'impoſſibilité, abandonneroit inſenſiblement le projet de deſcendre chez la Fée Gnomis.

Celle-ci cependant toujours occupée de plaire à Zangor, l'avoit prévenu au Palais, ſous une forme inviſible, avoit couvert toutes les tables, toutes les conſoles, & les moindres guéridons, de joyaux enrichis des plus éclatantes pierreries. Parmi ces bijoux, il s'en trouva un qui effaça le prix de tous les autres aux yeux du Prince amoureux. C'étoit le portrait de Gnomis en médaillon, entouré de rubis, & ſuſpendu à une chaîne de perles d'une merveilleuſe groſſeur. Le Prince, après avoir baiſé le préſent, ſe le paſſa au col, & plaça ſur ſon cœur ce portrait adoré, dont la vue habituelle l'enflamma encore plus vivement. Impatient d'en rejoindre le modele, Zangor ne ceſſoit d'aiguillonner la lenteur de Sapiedo,

qui de son côté hâtoit la besogne avec d'autant plus d'ardeur, qu'il se croyoit sûr qu'elle seroit inutile. En effet, après avoir épuisé tout le sparte, tout le jonc, tout l'osier, tout le chanvre, en un mot toute la matiere filiforme, & propre à la corderie, que fournissent l'Andalousie & les Etats voisins, il vint dire à son Maître avec une douleur apparente, que le plomb mis au bout de la corde, en guise de sonde, demandoit toujours à descendre; qu'en un mot la corde restoit constamment tendue, ce qui étoit une preuve infaillible que le plomb n'avoit point atteint le fond du Puits.

Cette difficulté, bien propre à faire reculer tout autre, n'arrêta point un Prince, & moins encore un amant. La premiere qualité mettoit en droit Zangor d'entreprendre, comme les Alexandre & les Tamerlan, des choses merveilleuses; la seconde le mettoit en état d'en exécuter d'impossibles, ou, du moins, de regardées comme telles.

Non (s'écria-t-il en s'adressant au portrait de Gnomis), non, Fée adorable, nul obstacle, nulle barriere, nul danger n'arrêtera Zangor, résolu d'aller

vous porter dans vos Etats l'hommage que vous lui avez permis de vous rendre. En parlant ainſi, il ſortit accompagné du ſeul Sapiédo ; & malgré les inſtances de ce ſage Conſeiller, il s'achemina vers le *Puits ſans fond.* Arrivé là, il s'aſſit au bord, & prenant ſes tablettes, il y écrivit quelques lignes qu'il chargea Sapiédo de rendre à ſa Mere, & par leſquelles il la déclaroit Régente d'Andalouſie tout le tems que dureroit ſon abſence. Il chargea auſſi ce même Majordome de remettre à la Princeſſe ſa Sœur une riche miniature ; c'eſt le portrait d'un frere, dit-il à Sapiédo ; engage ma chere Sœur à le porter en braſſelet, pour penſer plus ſouvent à moi ; jure lui que ſon amitié me ſera toujours infiniment précieuſe. Il ne put prononcer ces dernieres paroles ſans laiſſer échapper un profond ſoupir & quelques larmes d'attendriſſement : car rien n'égaloit l'amitié fraternelle du jeune Prince & de la jeune Princeſſe. Tout en verſant des pleurs, Zangor tira de ſon doigt une bague d'un prix ineſtimable, & la mit au doigt de Sapiédo, en lui diſant adieu.

Le

Le Majordome frémit de la réſolution de ſon maître. Il ſe jetta à ſes pieds, & n'épargna ni repréſentations, ni larmes, ni inſtances pour le détourner de ſon deſſein. Zangor, d'une voix impoſante, lui ordonna de ſe retirer ſans regarder derriere lui. Sapiédo fut contraint d'obéir. Le Prince ne l'eut pas plutôt perdu de vue, qu'il commença à deſcendre dans le Puits, de nœud en nœud, le long de la corde. Lorſqu'il eut deſcendu un jour & une nuit, il en trouva le bout, & vit (on frémit de le dire) en regardant au-deſſous de lui, qu'il n'étoit encore qu'au quart de la profondeur du Puits. L'amour le ſoutint contre la juſte terreur qui naturellement devoit s'emparer de ſes ſens. Chere Fée (s'écria Zangor), fais le reſte, & viens à mon aide. Sans toi, que m'importe la vie? je la ſacrifie avec joie à tes ordres. En parlant ainſi, l'amoureux Prince abandonna la corde, & ſe laiſſa emporter par ſon propre poids au fond de l'abîme. C'étoit à cette épreuve que l'attendoit Gnomis, qui avoit toujours veillé ſur lui ſans ſe rendre viſible à ſes yeux. Elle commanda à deux Génies ſoumis à ſes

moindres volontés, de le recevoir sur leurs aîles, & de lui sauver la chûte effroyable qu'il avoit si intrépidement affrontée.

Ainsi parvint Zangor au Palais de Gnomopolis, où l'attendoient tous les ravissemens qu'un cœur tendre peut se promettre, quand l'excès de son amour & la plus généreuse résolution lui ont fait surmonter des obstacles en apparence invincibles. Zangor étoit exténué d'une longue diete, & presque épuisé de fatigue. La premiere attention de la Fée fut de faire servir devant lui une table splendidement couverte de chairs de taupes, de mulots, de lapins, & généralement de tous les animaux qui se pratiquent des demeures sous-terre. Le Prince fit quelques façons pour manger du mulot & de la taupe; mais il goûta fort les lapins, & trouva la pâtisserie exquise : elle étoit composée avec de la farine de pommes de terre. D'ailleurs tous les ragoûts étoient aux truffes; & ces truffes qui surpassoient en bonté celles du Dauphiné & du Périgord, auroient suffi pour l'apprivoiser avec le régime Gnomique. Il ne faut pas demander si Gnomis, dont le pouvoir s'étendoit

sur tous les souterreins, & par conséquent sur toutes les caves, fit boire à son nouvel hôte des vins d'une excellente qualité. Mais qu'est-ce que tous les délices de la table pour un amant vivement épris ? Zangor soupiroit donc après l'instant où l'on viendroit desservir ; & la Fée qui voulut paroître partager sa tendre impatience, hâta elle-même ce moment si désiré, en faisant avancer toutes les pendules : procédé magique beaucoup plus expéditif que de déranger le cours des astres, en faisant coucher le soleil de meilleure heure que de coutume, ou que de faire descendre la lune & les étoiles en plein jour, comme cela se pratiquoit familiérement dans l'ancienne Négromancie. Gnomis au surplus savoit mieux que personne que l'heure marquée pour couronner ses propres vœux & ceux du Prince de Bétique, n'étoit pas encore venue.

Un peu avant qu'on n'apportât le café & les liqueurs, une mélodie ineffable se fit entendre. Un Génie & une Fée du second ordre dans la Féerie, mais du premier ordre dans les talens agréables, chantèrent un *duo* accompagné par deux violons, dont les cordes étoient de boyaux

de lapins. Ces sortes de cordes rendent un son d'un moëlleux dont n'approchent point celles qui servent à nos Musiciens, & qui, dues la plupart à l'espece des chats, ont toujours je ne sais quoi de discordant ou de miaulique. Aussi le Prince tomba-t-il dans une sorte d'extase ; ce doux poison qu'on nomme tendresse, se communiquant alors à son cœur, non-seulement par les yeux, mais encore par les oreilles. Les paroles de ce *duo* étoient à peu près telles :

« Il n'est point de beauté qu'à Gnomis on
» compare :
» Jamais tendre penchant n'avoit fléchi son
» cœur.
» Un Prince dont l'amour égale la valeur,
» Pouvoit seul aspirer au bonheur le plus rare.
» Vingt siecles passeront, sans qu'on retrouve
» encor
» Un couple aussi parfait que Gnomis &
» Zangor ».

Le Prince de Bétique prit ces dernieres paroles pour le signal de l'instant fixé pour son bonheur. Il se trompoit : il y a parmi les Fées des usages beaucoup

plus ridicules encore que les nôtres, & qui consistent à retarder bien plus longtems que parmi nous l'union solemnelle de deux amans. Ce ne fut que quarante-deux jours après avoir entendu chanter son épithalame, que le très-amoureux, & à juste titre très-impatient Zangor, fut admis dans le lit nuptial de la Fée.

Tandis que ces deux époux goûtoient dans Gnomopolis les douceurs ineffables des premieres délices de l'hyménée, il se passoit à Séville, où la Princesse Zahara, Régente de Bétique, avoit transféré sa Cour, des événemens bien opposés à la joie & aux plaisirs auxquels se livroient tous les sujets de l'empire souterrein des Gnomes.

D'une part, la jeune Princesse Aracena, sœur de Zangor, qui aimoit son frere au-delà de toute expression, n'avoit pas plutôt été instruite du départ de ce frere chéri pour le Puits sans fond, que sans faire part de sa résolution à personne, elle s'étoit, de nuit, échappée du Palais de Séville : au risque de tout ce qui pourroit arriver, elle avoit été se rendre en direction à ce Puits fatal, &

avoit eu le courage de descendre le long des nœuds de la corde. Elle en tenoit déjà le bout, elle touchoit déjà à la sonde, quand les deux Génies que Gnomis avoit prépossés à la garde du Puits, reconnurent à la lueur de leurs aîles phosphoriques le portrait de Zangor, que cette sensible sœur portoit en médaillon à son brasselet. Aussi-tôt ils l'embrasserent étroitement ; & lui rendant l'espoir qui commençoit à l'abandonner, ils lui persuaderent de se laisser conduire par eux vers ce frere bien-aimé, qui la reçut avec tous les transports que méritoit l'action généreuse qu'elle venoit de faire.

La Fée Gnomis disputa d'attention avec le Prince de Bétique pour son aimable sœur, & s'empressa à lui faire oublier le séjour de Séville. Mais elle s'apperçut bientôt qu'Aracena avoit un fonds de mélancolie, d'une espece d'autant plus sérieuse, que cette jeune Princesse étoit d'une grande réserve & d'une discrétion exacte sur la cause de son chagrin. Il n'étoit pas besoin d'être Fée ; il ne falloit que surprendre les soupirs d'Aracena, & lire dans deux grands yeux empreints d'une tendre langueur, pour se douter que

l'amour étoit l'auteur secret de sa peine. Quand la Fée se crut sûre de ce point, elle voulut encore savoir quel étoit l'heureux Paladin, objet des douces sollicitudes de la plus belle Princesse qui fût dans toute l'Espagne. Elle usa, pour se mettre plus promptement au fait de ce qu'elle désiroit de connoître, d'un vrai stratagême de Fée. Sous prétexte d'assortir un riche bouquet de pierreries dont elle vouloit, disoit-elle, faire présent à sa chere sœur, elle lui donna sa baguette magique à tenir. Aracena ne l'eut pas plutôt entre les mains, qu'elle se trouva sous la puissance d'un charme assez connu des jeunes personnes de son sexe, & dont le nôtre même n'est pas toujours exempt. Cette sorte de charme est nommé vulgairement *parlotte*, & par les gens diserts, *loquacité*, ou *intempérie de langue*. Quiconque en est atteint, éprouve un besoin, une démangeaison irrésistible de parler & de caqueter; & ce besoin est tel, que la personne qui y est en proie, n'éprouve de soulagement qu'après avoir confessé le secret qu'elle a le plus à cœur de garder. Aracena, dis-je, n'eut pas plutôt tourné & retourné dans ses mains

la coudrette enchantée, que la soif de parler & d'avouer à la Fée ses secrets les plus chers, la tourmenta à l'excès. Tirant donc mystérieusement à part Gnomis, qui ne put s'empêcher de sourire, elle se soulagea du poids qui l'oppressoit par l'aveu suivant :

Je me croirois, Madame, indigne des bontés de votre gracieuse Féerie ; je répondrois mal aux bienfaits que vous prodiguez à mon frere & à moi, si je ne payois tant de faveurs de la plus entiere confiance. Oui, Madame, c'est le premier des devoirs de la reconnoissante Aracena, de lui ouvrir son cœur, & de vous éclairer sur ce qui s'y passe.

De toutes les affections auxquelles l'ame est sujette, je ne connoissois encore que l'amitié, je dis même, l'amitié fraternelle ; & plût au Ciel que je n'eusse jamais connu d'autre penchant ! Mon frere, qui étoit en même tems mon Souverain, occupoit tout mon soin, tout mon zele, toutes mes pensées. Je ne suis son aînée que d'un an. Quoique né d'un second lit, il m'aime, j'ose le dire, avec autant de tendresse que si nous avions eu tous deux la même mere. Il

n'étoit sur le Trône que depuis quelques mois, quand le Roi de Castille lui déclara la guerre, qui se termina par une sanglante bataille, où mon frere fut vainqueur.

Le vaincu n'obtint la paix qu'à des conditions rigoureuses, dont la premiere fut que le jeune Prince de Tolede, Don Rodrigue, son héritier présomptif, seroit envoyé en otage à la Cour de Séville. Mon frere lui avoit vu faire des prodiges de valeur, à la derniere journée; & cette considération même avoit dicté, dans le Conseil de Bétique, la condition dont je viens de parler. Rodrigue ne fut pas le seul otage que demanda Zangor. Il voulut encore que la Princesse Inès, fille du Roi d'Arragon, auxiliaire du Roi de Castille, fût pareillement remise en son pouvoir. Cette Princesse étoit promise en mariage à Rodrigue, & déjà même accordée avec lui. Prisonniere en quelque sorte dans une Cour ennemie, elle chercha & trouva, au moins pendant quelque tems, une protectrice, pour ne pas dire une amie, une sœur en moi. Je compatissois à ses malheurs, je cherchois à adoucir de tout

mon pouvoir sa situation. Mon frère, naturellement généreux, m'en fut gré, & me dit un jour en sa présence : Inès est votre otage ; elle cesse d'être le mien : je la recommande à votre amitié. La Princesse de Castille, pénétrée de reconnoissance, voulut me baiser la main ; je sautai à son col, & l'embrassai avec une sincere tendresse. Je gagnai bientôt toute sa confiance. Elle m'en donna la preuve, en m'avouant sa passion extrême pour le Prince Rodrigue, & l'extrême indifférence de Rodrigue pour elle. Je ne croyois point connoître celui-ci ; je savois seulement qu'il étoit étroitement gardé dans la citadelle. Inès obtint, par mon crédit, qu'il jouiroit d'une certaine liberté, & qu'il auroit la permission d'aller dans tout le Palais & dans toute la Ville, accompagné uniquement d'un des gardes de la personne de mon frere. A force de me parler de son amour pour Rodrigue, des belles qualités, de la belle figure de ce Prince, Inès parvint à me prévenir très-avantageusement pour lui : & j'étois dans ces dispositions favorables pour l'héritier de la couronne de Castille, quand la reconnoissance l'ame-

na à mes pieds. Je tombai à sa vue dans une surprise inexprimable, ou qu'on ne peut comparer qu'à celle que je causai à Dona Inès, par le cri & le geste d'étonnement qui m'échapperent à la vue de son amant. Il n'est que trop constant que Rodrigue ne m'étoit point inconnu, & qu'il y avoit entre nous de secrets & mystérieux rapports. Il est tems, Madame, d'expliquer cette énigme à votre gracieuse Féerie.

Quelques semaines avant la déclaration de guerre entre la Castille & l'Andalousie, un Trafiquant Arménien, ou du moins un jeune homme vêtu selon le costume d'Arménie, parut à la Cour de Séville, où il fit voir un assortiment des plus riches bijoux & des plus belles pierreries. Il fut présenté à la toilette de la Princesse douairiere, qui lui acheta diverses raretés, & qui me l'adressa ensuite de sa part. La bonne mine de l'étranger me frappa; ce fut ce que je remarquai d'abord; mais quand je lui eus dit d'approcher, je surpris dans ses yeux & dans toute sa contenance un désordre qui me parut différer essentiellement de l'embarras où la vue d'un Prince ou

d'une Princeſſe jette les gens du commun. Ses regards annoncerent tour-à-tour de l'étonnement, puis de l'admiration, puis de l'extaſe, puis un autre ſentiment dont je ne crois pas néceſſaire de vous articuler le nom, votre gracieuſe Féerie, Madame, étant plus faite que perſonne au monde pour en inſpirer un ſemblable. Le faux Marchand (car c'étoit un Prince déguiſé) ſe remit enfin de ſon trouble, & me détailla toutes les raretés d'une caſſette des plus magnifiques. Une boîte à mouches, revêtue d'améthyſtes, fut ce qui me tenta le plus, ſoit parce que les aſſortimens parfaits de cette pierre ſont très-rares à rencontrer, ſoit peut-être parce que l'adroit Arménien affecta, à diverſes repriſes, de me la préſenter, & que ſa poſture, qu'on pouvoit prendre pour celle d'un ſuppliant, puiſqu'il étoit à genoux, jointe aux inſtances de ſes regards, me força à donner à cette piece toute ma prédilection. Je la pris de ſa main. Il en témoigna une joie trop exceſſive peut-être & trop réelle en effet, pour qu'il lui eût été poſſible d'en rien diſſimuler. Quel eſt le prix de ce bijou ?

lui dis-je. Princeſſe répondit-il, quand vous le connoîtrez mieux, quand vous l'aurez conſidéré quelques jours dans tous les détails qu'il préſente, ce ſera à vous même d'en preſcrire le prix. En parlant ainſi, il referma ſa caſſette, laiſſa en mes mains le joyau enrichi d'améthyſtes, & profitant de l'arrivée d'un des principaux Officiers de mon frere, il diſparut auſſi-tôt.

Quand cet Officier, qui conféra avec moi près d'une heure, fut ſorti, je repris ma nouvelle boîte à mouches, & je me regardai dans le petit miroir que le couvercle m'offroit en l'ouvrant. Comme je la tenois ainſi, un reſſort ſecret dont elle étoit animée, vint à jouer tout-à-coup. Le miroir s'abattit, & me découvrit un portrait en émail, des plus artiſtement faits, & que je reconnus à l'inſtant pour être celui du prétendu Bijoutier. Dans ce portrait, l'accoûtrement Arménien faiſoit place au coſtume guerrier : deux palmes, croiſées par le haut & par le bas, formoient le cadre du héros. Ce héros étoit devenu le mien. J'étois ſeule ; j'uſai de tous les droits de la ſolitude. C'eſt un Paladin : c'eſt un

Prince ! m'écriai-je, c'eſt mon égal ! un amant digne de moi, qui m'a laiſſé ce portrait ! Qu'il renonce à un déguiſement inutile ! S'il n'eût été qu'un Marchand Arménien, il m'eût fait regretter d'être Princeſſe ; il m'eût peut-être fait oublier que je ſuis née telle. Mais puiſque la gloire accompagne mon penchant, mon choix eſt fait ; & le modele de ce portrait eſt l'époux que le Ciel me deſtine.

J'envoyai donc promptement le plus affidé & le plus intelligent de mes pages, courir après l'étranger, pour lui ordonner de ſe repréſenter ſur l'heure devant moi. Mais je reçus pour toute réponſe l'annonce du départ de l'Arménien. Il avoit diſparu, & venoit de s'éloigner de Séville à toute bride.

Quelques jours après, je vis venir à la Cour de mon frere un Ambaſſadeur, qui me demanda en mariage pour Don Rodrigue, Prince de Tolede & fils du Roi de Caſtille. Mon frere qui avoit à ſe plaindre de quelques hoſtilités de la part des Caſtillans, rejetta l'offre, avec ſi peu de ménagement dans ſes expreſſions, que l'Ambaſſadeur s'en tint offenſé pour ſon maître : &, de ce moment,

la guerre fut réſolue entre les deux Puiſſances. J'étois ſi prévenue en faveur du faux Arménien, & je penſois alors ſi peu à m'allier avec la Caſtille, que je fus enchantée du refus qu'on avoit fait de ma main à Don Rodrigue, & de la nouvelle, qui ſe répandit peu de tems après, que ſon pere, pour nous braver, avoit fait demander & avoit obtenu pour ſon fils la Princeſſe Inès, fille du Roi d'Arragon.

Je n'étois donc, Madame, portée que de bienveillance & d'amitié pour cette Princeſſe, quand l'événement de la guerre en fit l'otage de mon frere, ou pour mieux dire ma captive. Mais du moment où, par mon crédit ſur mon frere, elle eut obtenu l'élargiſſement de Rodrigue, & qu'elle eut été témoin de mon juſte ſaiſiſſement à la vue ineſpérée de ce Prince, en la perſonne de qui je reconnus ſur-le-champ le faux Arménien; de ce moment, dis-je, la préſence, la ſociété, le ſimple voiſinage d'Inès commença à me déplaire. Zangor m'avoit donné ſur elle un pouvoir abſolu: j'en abuſai, Madame, en Princeſſe généreuſe ſelon l'apparence, mais en rivale inté-

reſſée & jalouſe, ſelon l'exacte vérité. J'envoyai chercher l'Ambaſſadeur d'Arragon, & lui remettant Inès entre les mains, je le chargeai, en vertu des pouvoirs que j'avois reçus de mon frere, de la renvoyer à l'inſtant même au Roi ſon pere, ce qui fut exécuté ſans délai.

Cette circonſtance de mon aventure vous ſemble peut-être, très-gracieuſe Reine des Fées, moins digne de votre attention, que ne ſeroient les détails de mon entrevue avec le Prince de Tolede, au moment où commençant à jouer ſon véritable rôle, la reconnoiſſance & l'amour l'amenerent à mes pieds, comme fils du Roi de Caſtille. Hélas! Madame, je connus en ce moment tout l'embarras, toute la gêne de l'étiquette, & tout l'ennui d'être ſoumiſe par mon rang à des témoins importuns. Après m'être délivrée d'Inès, le plus fâcheux & le plus à craindre de tous, je m'appliquai à gagner par des préſens tous les autres: & comme Rodrigue uſoit de ſon côté des mêmes recettes, nous fûmes en peu de tems affranchis de toute contrainte, & nous nous vîmes à toutes les heures en pleine liberté. Ainſi, tandis que Zan-

gor accabloit la Castille de conditions rigoureuses, sa sœur, plus indulgente, adouciſſoit le sort de l'Héritier présomptif de cet Etat, par un joug plus léger & plus doux que ses foibles attraits lui faisoient supporter. Que vous dirai-je de plus? Rodrigue m'adoroit, & l'excès de son amour lui avoit inspiré la confiance de se déclarer. J'aimai à mon tour l'amant le plus passionné, & l'excès de ma foiblesse ne me permit point de lui faire un mystere de son bonheur. Vous m'excusez sans doute, ô toute gracieuse Reine! & vous comprenez qu'en cachant à Rodrigue sa félicité, j'eûsse retranché moi-même la moitié de la mienne.

Cette séduction exerça sur moi son empire, jusqu'au moment où Zangor, à qui vous aviez fait éprouver tout le pouvoir de la vôtre, vint tout-à-coup à disparoître. A peine j'appris la tendre & courageuse résolution qui l'avoit fait descendre dans vos Etats par le Puits de la forêt d'Almaden, que ma tendresse pour ce cher frere se réveilla dans toute sa force. Le rejoindre à votre Cour, ou partager son sort, s'il eût péri dans son entreprise, tel fut le dessein que j'osai

concevoir. Ce projet dès-lors m'occupa toute entiere, & fit une sorte de diversion totale à ma passion pour Rodrigue. Zangor, Madame (ce n'est pas à vous à me blâmer de la préférence qu'en cette occasion je lui ai donnée, même sur mon amant), Zangor est à la fois mon frere & mon bien-aimé Seigneur. Vous n'ignorez point, grande Fée, que lorsqu'un Souverain est universellement chéri, tous ses sujets se figurent être ses enfans, & l'aiment réellement de cet amour filial & sans réserve, dont les enfans aiment leur pere. Quand cette heureuse effervescence est généralement répandue, qu'elle a circulé dans tous les ordres d'un Etat, que la métamorphose par excellence est opérée, & qu'un grand Peuple, par son attachement unanime pour son Chef, par l'accord de toutes les intentions, la réunion de tous les vœux, l'harmonie de tous les désirs, est devenue une seule famille; alors si ce Souverain chéri, adoré, heureux sans doute entre tous les autres, & vraiment comparable au Roi des abeilles, a de plus autour de lui une famille particuliere, une épouse, des freres, des sœurs,

des proches enfin, vous jugez, Madame, que naturellement cette epouſe, ces freres, ces ſœurs, ces proches de tout degré, chercheront à ſe ſignaler, à ſe diſtinguer du peuple, j'ai penſé dire, du reſte de la famille, par un zele d'élite, par un amour particulier, par des épreuves plus généreuſes, par des ſacrifices, des tentatives, des efforts, d'un ordre ſupérieur. Eh bien, Madame, c'eſt ce ſentiment, cette ineffable paſſion pour un frere & pour un Souverain, qui s'eſt emparée de mon ame au moment où j'ai donné dans la forêt d'Almaden un exemple éclatant de ce que peuvent faire tenter, au ſexe le plus timide, le zele d'une ſujette & l'amitié d'une ſœur.

Après avoir rempli ce double devoir, après en avoir, graces à vos bienfaits, Madame, recueilli le fruit, vous étonnerez-vous ſi de ſujette & de ſœur, ſatisfaite d'elle-même, je redeviens amante inquiete, & ſi mon cœur éprouve des alarmes, en ſe rappellant la ſurpriſe, la douleur, le vuide, le trouble, le déſeſpoir peut-être où ma fuite imprévue a dû jetter mon cher Rodrigue?

Ah ! s'il faut qu'il en ait soupçonné la direction ! que quelque pressentiment ou quelque vestige de mes pas lui ait fait porter les siens vers la forêt d'Almaden ! .... Excusez, Madame, mes justes terreurs ; je tremble que mon amant.....

Calmez vos craintes, belle Princesse, interrompit la Fée. Du moment où votre récit m'a mise au fait de votre fuite précipitée, j'ai tremblé comme vous pour les jours de votre cher Rodrigue, & j'ai fait un geste bien propre à vous tranquilliser, si vous en eussiez compris l'intention & l'effet. Mais douze Génies invisibles, du nombre de ceux qui ne me quittent jamais, l'ont comprise pour vous, & sont allés à l'instant à la recherche du Prince de Tolede. Si je ne me trompe, c'est lui-même que ces fanfares que vous entendez, vous annoncent.

C'étoit Rodrigue en effet, que les douze ministres aîlés de Gnomis amenoient comme en triomphe à la Princesse de Bétique. Les doux transports d'une telle entrevue sont peut-être impossibles à décrire. Il faudroit pour se les

bien figurer, aimer au même point, & se trouver dans une pareille situation. L'arrivée de Zangor faillit d'en troubler les délices. Il témoigna de la surprise & même du courroux en voyant le Prince de Tolede aux pieds d'Aracena. L'obligeante Fée Gnomis ne dit à son époux irrité que deux mots à l'oreille, & tout son ressentiment s'appaisa. Il acquiesça à l'alliance de l'héritier de Castille, prit gracieusement la main de sa sœur, & la mit dans celle de l'amoureux Prince.

Aracena voulut savoir de Don Rodrigue en quel lieu les ministres aëriens étoient venus à sa rencontre. Il lui raconta comment le manchon qu'elle avoit laissé sur le bord du Puits en y descendant, avoit donné aux couriers qu'il avoit dépêchés à sa poursuite, un indice sûr qu'elle étoit descendue dans cet abîme : qu'aussi-tôt qu'il avoit reçu cette nouvelle, il avoit résolu de tenter la même voie pour la rejoindre, & qu'il exécutoit cette résolution périlleuse, au moment où il s'étoit senti soutenir & emporter jusques dans Gnomopolis par des messagers invisibles.

Ce ne furent que bals, festins, fê-

tes, réjouiſſances dans tout le Royaume des Gnomes, pendant pluſieurs ſemaines, pour célébrer la double alliance de Zangor & de Gnomis, de Rodrigue & d'Aracena.

Cependant, comme on l'a déjà dit, il ſe paſſoit à la Cour de Séville des choſes tragiques & bien oppoſées à la joie. La diſparition de Zangor & d'Aracena avoit ſemé le trouble dans la Capitale & dans les Provinces : la fuite de Don Rodrigue y mit le comble, ſur-tout quand le Roi de Caſtille eut demandé compte aux Andalous du fils qu'il leur avoit envoyé en otage. Les Etats de Bétique s'aſſemblerent en tumulte, ſous l'autorité de la Régente. La premiere opération de leur aſſemblée fut de faire décréter & arrêter le Majordome Sapiédo, pour le rendre reſponſable de la diſparition de ſon Souverain, ainſi que de celle de la Princeſſe Aracena & de l'ôtage de Caſtille. On inſtruiſit, on pourſuivit ce procès criminel pendant trois mois entiers, au bout deſquels, ni Zangor, ni Aracena, ni Rodrigue n'ayant encore reparu, Sapiédo fut jugé digne de mort, comme crimi-

nel de lèze-majesté au premier chef, & condamné à perdre la tête dans la forêt d'Almaden, sur le bord du Puits sans fond.

Deux jours avant celui de la sanglante exécution, on fit dans la forêt, aux environs du Puits, un grand abattis de bois, pour former un cirque, terminé tout à l'entour par un amphithéâtre tendu en noir, ainsi que les bords du Puits sans fond. Les deux Génies prépposés à la garde de son entrée, ayant vu ces apprêts terribles, & ayant connu par les placards affichés aux poteaux que tout cet appareil de mort étoit dressé contre les jours du plus zélé serviteur de Zangor, en avertirent ce Prince, qui fit l'aveu de ses alarmes à la Fée Gnomis.

La Fée sourit des craintes qui agitoient son cher époux, & lui parlant une seconde fois à l'oreille, elle lui fit part de ce qu'elle projettoit de faire pour sauver Sapiédo. Zangor, tranquillisé sur le sort de son Majordome, attendit sans trouble l'événement.

Quand l'heure fatale fut venue, la Fée, qui en fut avertie par ses émissaires, toucha Zangor, Aracena, & Rodrigue,

de sa baguette, pour les rendre invisibles, & commanda aux Génies aîlés de les transporter, ainsi qu'elle, sur la place de l'exécution, où ces mêmes Génies construisirent à l'instant deux trônes magnifiques pour les recevoir. La vue de ces deux trônes étonna fort le grand Sénéchal, qui s'enquit vainement par qui & par l'ordre de qui ils avoient été dressés. L'arrivée des archers, de l'exécuteur & de Sapiédo, mit fin à ses inutiles perquisitions. Le triste Majordome étant parvenu au lieu où il devoit perdre la tête, l'exécuteur, qui s'apprêtoit à lui bander les yeux, demanda un mouchoir au Sénéchal. Celui-ci commença aussi tôt à en tirer un de sa poche, & fut bien surpris de voir que plus il tiroit de ce mouchoir, plus il en restoit à tirer. Ne comprenant rien à ce prodige, & impatient de faire exécuter le décret des Etats, il commanda à l'exécuteur de couper, avec son cimeterre un pan suffisant de ce même mouchoir. Le Sénéchal alloit être obéi; la Fée y mit bon ordre. Quand le glaive fut sorti du fourreau, la poignée se trouva sans lame. Le peuple, déjà témoin de la premiere merveille, fut encore plus frappé de

de la seconde, & proclama à grands cris Sapiédo innocent. En ce moment, Gnomis fit cesser le charme qui la rendoit invisible, ainsi que Zangor, Aracena, & le Prince de Tolede; & tout d'un tems les fers dont le Majordome étoit chargé tomberent d'eux-mêmes. Par la vertu du même tour de baguette, la tenture funebre qui couvroit l'amphithéâtre & le bord du Puits, fut métamorphosée en une riche tapisserie d'écarlate brodée d'or. Les acclamations du peuple recommencerent à la vue de ces prodiges, & sur-tout à la vue inespérée de son Souverain, de la Princesse sa sœur, de l'héritier de Castille, & de la Fée Gnomis. Ainsi ce jour, qui avoit commencé par des apprêts lugubres, se termina par des danses & par des jeux. Le Sénéchal fit avancer au pied des trônes son char, qui pouvoit tenir six personnes. Le Prince de Bétique y monta avec sa sœur Aracena, la Fée Gnomis, Don Rodrigue & Sapiédo. Le Sénéchal monta le dernier, prit les guides, & dirigea les coursiers vers Séville, où Zangor mit la Fée en possession d'une nouvelle couronne. Il fut arrêté qu'ils passeroient ensemble alternativement six

mois à Séville, & six mois à Gnomopolis. Sapiédo fut indemnisé par de nouveaux grades, par des Gouvernemens, & par de fortes pensions, du risque qu'il avoit couru sur le bord du Puits, encore qu'il n'en eût eu que la peur. Don Rodrigue fit ratifier à la Cour de Castille le mariage qu'il avoit contracté au Royaume des Gnomes. Lorsqu'il eut obtenu cet acquiescement desiré, il prit, quoiqu'à regret, congé de Gnomis & de Zangor, & partit pour Tolede, où il alla présenter à son Pere sa chere Aracena, en lui rappellant que cette bru méritoit toutes ses bontés, ou du moins toute son indulgence, puisqu'elle avoit eu son premier choix. Le Roi de Castille dit à Rodrigue, en voyant la Princesse : *Mon choix fut aveugle ; le vôtre, mon Fis, est éclairé : je vois présentement, par la sagesse de votre goût, combien le hazard m'avoit bien inspiré.* En parlant ainsi, ce Monarque embrassa sa nouvelle fille avec toute l'affection d'un pere; & pour témoigner hautement combien cette alliance lui plaisoit, il envoya dans toutes les parties de l'Espagne ses héraults publier un tournoi à fer émoussé, par lequel se

termineroient dans Tolede des réjouiſſances de quinze jours. Une multitude innombrable de Paladins, élégamment montés, ſuperbement armés, s'y rendirent à l'envi de toutes parts. Parmi ces Chevaliers, preſque tous fils, petits-fils, ou neveux de Souverains, les Toledans admirerent particuliérement la vigueur, l'adreſſe & la bonne grace du Paladin de Burgos, de celui d'Inieſta, de celui de Las-Torrès, de celui de Coïmbre, & de celui de Miranda. Don Rodrigue les eût tous effacés, ſi ſon deſſein eût été de diſputer le prix; mais plus jaloux de faire les honneurs du tournoi que d'en remporter la palme, ce n'étoit que pour la forme qu'il en avoit pris le coſtume, & qu'il s'étoit armé de toutes pieces. Le tournoi étoit prêt à finir, ſans qu'il eût défié perſonne, ni que perſonne l'eût provoqué, lorſqu'un Paladin inconnu, monté ſuperbement, & couvert d'armes dorées, vint, la viſiere fermée, ſe préſenter à quelque diſtance de lui, & d'une voix que ſembloit animer le courroux, lui cria: *A toi, Rodrigue; mais ſi ta valeur répond à ta renommée, quitte ce fantôme de guerre, ces armes émouſ-*

fées, & prends, comme j'ai fait, de vraies armes de combat.

Paladin téméraire, répondit froidement le Prince de Castille, je ne vois aucune raison de te refuser cette faveur.

Et moi, repartit l'inconnu, je veux bien t'en fournir une sans replique, pour accepter sans délai le cartel que je propose. Sache donc que je te méprise comme un Prince indigne de ton rang, comme un Paladin déloyal & sans foi, comme un Chevalier dégénéré & recru; sache de plus que je prétends te faire avouer, la pointe de l'épée sur la gorge, que la Princesse de Bétique n'est comparable ni en beauté, ni en mérite, à celle d'Arragon.

Je t'entends, reprit le Prince de Tolede; c'est toi de qui Dona Inès a fait choix pour être son champion.

C'est moi-même.

Rodrigue, qui ne comprit point le vrai sens de cette derniere réponse, ne repliqua plus rien, & se contenta d'ordonner à son Ecuyer de lui apporter à l'instant sa lance & son épée de bataille.

Aussi-tôt que le bruit se fut répandu que le Prince de Tolede avoit été défié

par un Paladin Arragonois à combattre à outrance avec lui à fer tranchant & à pointe acérée, tous les autres tenans cesserent l'escarmouche, & se rangerent en cercle autour des deux antagonistes, pour être spectateurs de ce sanglant duel. Tous deux étant pourvus d'armes meurtrieres, & la trompette ayant sonné la charge, ils pousserent leurs coursiers l'un vers l'autre avec l'impétuosité d'une balliste : leurs lances se briserent en éclats ; & le choc fut si rude & si réciproque, qu'ils vuiderent l'un & l'autre les arçons & les étriers : les coursiers effarés s'échapperent hors des bornes de la lice ; les deux combattans, après avoir roulé sur la poussiere, se releverent, tirerent l'épée, & s'attaquerent à pied avec plus de fureur encore qu'ils n'avoient fait à cheval. Comme l'arme offensive dont ils se servoient étoit un espadon à double tranchant & à pointe fort déliée, ils parvinrent plus d'une fois à entailler les courroies des jointures de la cuirasse & du casque, & à se faire jour aux divers défauts de l'armure. Rodrigue montroit plus de force ; l'inconnu, plus d'agilité & de soupleſſe. Ce dernier saisit si adroitement le moment où Rodrigue

levoit le bras sur lui, qu'il lui fit une blessure sous l'aisselle. Le Prince de Tolede, furieux à l'aspect de son sang qui couloit à gros bouillons, pressa son adversaire avec toute l'ardeur de la vengeance, & étant parvenu à entamer le collet de son casque, il redoubla avec acharnement jusqu'à ce qu'il en eût fait sauter un éclat de la largeur de plusieurs doigts; ce qui mit le col de l'inconnu à découvert jusqu'à l'une des clavicules. Alors la vie de l'Arragonois se trouva au pouvoir de Rodrigue, qui, l'ayant saisi au corps, & l'ayant terrassé, lui mit le pied sur la poitrine, & lui présenta la pointe de l'espadon sur la gorge, en lui disant : Vassal, confesse présentement que la Princesse de Bétique n'a de rivale ni en beauté, ni en mérite.

Plutôt mille morts qu'un tel aveu, répondit l'opiniâtre Paladin, qui n'eut pas achevé cette réponse, qu'il reçut le coup mortel.

« Rodrigue, ingrat Rodrigue, dit-il, » d'une voix mourante, il te manquoit » de m'arracher la vie. Cruel! ah! du » moins reçois mon dernier soupir, & » que ce soit ta main qui ferme ma pau-

» piere ; tends-moi cette main, Rodri-
» gue... donne un regret à ma perte...
» que je meure assuré que Rodrigue ne
» me hait point.... Adieu !.... j'ex-
» pire ! »

Le Prince Castillan frémit en entendant ces paroles ; il crut reconnoître une voix... quelle voix ! *Ah ! malheureux ! qu'ai-je fait ?* s'écria-t-il. Sans perdre de tems, il coupe toutes les courroies du casque, & l'enleve de dessus la tête du mourant. O spectacle déchirant ! ô vue accablante ! cette victime qu'il vient si barbarement d'égorger, c'est celle qui brûla pour lui, qui n'aima jamais que lui ; c'est la tendre, l'infortunée Princesse d'Arragon.

La douleur, la surprise, l'horreur, le sang qu'il continuoit à perdre par sa blessure, le priverent de l'usage de ses sens. On s'empresse à le secourir ; on l'enleve ; on le transporte à son Palais, pâle, défiguré, sanglant, & presque aussi inanimé qu'Inès.

Le Roi de Castille & la Princesse même de Bétique plaignirent le sort tragique de cette malheureuse Amante, & partagerent les regrets que le Prince de

Tolede donna à ſa mémoire. Le Roi fit conſtruire une Chapelle de marbre blanc au lieu même où la Princeſſe d'Arragon avoit expiré ſous le fer de Rodrigue. Au milieu de cette Chapelle fut élevé un tombeau de jaſpe ſanguin, où fut dépoſé le corps d'Inès. Rodrigue, quand ſa bleſſure fut guérie, viſita cette tombe, l'arroſa de ſes larmes, & y grava de ſa main cette épitaphe :

« Ci gît & courage & beauté,
» Et tendreſſe & fidélité :
» Inès, tu méritois une plus longue vie ;
» Mais eſt-il rien de beau que la Parque
» n'envie ? »

ABRÉGÉ DE L'HISTOIRE
DU PRINCE GUZMAN
ET DE
LA PRINCESSE ZANGORA,
OU

Seconde & derniere Partie du Roman intitulé : DESTRUCTION DE L'EMPIRE DES FÉES.

QUELQUES mois après les obſeques de l'infortunée Princeſſe d'Arragon, la Princeſſe Aracena, épouſe de Don Rodrigue, ſe trouvant enceinte, obtint de ſon beau-pere & de ſon mari la permiſſion d'aller paſſer le reſte de ſa groſſeſſe à Séville, & de n'en revenir qu'après ſes couches. La groſſeſſe de la Fée Gnomis ſe déclara préciſément en même tems, & les douleurs de l'enfantement leur prirent le même jour. Tandis que les ſage-femmes étoient empreſſées à leurs fonctions, on remarqua tout-à-coup un fuſain d'une hau-

teur & d'une groſſeur prodigieuſes, planté miraculeuſement devant la porte du Palais, ſéjour des deux Princeſſes. On ſait que cet arbre a la vertu malfaiſante d'empêcher les accouchemens. Zangor ordonna qu'on mît le feu à ce fuſain, mais les flammes le reſpecterent, ce qui ſurprit le Prince de Bétique au-delà de toute expreſſion. Il voulut y faire porter la hache, le tranchant ne put l'entamer; l'étonnement de Zangor redoubla. En regardant l'arbre avec plus d'attention, on vit un endroit où l'écorce étoit enlevée, & où étoient gravés le nom de la Fée *Urgele* & celui du Génie *Agramont*. On ſe rappella que cette Fée & ce Génie avoient préſidé à la naiſſance de la Princeſſe Inès, ſi malheureuſement tuée en duel dans Tolede par le Prince Rodrigue : on comprit que l'enchantement venoit d'eux, & que l'obſtacle qu'ils apportoient aux couches de Gnomis & d'Aracena, étoit une vengeance qu'ils prenoient du meurtre de leur protégée. Gnomis ſeule eût pu remédier au maléfice du fuſain ; mais elle en étoit empêchée par ſa groſſeſſe, tems auquel le pouvoir d'une Fée eſt ſans vertu ; & d'ailleurs on ſait de

reste qu'une Fée ne peut détruire le charme d'une autre Fée. Gnomis prit donc avec Aracena le parti de fléchir par des prieres le Génie Agramont & la Fée Urgele. Elles firent vœu l'une & l'autre d'aller faire, après leurs couches, le sacrifice de leur chevelure sur la tombe d'Inès; & que l'enfant dont chacune d'elles étoit enceinte ne se marieroit point ailleurs que sur cette même tombe. A peine elles eurent prononcé ce serment, que le fusain disparut, & qu'elles accoucherent heureusement, Aracena d'un Prince qui fut nommé Guzman; & Gnomis, d'une Princesse, qui, du nom de son pere, fut appellée Zangora.

Ces deux enfans furent deux prodiges de beauté. Les meres, six semaines après leurs couches, allerent ensemble accomplir la premiere partie de leur vœu, & couperent leurs cheveux sur le tombeau d'Inès, après quoi elles se séparerent: Zangor ayant rappellé auprès de lui sa chere Gnomis, qu'il n'en aima pas moins, toute rasée qu'elle étoit. Rodrigue se piqua de la même délicatesse & de la même constance pour sa chere Aracena: ce qui n'empêcha pas que ces deux Dames ne

fussent mécontentes d'elles-mêmes toutes les fois qu'elles se voyoient dans un miroir. Pour remédier au sacrifice qu'elles avoient fait de leurs cheveux, elles imaginerent, sans se rien communiquer, le même expédient, l'une en Castille, & l'autre en Bétique : ce fut une perruque artificielle, ressource jusqu'alors inconnue, & qui dut paroître aussi ingénieuse dans l'époque de son invention, qu'elle nous paroît aujourd'hui commune & vulgaire.

La beauté de la Princesse Zangora s'accrut à tel point avec l'âge, qu'il n'étoit question d'autre chose dans toute la Bétique. La renommée publioit les mêmes merveilles du jeune Prince Guzman dans toutes les Villes de Castille : mais formés l'un & l'autre pour inspirer de l'amour, ils paroissoient impénétrables à ses traits. Cependant, lorsqu'ils eurent atteint chacun la dix-huitieme année, leurs parens songerent à les pourvoir; & la politique leur inspira de les unir ensemble. Il restoit à savoir si cette alliance d'Etat en seroit une d'inclination; car Guzman & Zangora ne s'étoient jamais vus. Pour acquérir à cet égard quelques préssomp-

tions, on fit venir d'abord à Tolede, enſuite à Séville, un fameux Peintre Flamand, qui réuſſiſſoit merveilleuſement dans la reſſemblance des portraits. Il ſaiſit celle du Prince Guzman & de la Princeſſe Zangora au-delà de toute eſpérance, ſans que ni l'un ni l'autre ſe doutaſſent qu'on les avoit peints. On avoit placé l'Artiſte dans l'un & l'autre Palais, de maniere à pouvoir contempler à ſon aiſe les traits qu'il vouloit peindre, ſans être ſurpris dans ſon travail par ceux qui en étoient l'objet; il eut auſſi l'attention de repréſenter la Princeſſe en ſimple Bouquetiere, & le Prince en ſimple Berger. Cette double précaution priſe, on plaça ſans affectation au nombre de divers tableaux de nouvel achat, le portrait du beau Berger dans l'appartement de Zangora, & le portrait de la gentille Bouquetiere dans celui du Prince Guzman. Les deux taliſmans d'épreuve firent leur effet. Zangora demeura immobile à l'aſpect de l'image du charmant Paſteur : Guzman reſta en extaſe à la vue de l'éleve de Flore. Sur les demandes qu'ils firent au ſujet de ces tableaux, on leur dit qu'ils étoient peints d'après nature par tel Ar-

tiſte, mort depuis peu, & à l'inventaire de qui on les avoit achetés, comme deux chefs-d'œuvre curieux par leur frappante vérité. Guzman en conclut que l'adorable Bouquetiere exiſtoit dans quelque hameau de l'Eſpagne ; & Zangora fit le même jugement à l'égard du raviſſant Berger pour qui ſon cœur ſe contenta de ſoupirer en ſecret. Le jeune Prince Caſtillan ne ſe renferma point dans une telle réſerve. Sans faire part de ſon deſſein ni à ſes parens, ni à ſes plus chers favoris, il ſortit de nuit, déguiſé en Pâtre, une houlette à la main, & ſa pannetiere paſſée en bandouillere. Au premier Village, il acheta un chien de berger, & une vingtaine de moutons, qu'il commença à faire marcher devant lui, comme s'il n'eût jamais fait autre métier. Il prit ainſi, à petites journées, la route de Séville, non par inſpiration ni par l'effet du hazard, mais par un choix raiſonné. Il avoit remarqué que le fond du tableau où étoit peinte l'aimable Bouquetiere, repréſentoit une fontaine qui verſoit ſon onde par la bouche béante de deux dragons : or, par l'étude particuliere qu'il avoit faite de la Géographie de l'Eſpagne, il

favoit qu'il y avoit aux environs de Séville une fontaine toute ſemblable, & nommée par cette raiſon *la fontaine des dragons*, dont l'eau étoit célebre pour la cure de diverſes maladies. L'amoureux Guzman la jugea plus propre que toute autre au ſoulagement de ſa tendre ſollicitude. Il ſe flatta de rencontrer, le long des prairies délicieuſes qu'arroſe cette ſource, l'objet de ſa paſſion; & l'eſpérance qu'il avoit conçue ne fut point trompée.

La fontaine en queſtion ſe trouvoit renfermée dans l'enceinte du parc des Souverains de Séville. Guzman s'y préſenta de ſi bon matin, qu'il n'y trouva encore perſonne que le conceſſionnaire des prairies, qui lui permit d'y entrer avec ſes moutons, moyennant un léger droit de parage. Le faux paſteur eut bientôt trouvé la fontaine des dragons: il remarqua que les bords étoient émaillés des fleurs les plus variées & les plus riantes; il obſerva auſſi un lit de gazon, ſur lequel étoit reſté un bout de ruban qui paroiſſoit avoir ſervi à lier un bouquet. La Bouquetiere n'eſt pas loin, dit-il en lui-même avec une ſecrete émotion;

acquittons-nous de notre premier hommage envers elle par un tribut digne de flatter son goût. Aussi-tôt il cueillit, il assortit diverses fleurs, au choix & à l'arrangement desquelles l'amour présida; puis il les unit ensemble au moyen du ruban que le hazard lui offroit si à propos. Ensuite il mit ce bouquet dans l'endroit le plus apparent du trône champêtre, au au pied duquel il s'assit & s'endormit insensiblement, soit par l'effet de la fatigue qu'il avoit éprouvée en marchant, soit par celui de la grande chaleur qui commençoit à se faire sentir.

La jeune Princesse Zangora réveillée, soit par le chant du rossignol, soit par quelque tendre inquiétude, se souvint, en ouvrant les yeux, que ce même jour étoit celui de la fête de son Pere, le Prince Zangor. Elle appella aussi-tôt la jeune Marthèse, celle de toutes ses filles d'honneur qu'elle affectionnoit le plus, & lui fit part du dessein qu'elle avoit d'aller cueillir un bouquet pour son pere, à la fontaine des dragons. La partie fut bientôt liée; elle fut approuvée par la gouvernante de la Princesse, qui nomma les deux plus anciennes Dames du Palais

pour accompagner Zangora & Marthèſe. On ſent bien que ces vieilles duegnes n'alloient point le même pas que la jeune Princeſſe & ſa jeune favorite, & que celles-ci furent arrivées à la fontaine bien avant leurs conductrices. Zangora détacha alors Marthèſe pour aller cueillir des barbeaux qu'elle lui montra, & qui étoient à une certaine diſtance : elle lui dit qu'elle alloit l'attendre ſur le lit de gazon. Marthèſe obéit ; & la Princeſſe n'eut pas plutôt tourné ſes pas vers le trône de verdure, qu'elle apperçut le bouquet galant qui venoit d'y être mis : elle ne vit point l'auteur de l'hommage, parce qu'une bordure de myrte le déroboit encore à ſes yeux ; mais s'étant avancée pour s'emparer du bouquet, elle apperçut en le prenant, ſur les marches du gazon, le plus charmant des Bergers, plongé dans un profond ſommeil, ſon beau viſage tourné vers elle. Quelle ſurpriſe ! quel étonnement ! quel raviſſement pour Zangora ! Elle le reconnoît à l'inſtant pour le modele du tableau qui occupe depuis quelque tems toutes ſes penſées : c'eſt-là celui que ſon cœur aime, celui dont l'image enchantereſſe eſt venue

troubler son repos, & soustraire son ame à l'indifférence. Elle le contemple, elle l'admire, elle l'adore. Dans le trouble qui l'agite, son bouquet échappe de sa main, tombe sur le visage de l'inconnu, & le réveille. Quel est à son tour le trouble, le transport de cet Amant ? Envisager la Princesse, la reconnoître pour son idole, se jetter à ses pieds, & lui baiser amoureusement la main, tout cela ne prit qu'un instant, & la main étoit baisée avant que Zangora eût songé à la retirer. En ce moment, Marthèse survint ; l'étonnement de ce qu'elle voit lui fait jetter un cri ; les deux Dames du Palais l'entendent, elles y répondent par d'autres. Vingt gardes accourent, Guzman est arrêté.

Ce n'est pas que Zangora se plaignît du Berger, ni qu'elle l'accusât de témérité ; au contraire, elle le suivoit des yeux avec de gros soupirs, & elle avoit mis dans son sein le bouquet auquel elle soupçonnoit le Berger d'avoir mis la main. Mais il avoit été surpris imprimant sur celle de la Princesse un baiser téméraire, crime qu'aggravoit encore la posture d'adorateur dans laquelle on l'avoit trouvé.

Chacun plaignoit d'avance le sort d'un Villageois de si bonne mine, qui, par une audace criminelle, avoit encouru la peine de mort, selon les loix séveres de la Castille.

Cependant, le Prince de Bétique s'étant fait instruire de la nature & des circonstances du délit, fit venir d'une part sa fille, & de l'autre le coupable. Mais à peine eut-on amené Guzman en sa présence, qu'il le reconnut pour le modele du portrait qu'il avoit fait mettre dans l'appartement de sa fille, portrait dont il connoissoit tout le mystere. Au lieu donc de faire subir à l'accusé aucune peine, il lui sauta au col, le salua par son nom & par celui de gendre, au grand étonnement de toute sa Cour, qui fut longtems sans pouvoir se persuader ce qu'elle voyoit.

Il ne manquoit plus à l'union du faux Berger & de la fausse Bouquetiere que le consentement de Don Rodrigue & d'Aracena. On écrivit à la Cour de Tolede tout ce qui venoit de se passer à celle de Séville, & l'étonnante aventure de la fontaine des dragons. Cette nouvelle remplit de satisfaction Don Rodrigue &

la Princeſſe ſon épouſe. Ils ſe réſolurent à faire le voyage de Séville pour être témoins du bonheur de leur cher fils, Aracena oubliant en ce moment la ſeconde partie du vœu qu'elle avoit fait le jour de la naiſſance de Guzman, vœu par lequel elle s'étoit engagée à ne point ſouffrir que ſon fils ſe mariât ailleurs que ſur la tombe de l'infortunée Princeſſe d'Arragon. Le même oubli eut lieu de la part de Gnomis & de Zangor, mais non de la part de la Fée Urgelle & du Génie Agramont, zélés vengeurs d'une ombre non encore totalement appaiſée. Ce Génie & cette Fée ſuſciterent un ouragan effroyable, qui renverſa à trois repriſes les amphithéâtres, les arcs-de-triomphe, & les autres appareils de nôces que l'on dreſſoit dans Séville.

Ces marques éclatantes du courroux d'Agramont & d'Urgelle rappellerent à la mémoire de Gnomis & d'Aracena le vœu mis en oubli. On renonça aux préparatifs de Séville, & il fut réſolu qu'on ſe tranſporteroit à Tolede pour y faire la cérémonie du mariage ſur la tombe d'Inès, dans la petite Chapelle érigée à ſes mânes.

Ce transport dérangea considérablement les dispositions de Zangor, qui avoit invité à la cérémonie tous les Princes, Princesses & Paladins de l'Espagne; & plus encore la Fée Gnomis, qui avoit invité à cette même pompe nuptiale généralement tous les Génies & toutes les Fées du globe.

On s'excusa envers les Princes, Princesses & Paladins, sur la petitesse du lieu, dont on n'avoit pas le choix, & qui ne permettoit pas d'admettre dans la Chapelle plus d'une vingtaine de personnes, prises parmi les plus proches parens des deux époux.

Mais les Génies & les Fées, espece d'êtres excessivement curieux, tinrent conseil ensemble pour obvier au moyen de tenir tous dans la Chapelle, malgré l'exiguité de l'espace. Il fut arrêté qu'ils se métamorphoseroient tous, à l'exception d'un seul, pendant tout le tems de la cérémonie; savoir, les Fées en mouches, en fourmis & en chenilles; les Génies en hannetons, en cloportes & en papillons. Et comme lorsqu'un Génie ou une Fée a pris ainsi, de son propre mouvement, une métamorphose, il ne

peut être rendu à sa premiere forme qu'en s'adressant à un autre Génie, ou à une autre Fée qui veuille bien lui rendre ce service, on chargea de cette fonction le Génie *Descuidado* (ou *Sans-Souci*), esprit fort lourd & très-peu curieux de fêtes & de spectacles, qui promit de se tenir en dehors à la porte de la Chapelle, & quand on viendroit à en sortir, de toucher de sa baguette chaque Fée ou chaque Génie métamorphosé, pour lui rendre sa forme premiere.

Après avoir pris toutes ces précautions, on procéda à la cérémonie, en la présence auguste de vingt proches de Guzman & de Zangora, sans compter toutes les Fées & tous les Génies dont on vient de parler, déguisés sous des formes propres à n'occuper que le moindre espace possible. A peine la porte fut-elle fermée, que la Fée Mélusine s'y présenta : elle en demanda l'entrée à l'épais *Descuidado*, qui la lui refusa fort brutalement, en lui reprochant d'être venue trop tard. Mélusine indignée, & ne sachant pas ce qui avoit été arrêté dans l'assemblée de ses confreres, frappa sur-le-champ *Descuidado* de sa baguette, & le transforma en

un immonde crapaud. Après cette vengeance, elle se retira, sans même daigner entrer dans la Chapelle, tant elle étoit courroucée de l'accueil que l'incivil Huissier lui avoit fait.

Cet étrange événement mit fin pour toujours à l'Empire de Féerie, qui avoit duré tant de siecles ; car lorsque la cérémonie des noces fut finie, aucune Fée, aucun Génie n'en put trouver un autre pour détruire la métamorphose qu'ils avoient prise. Ils maudirent mille fois *Descuidado*, qu'ils reconnurent fort bien malgré son masque de crapaud ; mais toutes leurs imprécations ne purent remédier au mal qu'il avoit fait. Mélusine elle-même eut quelque tems après sujet de se repentir de sa vengeance ; car ne sachant point ce qui étoit arrivé à Séville, & ayant jugé à propos un certain soir, au clair de la lune, de se transformer en syrene, dans la confiance que le premier Génie ou la premiere Fée qui viendroit à passer, lui rendroit le bon office de la toucher de sa baguette, elle est encore dans cette attente trompeuse & forcée de conserver malgré elle cette forme monstrueuse sous laquelle elle se montre

aujourd'hui, même à tant de personnes qui attestent l'avoir vue. Mais toute sa magie se réduit présentement à ces sortes d'apparitions ; car le pouvoir d'une Fée cesse tout le tems que dure sa métamorphose. Ainsi, depuis l'événement arrivé dans la Chapelle d'Inès par la faute de l'imprudent *Descuidado*, l'Empire de Féerie est aboli, ou comme tel.

TROISIEME CLASSE.

ROMANS HISTORIQUES

LES SOLITAIRES DE JERSEY.

Lyon, 1579, 2 *vol. in*-8°.

CET Ouvrage, où l'on voit peu d'événemens, & moins encore de correction, offre pourtant de grands traits, des anecdotes curieuses, & des expressions de mœurs frappantes. A ces titres nous allons le dégager des longueurs inutiles qui le défigurent, & présenter au Public un tableau de ce qu'il offre de plus intéressant.

Nous nous servons, pour former notre extrait, d'un exemplaire qui a appartenu à Messire le Veneur. Nous ne croyons pas que ce soit ce pieux le Veneur, Evêque d'Evreux, Chancelier de l'Ordre du Roi; il devoit être mort en 1579. Ce livre aura passé dans les mains de quelques-uns de ses neveux, qui étoient de braves Gen-

tilshommes Normands, fort connus dans notre Hiſtoire ſous les noms de *Veneur*, de *Carrouge* ou de *Tilliere*, & dont un brillant rejetton paroît depuis un an dans le monde, ſous un nom bien cher auſſi à la Nation, celui d'*Harcourt*.

Ce même exemplaire dont nous parlons, eſt défectueux : nous avons cherché l'Ouvrage à la Bibliotheque du Roi; il n'y eſt pas : nous ignorons s'il exiſte ailleurs.

L'Isle de Jerſey n'a pas toujours été le receptacle ordinaire des pirates & des contrebandiers. Au tems des ravages des Bourguignons & des Armagnacs, elle ſervit d'aſyle à pluſieurs Citoyens vertueux qui ne vouloient pas entrer dans ces factions ſanguinaires. Ainſi les Sages d'Athènes ſe retirerent jadis à Egine pendant la domination des trente Tyrans; & les vieux Patriciens de Rome ſe ſauverent dans la Sicile pendant la déſolation du Triumvirat. Une petite Iſle eſt un abri bien doux pendant les calamités qui agitent les grands Empires, comme des ouragans deſtructeurs; & les têtes

ſuperbes trouvent quelquefois dans une chaumiere le ſalut qu'elles n'auroient pas trouvé à l'ombre de leurs lambris dorés.

Sous les derniers Valois, pluſieurs illuſtres proſcrits cachoient encore leurs malheurs & leurs noms dans l'Iſle de Jerſey. Tout infortuné avoit le droit d'y venir reſpirer en paix, & perſonne n'avoit celui de lui faire de queſtion indiſcrete. C'étoit un hoſpice indépendant & libre, ouvert à l'humanité ſouffrante. Toute la partie orientale de l'Iſle étoit couverte de petites habitations. Là ne s'élevoient jamais de ces démêlés d'intérêts divers néceſſités par nos paſſions dans tous les lieux où les hommes ſe réuniſſent. Les cœurs vraiment malheureux n'aiment pas les querelles ; le repos eſt leur premier beſoin ; & la paix, leur divinité chérie.

Parmi ces Solitaires intéreſſans, il en étoit un qui touchoit à peine à ſa trentieme année. A cet âge, quand on ſe condamne à la ſolitude, ce n'eſt jamais ſans une cauſe puiſſante & grave. Ses manieres nobles, l'honnêteté qu'il ſembloit porter empreinte ſur ſon front, ſa fierté, qu'une politeſſe aiſée laiſſoit appercevoir, ſon âge, & bien plus encore cet

attrait irréſiſtible que les malheureux ont pour leurs ſemblables, ce vrai préſent du Ciel, qui répand le premier baume conſolateur dans nos ames, intéreſſoit tous les Inſulaires, ſans piquer leur curioſité.

Cette prévenance générale le toucha, & la reconnoiſſance, ſentiment ſi doux, ſuſpendit un peu ſes regrets amers. Si on s'étoit d'abord empreſſé autour de lui pour lui parler, il auroit fui : on ne lui parle point, mais on l'aime. Ah ! eſt-il un malheur ſi grand, ſi ſenſible, qu'il empêche un cœur de treſſaillir & de palpiter encore, quand il ſent qu'on l'aime ? Qu'ils ſont bons, qu'ils ſont généreux, ces Inſulaires ! s'écrioit ſouvent le jeune fugitif. Je viens de Paris, de la Cour, & c'eſt ici que je trouve l'humanité ! A la vérité, je n'y entends pas prononcer ce nom divin ; l'humanité n'eſt que dans le cœur de ces hommes ſimples. Ce nom eſt dans toutes les bouches, au brillant & cruel ſéjour que je fuis. Quelle différence !.... O mon Maître ! homme vertueux que mes yeux ont pu voir s'avancer vers l'échafaud ! pourquoi, au lieu d'une Cour menſongere, n'as-tu pas choiſi ce ſéjour pour y fixer ta deſtinée ? Mes mains,

s'il l'eût fallu, auroient suffi à tes besoins, à ceux de ta fille magnanime! Tu n'es plus; ta fille est malheureuse; & je vis! je vis dans le sein de la paix; le bonheur habite autour de moi: tu touchois à ce port, que n'y es-tu entré: nous aurions connu aussi la félicité. Je ne la connoîtrai jamais; les sentiments profonds sont éternels; des souvenirs trop fideles rempliront toute ma vie de larmes. O mon Maître! malheureuse Eléonore!

L'ame constamment livrée à ces tristes réflexions, le jeune infortuné promenoit sa chaîne: on le voyoit tantôt s'avancer dans un morne silence; tantôt hâter sa marche & parler avec chaleur, s'arrêter dans une méditation profonde, tomber dans l'abattement, pleurer, & regagner tristement sa demeure, d'où il étoit souvent plusieurs jours sans sortir.

Un Anglois, jadis persécuté par la Reine Marie, vieillard respectable, citoyen vertueux & ami des hommes, étoit l'un des plus sages habitans de l'Isle. En vain Elizabeth, en montant sur le trône, avoit d'abord rappellé l'homme de bien, & l'avoit prié de venir lui donner des

conseils, & la guider dans l'administration : *Cotel* (c'est le nom de l'honnête Anglois) avoit répondu à la jeune Reine qu'il lui souhaitoit un regne prospere, mais qu'il avoit trop vécu à la Cour des Rois, pour ne pas savoir combien il étoit dangereux de leur donner des conseils. Madame, avoit-il ajouté, votre âge ne consulte gueres avec le mien ; il y auroit autant de différence entre nos projets, qu'il y en a entre l'éclat de votre teint & les rides de mon front. Le sang dans vos veines circule en se pressant ; il se glace dans les miennes : vous êtes dans la crise de l'effervescence, je n'aspire qu'au repos. Le seul conseil que je doive donner à Votre Majesté, le voici : Votre Royaume n'est pas entouré de plus de vagues, que votre Cour ne va être assaillie d'ambitieux : défiez-vous de cette foule légere, entreprenante, inquiete & ignorante. L'essain tumultueux qui vous entoure n'aspirera qu'à s'enrichir & à se décorer. Pour arriver à ce but, on vous flattera, on vous trompera. On ne paroîtra jamais à vos regards qu'en déguisant ses défauts, & en leur donnant l'air des vertus.

Reine, imitez la Déeſſe dont on m'aſſure que vous projettez de retracer la ſageſſe & la pureté; comme elle, couvrez votre ſein du miroir de l'Egide, & ſachez diſtinguer les Méduſes ſous la parure menſongere qui dérobe d'abord leur laideur; dévoilez le vice, connoiſſez l'intérieur : vous y trouverez bien des choſes horribles que vos ſemblables ne voient gueres. La vertu a beaucoup de peine à croître dans les lieux que vous habitez; elle y meurt en herbe. Par miracle cependant, quelquefois une plante heureuſe échappe au voiſinage : trouvez-en une, Madame, careſſez-la bien, cultivez la, & mettez-vous à ſon ombre. Ne ſoyez pas auſſi inſenſée que votre Pere, qui leur coupoit la tête, comme Tarquin faiſoit à ſes pavots. Si vous trouvez un Chancelier Morus, offrez-lui la place à laquelle mon âge ſe refuſe : pour moi, je ne ſaurois plus être bon au monde, & je compte mourir doucement à Jerſey.

Cet homme impoſant, qui n'avoit pas voulu être le Miniſtre d'une grande Reine, voulut conſoler le nouvel hôte de cette Iſle : c'eſt que les grandeurs n'étoient rien à ſes yeux; c'eſt que l'am-

bition, ſentiment factice, ne diſoit rien à ſon ame. Quand on a ceſſé d'être Miniſtre, tout s'évanouit comme un beau rêve : *la parure n'eſt plus, on retombe en ſoi tout nu.* Mais quand on a fait une action vertueuſe, le ſouvenir reſte ; on a le droit de s'aimer, de s'eſtimer, d'être fier, de jouir de ſoi. Tel eſt l'aimant qui porte le vieux Corel ſur ſes pas, à la chaumiere, dans le cœur du jeune François.

Il le trouve anéanti, ſe preſſant les yeux des deux mains, la tête tournée contre le jour, & aſſis ſur le pied de ſon lit Corel prend une chaiſe, s'aſſied auſſi en ſilence, & attend le réveil. Au bout d'une heure, l'infortuné ſort de ſon extaſe, ſe retourne, & voit un homme qu'il n'avoit pas entendu entrer ; il eſt embarraſſé, & ne trouve pas un mot.

Le Vieillard, loin de parler, ne regarde pas même. Un Anglois reſteroit dans cet état un ſiecle entier ſans ouvrir la bouche.

Le François parla donc le premier. Je vous rends grace, dit-il, de l'intérêt qui vous amene auprès d'un malheureux.

COTEL.

Vous l'êtes donc ?

LE FRANÇOIS.

Beaucoup.

COTEL.

Je vous offre ce que j'ai.

LE FRANÇOIS.

Qu'avez-vous, hélas ! qui puisse me guérir ?

COTEL.

J'ai fort peu de choses ; je n'ai ni or, ni crédit, ni éloquence ; mais vous souffrez, je suis homme, j'ai souffert aussi, & j'ai acquis le droit d'être consolateur.

LE FRANÇOIS.

Je rends grace à votre humanité.

COTEL.

Profitez-en, & ne me remerciez pas : ma récompense est dans mon cœur.

LE FRANÇOIS.

Généreux Anglois, vous me faites rougir pour mes Compatriotes.

COTEL.

Ils vous ont trahi ?

LE FRANÇOIS.

Trahi, persécuté, déchiré.

COTEL.

Consolez-vous, vous auriez souffert le même traitement à Londres. Pour éviter le malheur, il faut fuir les grandes sociétés, *ce sont des bois*. Nommez-moi les loups qui ont voulu vous dévorer ?

LE FRANÇOIS.

Si vous connoissiez les monstres qui ont déchiré ce que j'aimois, qui persécutent ce que j'adore !

COTEL.

Ce sont de grands Princes.

LE FRANÇOIS.

Qui vous l'a dit ?

COTEL.

L'expérience. Il n'y a que la puiſſance qui faſſe gémir. Je ſavois cela avant de vous avoir vu.

LE FRANÇOIS.

Hélas ! hélas !....

COTEL.

Vous paroiſſez accablé ; voulez-vous que je vous laiſſe ?

LE FRANÇOIS.

Non, je veux vous conter ma déplorable aventure.

Le Vieillard, ſans marquer le moindre empreſſement, ſe recueillit, & le jeune homme commença ainſi :

« Je ſuis Gentilhomme, & la Normandie eſt ma patrie. Mon nom eſt Pierre de Callière. Je fus Page d'un grand homme, dont le nom eſt ſûrement parvenu juſqu'à vous. Qui pourroit n'avoir pas entendu parler du Comte de Montgommery ? J'étois à ſes côtés, dans ce tournoi fameux où mon Maître ſe défendit en

vain de rompre une lance avec le brave Roi Henri. Vous savez l'issue fatale de cette joûte, & la maniere dont l'infortuné Montgommery blessa mortellement un Roi qu'il adoroit, & dont il étoit aimé. Hélas ! de quoi sert ici-bas l'innocence ? Mon Maître, inconsolable du crime de sa main, étoit l'être le plus digne de pitié. Toute la France déploroit son malheur, & rendoit justice à sa vertu. Henri mourant l'avoit embrassé ; il avoit prié la Reine de le consoler. Hélas ! cette Reine cruelle qui n'avoit jamais aimé son époux, & qui se trouva si ravie de régner, devint aussi tôt la persécutrice de Montgommery. Il fut obligé de fuir. Errant, vagabond avec lui ; au lieu de sortir de Page au tems prescrit, je m'attachai à son sort, je le suivis par-tout sur les bords des précipices ; la même chaloupe nous conduisit en Angleterre : nous revînmes en France, où nous pensâmes mille fois expirer sous le glaive des assassins royaux. On força mon Maître à se ranger sous les drapeaux de Calvin pour sauver sa vie, & se ménager du moins des défenseurs. On le contraignit d'être rebelle. Que vous dirai-je enfin ? Vous

savez qu'il fut pris à Domfront, ou plutôt, que cette ame magnanime se confia à Matignon, qui lui manqua de foi. Je tombai dans les fers avec lui. De prisonniers de guerre, on nous fait sans pudeur criminels d'Etat. Je ne pouvois concevoir que Matignon pût se porter à cette perfidie, & que, pour plaire à une Reine barbare, il n'eût pas la force de lui dire : Madame, c'est moi qui ai reçu Monsieur de Montgommery à composition ; il pouvoit se défendre encore, & profiter de ses grands talens pour nous échapper, & peut-être pour nous vaincre ; il a mieux aimé épargner le sang de ses citoyens ; il m'a tendu la main, j'ai répondu de sa vie : rendez-lui donc la liberté, Madame, & sauvez mon honneur.

Non, Matignon n'osa point parler ainsi pour défendre les jours d'un si grand Chevalier, son compatriote, son parent & son ami ; & tandis que tout ce qu'il y avoit d'illustre en France dans les deux partis sollicitoit en faveur du malheureux Gentilhomme ; tandis que le Roi de Navarre, le jeune Condé, les Montmorency, le généreux Brissac, les Guises eux-mêmes, le Duc de Tavannes, tous les

Chevaliers François faisoient retentir le Louvre de leurs plaintes, celui-là seul dont les paroles auroient eu plus de poids, garda constamment un indigne silence.

Le grand homme sentit le coup qui s'apprêtoit dans l'ombre; & sans rien perdre de son courage, il se disposa doucement & sans effort à sa derniere heure.

La crainte de ce malheur vint aussi frapper ma pensée, & je sentis qu'il ne seroit pas fort pénible à Médicis de joindre cette atrocité à tant d'autres J'étois gardé avec mon Maître. Sans lui rien dire, je me jette dans ses bras en pleurant; il comprit aussi tôt la cause de ma terreur nouvelle; & voulant m'épargner les détails, voulant uniquement répondre à ma pensée, ou plutôt à mon sentiment, il me pressa contre son sein, & me dit: Callière, en m'attachant votre jeunesse dans une époque la plus brillante de ma vie, je voulois vous rendre heureux. Ah! m'écriai-je, mon cher Maître, il n'est plus de bonheur pour moi: mourir avec vous est désormais mon unique envie. — Vous ne mourrez point, me dit-il, on vous fera grace; les foibles roseaux ne sont pas exposés dans cette tempête

cruelle qui ravage la France. Vous me survivrez ; je serai l'unique victime du sacrifice qui s'apprête. — Vous, victime ! m'écriai-je encore, eh ! pourquoi ? quel est donc votre crime ? — Dieu le sait, reprit Montgommery. Mais est-ce toujours pour un crime que l'on meurt ? Mon cœur est pur, tu le connois, & Médicis elle-même ne l'ignore pas ; mais cette femme, qui eut, je le répete avec tout le Royaume, une aversion constante pour son mari, veut persuader à ce Peuple léger qu'elle l'aimoit ; & c'est en abattant ma tête qu'elle veut le persuader : elle sait qu'on traitera cet Arrêt d'injuste & d'inhumain ; mais elle se flatte que cette injustice, que cette inhumanité même attesteront son amour.

Ces mots prononcés d'une voix calme me transportoient de colere & m'accablerent ensuite de douleur. Tranquillise-toi, mon pauvre Calliere, reprit mon Maître, arme-toi de courage, familiarise-toi avec l'idée de ma mort. — *D'une mort ignominieuse ?* — Ignominieuse ? non pas, Calliere : va, l'homme de bien ne meurt jamais avec ignominie ; la puissance suprême qui peut le tuer,

n'a pas le droit de le déshonorer : en dépit d'elle, sa mémoire se perpétue glorieusement d'âge en âge. Dis-moi, est-ce que la mort de Socrate, de Thraséas, de Séneque, rend ces grands hommes moins respectables à tes yeux ? Ce généreux d'Egmont, vainqueur des François à Saint-Quentin & à Graveline, son digne émule de gloire, Montmorency de Hornes, si indignement décapités à Bruxelles, de nos jours, n'ont-ils pas tiré un nouveau lustre de leur supplice même ? Les enfans de Coligni & de tous les Héros qu'on vient de massacrer en France, rougissent-ils de tant d'outrages ? Mon ami, cette colombe blanche sortie du bûcher de Jeanne d'Arc, n'est pas une fable imaginée par nos bons ayeux ; c'est une vérité ; & cette colombe est la vertu, qui, purifiée par les calamités de la vie, s'envole au Ciel, & laisse par pitié sa mémoire à la terre pour la consoler.

Ne plains pas mon sort, Calliere, mais aime-moi toujours. Suis-je plus exempt des calamités humaines que cette belle Reine d'Ecosse, que j'ai vu si brillante, si heureuse, si adorée à la Cour

de France ? Malgré tous ces pompeux avantages qui devoient la rendre si fiere, malgré les deux diadêmes qui ceignoient son front resplendissant de gloire, & jettant au loin la séduction & l'amour, depuis combien d'années cette grande Reine languit elle dans les fers, en attendant qu'il plaise à Elisabeth de lui faire trancher aussi la tête?

Viens, Calliere, tandis que j'ai les mains libres encore, il faut que je t'embrasse.

Ainsi me parloit cet homme courageux. On arrive, on nous sépare, on l'entraîne; je deviens libre, & mon Maître va monter à l'échaffaud.

Ici Calliere, fondant en larmes, ne put finir son récit funeste. Nous l'abrégerons aussi : tous nos Lecteurs savent le terme de cette catastrophe. Montgommery fut conduit à Paris; & celui qui avoit si innocemment causé la mort de Henri II, périt après tant d'années de la main d'un bourreau.

Cotel laissa un libre cours à la juste douleur du Solitaire; des larmes coulerent aussi de ses yeux à demi éteints.

Quand ils eurent tous deux repris leurs

ſens, le Conſolateur s'apprêta à faire ſon office. Je l'avouerai, dit-il, vous êtes bien malheureux ; il eſt amer de perdre ſon ami ; c'eſt ſentir ſon ame ſe diviſer : mais cet ami reſpectable dont la mémoire doit vous être ſi chere, vous a déjà tracé l'unique route que vous devez ſuivre. Du courage, mon Ami ; roidiſſez-vous contre le ſort ; c'eſt le ſeul moyen d'en triompher. De la vertu ; c'eſt un meuble qui nous reſte, quand nous avons tout perdu. Enveloppez-vous de ce manteau ſacré ; commencez à vivre en vous.

A ces mots, Calliere regarda le conſolateur Anglois avec des yeux égarés, & s'écria : Vivre en moi, vivre en moi ! ah ! il faudroit qu'indépendamment du malheur qui m'eſt arrivé, je n'euſſe pas encore dans ce cœur déchiré une affection victorieuſe, déchirante, éternelle, une affection qui m'accable, qui m'égare, qui me tue : mon Ami, l'enfer eſt dans mon cœur.

COTEL.

Je vous entends. Ce n'eſt pas ſeulement ici de l'amitié, une amitié ſouf-

frante & malheureuſe : c'eſt de l'amour encore.

CALLIERE.

C'eſt de la rage.

COTEL.

Vous m'en avez trop dit, pour ne pas pourſuivre.

CALLIERE.

Eh ! qui pourroit arrêter un amant forcené qui a commencé à parler !

Eléonore, ſuperbe & raviſſante fille de Montgommery, eſt celle qui me fait mourir & me cloue à la vie ; c'eſt celle que j'adore, & qui, trop orgueilleuſe, m'a dit qu'elle m'aimoit, & qu'elle ne ſeroit jamais à moi. Fugitive maintenant, elle ne veut pas que j'aille défendre ſes jours. Privée de ſon héritage, ſans appui, ſans reſſource, fille d'un malheureux immolé par une loi barbare, déshonorée dans l'opinion, parce que ſon pere eſt mort ſur l'échafaud, elle me fuit, elle me chaſſe, & elle m'aime ! Et moi, moi, je frémis, je rougis de lui obéir,

& lui obéis pourtant. O force incroyable, indéfinissable de l'amour !

Que les tems sont changés ! Mon Maître, touché de mon zele, quand je lui jurai que je serois à jamais attaché à sa destinée, me dit un jour : J'accepte ton généreux dévouement, Calliere; mais promets-moi aussi que tout ce qui sera en ma puissance tu me le demanderas sur l'heure. Je vous le promets, répondis-je aussi tôt, oui, je vous ferai une demande; mais je vous préviens qu'elle sera téméraire, audacieuse, supérieure à tout ce que je pourrai faire pour vous. — *Tu te trompes ; si j'avois une couronne à t'offrir, je ne m'acquitterois pas encore.* — Ah ! que me fait une couronne, repliquai-je ; j'exigerai bien plus. Mais c'est encore un secret pour vous, pour l'univers.

Eléonore presente à cet entretien, me devina & se tut. Eléonore a le courage d'un héros ; c'est Mars sous les traits de Cypris ; nul péril ne l'étonne. On est surpris de voir sortir de la bouche d'une Grace, des résolutions si courageuses ; de voir une jeune personne si délicate & si frêle, affronter tant de dangers,

eſſuyer, endurer de ſi rudes travaux. Avec elle ſeule, ſur une chaloupe, dans le tems le plus orageux, j'ai franchi l'Océan des côtes de Normandie à celles d'Angleterre, moi tremblant à chaque inſtant de la voir ſubmerger, elle manœuvrant dans un profond ſilence, qu'elle n'interrompoit qu'en diſant : O mon Pere ! je mourrai du moins pour toi.

Nous arrivons à Douvres. Echappée au danger, elle vole à Londres, ſe préſente à Eliſabeth. Quelle noble aſſurance ! quel charme dans ſes yeux ! quelle fierté, mais quelle douceur ſur ſon front ! de quels traits ſublimes, *décevans*, éclate ſa harangue ! comme l'amour filial anime ſes paroles !..... La Reine admire cette éloquence naturelle, & s'écrie : *Que ſont donc les hommes en France, puiſque les femmes y ont un tel aſcendant !* La beauté ſubjugua la puiſſance. Eléonore obtient un ſecours d'hommes & d'argent ; elle triomphe, mais bien moins que moi. Eſt-il un plaiſir comparable à celui de voir honoret ce qu'on adore ? La digne fille de Montgommery emporte avec elle toute l'admira-

tion, tous les regrets de l'Angleterre; & nous revenons en France.

Là, quelques actions heureuſes ſignalerent mes jeunes ans : on m'éleva à la dignité de Capitaine ; je marchai ſur les glorieuſes traces de mon Maître ; j'eus le bonheur de mériter ſon eſtime, & le bonheur plus doux de lui ſauver la vie contre une troupe d'aſſaſſins ſoudoyés par Médicis. O jour dont tant de chagrins n'ont pu encore effacer la douceur ! jour d'ivreſſe profonde, où Eléonore vola dans les bras du libérateur de ſon pere, & m'embraſſa comme ſon frere !

Comme ſon frere ! ah ! que ce nom charmant eſt foible auprès du nom d'amant ! que ce baiſer délicieux étoit peu ſatisfaiſant pour mon ame brûlante !

J'étois heureux pourtant; je n'avois pas encore parlé, il me reſtoit à faire cette demande fatale à Montgommery ; lui-même m'en preſſa après les innocentes careſſes de ſa fille. Elle étoit-là, elle pleuroit encore d'attendriſſement ; ſon pere voloit de ſes bras dans les miens. Mon cher Callière, me dit-il, tu m'as promis de me *requérir* un don; parle, mon Fils.

Votre fils ! repris-je : ah ! que n'eſt il vrai !... Je regarde Eléonore, elle baiſſe les yeux. Le Comte qui nous comprit, réfléchit un inſtant, & s'adreſſant à ſa fille : *Tu rougis, Eléonore : as-tu bien entendu Calliere ?*

Ah ! dit-elle, qu'exigez-vous de moi ? — *Rien, mon Enfant ; mais explique-toi, veux-tu, peux-tu acquitter ton Pere ?* — Je le voudrois, & ne le puis. — *Tu n'aimes pas mon libérateur ?* — C'eſt parce que je l'aime, que je ne ſaurois acquieſcer à ſes vœux. — O Callière ! me dit Montgommery, tu vois ſi je n'avois pas bien prévu mon inſuffiſance à te ſervir ? Fuis, mon ami, fuis un malheureux qui ne ſauroit que te nuire. Votre malheur, repris-je, eſt trop reſpectable à mes yeux ; vous m'avez donné tout ce qui étoit en vous, & ma reconnoiſſance eſt ſans bornes. Je ne me plains ni de vous, ni de votre fille ; & je ſuis toujours décidé à mourir pour vous deux.

Je renfermai ma douleur dans mon ſein ; ma triſteſſe ſe renforça ; & mon amitié pour le pere, mon amour pour la fille furent toujours les mêmes.

Mais qui croira pouvoir définir l'é-

trange caractere d'Eléonore ? Depuis ma déclaration & ſa réponſe, nul embarras ne ſe manifeſta dans ſon maintien, dans ſes manieres, ſur ſon viſage. Je vous dirai bien plus ; loin de me fuir, elle me cherchoit, & toujours elle étoit la même, ſoit que je fuſſe ſeul avec elle, ſoit que ſon pere fût en tiers avec nous. Enfin je voyageois ſeul avec elle, & dans nos courſes dangereuſes & pénibles, entourés de Royaliſtes, *pendants ſur les bords des précipices*, plus d'une fois nous dormîmes dans la même chambre.

Nous dormîmes ! non, un Dieu cruel m'empêcha toujours de dormir auprès d'elle, il m'empêcha même de l'entretenir du beſoin irréſiſtible de mon cœur, & ne me permit que de ſoupirer.

L'avouerai-je ? un jour M. de Nemours pourſuivoit, par ordre de la Reine, cette fille courageuſe qui procuroit ſans ceſſe de nouvelles reſſources à ſon pere : elle alloit être priſe ; on vint l'en avertir, j'étois avec elle. Changeons d'habit : lui dis-je. Sans rougir, elle accepte ma propoſition, & donnant une grace nouvelle à mon armure, elle m'embraſſe & me

me dit : En acquieſçant à votre priere, j'oblige un pere que j'aime, & je vous oblige vous-même. Je la vois auſſi-tôt diſparoître ſur mon palefroi.

Long-tems Montgommery eſpéra que je ſerois heureux ; il ſe trompa : je me trompai moi-même. Plus elle étoit familiere avec moi, plus j'étois loin d'obtenir ſon aveu.

J'abrege mon tourment mortel. Quelques jours avant la captivité funeſte de mon maître, il fit un dernier effort ; il fut infructueux.

Elle a ſuivi ſon pere à Paris. Les ordres cruels de Matignon m'ont empêché d'y aller gémir avec elle. Je me vois confiné malgré moi dans cette Iſle. Je ſais que les barbares ont fait périr mon Maître. Hélas ! qu'eſt devenue ſa fille ? Elle ſait que je languis ici, elle le ſait ; &, livrée à ſes mortelles douleurs, elle m'oublie.

Callière ayant ceſſé de parler, Cotel admira les effets fatals des grandes paſſions ; il réfléchit ſur le caractere d'Eléonore, & y trouva quelque choſe d'extraordinaire.

Vous ſavez mon hiſtoire, lui dit

Callière : que dites-vous de mon inhumaine ?

COTEL.

Vous sentez-vous disposé à m'entendre ?

CALLIERE.

Sans doute.

COTEL.

Et vous ne vous plaindrez pas de ma franchise ?

CALLIERE.

Des reproches à un homme si généreux !

COTEL.

Souvenez-vous de ce mot.... Votre Eléonore a aimé ; on l'a trompée, on l'a quittée.

CALLIERE.

Que dites-vous ? Osez-vous blasphémer, calomnier la vertu la plus pure ?

COTEL.

Que venez-vous de promettre ? déjà

vous oubliez.... Mon ami, qu'a donc ma propoſition qui vous étonne ? Dans quel ſiecle vivons-nous ? dans quelle Cour avez-vous été élevé ? Nommez-moi les beautés pures qui ſe trouvent à la ſuite de Médicis. Si la ſévere Châteauneuf, ſi la prudente la Garnache, ſi les femmes & les filles de vos Héros ſacrifient non-ſeulement à l'amour, mais encore à la volupté, quel eſt, dites-moi, le tort que vous me reprochez ?

Je laiſſe le ſiecle & les mœurs actuelles.

Interrogeons la nature : je vous fais grace des détails, & je vous renvoie à votre cœur. Si juſqu'ici l'impérieuſe voix de la volupté vous a trouvé un marbre de Paros, jeune Caton, écoutez un Vieillard qui ne l'a pas toujours été.

C'eſt dans votre patrie qu'amour fit pour la premiere fois palpiter mon cœur. Aſſez près de la fameuſe tour de Montlhéri eſt un vieux château ; *Bris* eſt ſon nom. Là fut élevée la jeune Anne de Boulen : le hazard y conduiſit mes pas, & marqua ma deſtinée. Je plus à la premiere beauté de l'Europe, je fus heureux. Bonheur rapide ! éclair de la féli-

cité ! l'ambition m'enleva mon tréſor. Henri VIII me vola ma maîtreſſe pour en faire une Reine, il la décapita. Vous ſavez tout ; plaignez-vous maintenant, & dites que la fortune n'a des rigueurs que pour vous.

Un coup de foudre qui ſeroit tombé aux pieds de Calliere ne l'auroit pas plus étonné.

Devenu plus calme, il réfléchit ſur ce qu'il vient d'entendre, il raiſonne, enviſage le Vieillard, & diviſe ſa douleur.

Le Vieillard le quitte. Calliere penſe à Anne de Boulen, il penſe à Eléonore.

Se pourroit-il qu'elle eût aimé ? qu'on l'eût délaiſſée ? Non ; & le Vieillard ſe trompe.

Cependant, elle lui avoit répété mille fois qu'elle ne ſeroit jamais à lui.

Il eſt vrai ; mais elle lui avoit aſſuré auſſi qu'elle l'aimoit.

Non, elle ne l'aime pas, elle l'oublie. . Pourquoi du moins ne lui a-t-elle pas écrit ?

Le lendemain, Cotel va retrouver le fugitif. Les femmes, lui dit-il, prennent auſſi du goût pour Jerſey ; il vient d'en arriver une qui attire le voiſinage à ſa

ſuite : mais ayant paru deſirer d'être ſeule, la foule ſe diſſipe. — *L'avez-vous vue ?* — Oui, & je crois qu'elle eſt Françoiſe. — *Sur quoi en jugez-vous ?* — Sur ſon air. Un Anglois ne ſauroit convenir que vous ſoyiez les Rois des hommes, mais il peut avouer que vos filles ſont les Reines des femmes. — *Nous en ſommes d'autant plus malheureux, quand nous aimons ſans retour.* — J'entends du bruit ; ſuſpendez un inſtant votre douleur particuliere, j'apperçois notre nouvelle concitoyenne.

Machinalement, Calliere tourne les yeux, il diſtingue une taille, un maintien.... il n'a rien vu encore ; celle qui s'avance eſt enveloppée d'un grand voile : mais l'amour perce à travers tous les voiles ; ce Dieu aveugle ne voit pas, mais il ſent. Le cœur de Calliere palpite : *Eléonore !* s'écrie-t il, *Eléonore !*

Au ſon de cette voix, Eléonore ſe retourne, & leve ſon voile ; elle ouvre ſes grands yeux bleus ; elle ſourit, de ce divin ſourire d'Andromaque dans Homere, d'un ſourire mêlé encore de triſteſſe, & d'autant plus enchanteur. Eléo-

nore avoit vu périr si misérablement son pere, elle revoyoit son ami.

Un ami! hélas! quand on a des peines, le premier tribut qu'on lui offre, en le retrouvant, ce sont des pleurs. Sans rien dire, Calliere gémit avec Eléonore pour la même cause. *Il n'est donc plus?* s'écrie-t-il enfin. — Les monstres l'ont abreuvé d'outrages, reprit-elle, & l'ont assassiné; je n'ai plus de Pere!

Cotel voulut briser cette douleur. Du moins, dit-il, le Ciel vous a laissé l'amitié pour vous consoler, en lui montrant Calliere; & vous offre encore un Anglois sensible pour vous servir, ajouta-t-il, en se montrant lui même.

Eléonore apprit quel étoit ce Vieillard. La sympathie est une chose étonnante dans les malheureux; ces trois êtres, si maltraités par le sort, trouvent encore des jouissances à pleurer. Mais Calliere étoit le plus infortuné des trois: il aime avec excès; & le malheur récent de celle qu'il adore l'empêche de parler. Au tourment d'aimer, la crainte de déplaire s'unissoit dans son cœur pour le déchirer encore. Cotel sentant combien ce tourment prolongé est insupportable à la foi-

bleſſe de notre nature, fait un effort pour ſecourir ſon ami. Admis dans l'intimité d'Eléonore, il lui parle de ſa ſituation préſente, de ſon ſexe, de ſa jeuneſſe, des impreſſions qu'elle peut faire dans l'Iſle, des paſſions qu'elle peut exciter. Il ajoute qu'ayant tout fait pour ſon pere, elle doit, alors qu'il n'eſt plus, s'occuper d'elle-même: La nature, dit-il, a des droits impreſcriptibles; nous ne ſommes pas aſſez parfaits pour pouvoir vivre ſans liaiſon; & la plus douce, à votre âge, belle Eléonore, la plus ſûre, la plus indiſpenſable, c'eſt l'hymen.

A ce mot, le ſage Vieillard enviſage la jeune Montgommery pour juger de l'effet qu'il produit. Il voit, à ſon mouvement, l'oppoſition marquée d'une ame trop vraie pour ſe déguiſer; & il ſe tait. Il parle à Calliere de l'inutilité de ſa démarche, & revient à ſon ancienne idée qui avoit tant choqué le généreux Chevalier: Oui, dit-il, elle a aimé; & ſon amitié tendre pour vous me prouve qu'elle n'aime plus.

Elle a aimé! dit Calliere, & il pencha triſtement la tête. Juſques-là ſes maux lui avoient du moins laiſſé le courage;

le courage l'abandonne, il tombe dans la mélancolie; il ne cherche plus Cotel, il semble fuir Eléonore. Avec eux il ne parle plus; son ame privée d'alimens, semble se dessécher.

Cet état donna de l'espoir à Cotel, & les plus vives inquiétudes à Eléonore: Elle lui demande éternellement quelle nouvelle peine le dévore; il la regarde douloureusement, & se tait.

Enfin, un jour la belle Montgommery désespérée vient le trouver; elle veut savoir ce secret inoui qu'on lui cache: elle ne pouvoit s'imaginer que ce fût cet amour ancien; elle s'étoit assez clairement expliquée; & depuis son arrivée dans l'Isle, Calliere ne lui en avoit pas dit un mot. Cotel lui-même, en parlant d'hymen, n'avoit pas nommé Calliere. Elle ignoroit donc absolument le mal qui menoit l'infortuné au trépas.

ÉLÉONORE.

Qu'avez-vous?

CALLIERE.

La mort dans le sein.

ÉLÉONORE.

Qui vous fait mourir ?

CALLIERE.

Vous.

ÉLÉONORE.

Moi ?

CALLIERE.

Vous-même, & vous le ſavez bien. Votre généreux Pere vouloit me rendre heureux ; votre cœur s'eſt oppoſé à ſon deſir. Je ne me plains point ; c'étoit ma deſtinée, je l'endurerai : auſſi-bien je ſens que le Ciel prend pitié de moi ; mon ame eſt malade, elle entraîne mon corps, je m'uſerai en ſilence. Adieu, Eléonore ; ſoyez heureuſe, s'il ſe peut : malgré vos mépris, dont je ne vous ai jamais fait un crime, je vous révere toujours comme la fille de mon Maître. Adieu.

ÉLÉONORE.

Rejettez, cruel, cette réſolution funeſte. Vous mourez, & mourez pour

moi. Je parois ingrate & dure à vos yeux, à ceux du vertueux Anglois votre ami ; je ne le ſuis pas pourtant. C'eſt la délicateſſe ſeule qui a pu me faire paroître criminelle.

Je vais donner aux femmes un exemple de ſincérité qui aura peu d'imitatrices ; & je vous donnerai à vous-même, Calliere, une preuve peu commune de confiance, d'eſtime & d'amitié.

J'ai rejetté votre main, parce que je ne la méritois pas. Le généreux protecteur de mon Pere & le mien, celui qui tant de fois brava pour nous deux la mort & les ſupplices, méritoit une femme plus pure.

CALLIERE.

Que dites-vous? non, je ne vous crois pas. Eléonore! la plus noble, la plus modeſte, la plus vertueuſe comme la plus belle des filles de nos Héros! elle dont mille fois j'ai entendu vanter la décence en Angleterre & dans nos Provinces! elle que les meres de tous les partis préſentoient pour modele à leurs filles!...

ÉLÉONORE.

Je ne mérite pas votre main, vous dis-je. Il m'eſt dur de vous détromper, mais je le dois.

Calliere, mon Pere n'a pas toujours été malheureux; il y eut dans ſa vie des époques brillantes. Sa fille, jeune encore, recevoit les rayons de ſa gloire; & ce peu d'attraits que le Ciel mit en moi, attira ſur mes pas ce flot ordinaire d'hommes légers qui ſe diſent d'abord nos adorateurs. Vous ſavez la licence que la fille des Médicis introduiſit dans nos mœurs, lorſque je commençai à paroître dans le monde. Vous avez vu ſon eſcadron brillant compoſé des plus belles Demoiſelles de ſa Cour. Une de mes parentes, inconſidérée & légere, me montra, dans l'âge le plus tendre, ce dangereux ſpectacle. C'étoit à Fontainebleau, pendant un ſouper. Médicis à table, entourée de jeunes beautés demi nues, auroit été Diane au bain avec ſes Nymphes, ſi elle avoit eu la même décence. Là s'égayoient les Princes, les Seigneurs, nos vieux Capitaines eux-mêmes; là je vis le plus bel enfant du Royaume, modeſte, retiré en

un coin, & détournant les yeux. Vous nommer cet enfant, Calliere, excusez-moi, c'est vous nommer mon vainqueur. Pourriez-vous ne pas le connoître ? c'est Thoré, le plus jeune des Montmorency... Hélas ! Calliere, vous pleurez, & je vous déchire le cœur. O triste vérité ! on dit que tu es un bien : non, le malheur est toujours à sa suite : l'illusion seule est douce.

Callière, ce jeune Thoré s'offrit depuis à mes regards, plus beau encore que dans ce souper indécent, fier comme tous ses peres, modeste cependant & timide auprès de moi. Sa politesse, ses graces, ses yeux vainqueurs des miens, je vous l'avoue, m'entraînerent.

Je voulus fuir, je voulus dompter un penchant fatal ; mais par-tout je voyois l'amour & la volupté circuler autour de moi, tout brûloit dans le séjour que j'habitois, insensiblement la douce contagion faisoit envoler ma pudeur. Calliere ! je ne vous avois pas vu encore. Attaché au service de mon Pere, j'ignorois que si près de moi le Ciel me déroboit le plus digne, le plus loyal ami.

Thoré m'aima, ſes yeux me le dirent avant ſa bouche. O Calliere, Calliere! haïſſez moi, il triompha.

Je paſſe ſur ce tems d'ivreſſe, ſi douce alors, ſi amere maintenant. L'amour devint volupté, & le ſentiment fit place au plaiſir. Le plaiſir eſt peu durable, il peut laiſſer des remords; le vrai ſentiment ne connoît pas ce retour pénible.

Si j'avois aimé encore, quand le malheur vint accabler mon Pere, j'aurois gardé mon amour, l'amour vit dans les peines. Je blâmai alors mon penchant: Thoré devint volage, il m'oublia: je vous vis, je diſtinguai d'abord vos feux, je vous plaignis, je vous aimai, & vous aimai aſſez purement, aſſez délicatement pour ne jamais être à vous. Ayant perdu l'eſtime de moi-même, je me rendis juſtice. Mais j'avois cru que mon fatal ſecret reſteroit pour jamais renfermé dans mon cœur.

Hélas! vous mourriez, il falloit bien parler.... Vous allez me mépriſer, me mépriſer. Non, non, je ſens bien que je ne ſuis pas mépriſable; une noble fierté vit encore en moi: je ſens ici circuler toujours le noble ſang des Tudor. J'ai

pu m'enivrer un instant, mais mon caractere demeure, la vertu n'a jamais perdu sur moi son empire. Mânes sanglans de mon Pere! j'en appelle à vous. Nul être vivant, sinon le plus jeune des Montmorency & toi, Calliere, ne connoît ma foiblesse. Mais fut-elle connue de l'univers entier, je reste pure; ah! je n'ai fait que payer à la nature son tribut de foiblesse ordinaire. Je n'ai rien perdu, sinon le droit d'être ta femme.

O Calliere, qu'allez-vous penser de moi?

CALLIERE.

Femme cruelle, étonnante & sublime, tu me déchires & me transportes; tu me fais mourir & m'enivres. Je te hais, je t'adore. Criminelle autant que vertueuse, tu es toujours Eléonore, toujours la fille de mon Maître, toujours ma divinité. Mais hélas! quel cruel aveu!

ÉLÉONORE.

Je ne t'ai pas tout dit.

CALLIERE.

Qu'entends-je? quel nouveau trait me réserves-tu encore?

ÉLÉONORE.

Quand le sang de mon Pere a coulé, si tu n'avois pas eu une grande affection, tu serois mort. J'aurois cessé d'être aussi, s'il ne m'eût resté un grand intérêt au monde.

Calliere, mon égarement m'a donné un fils. Le fils d'un Montmorency & d'Eléonore n'est pas un être indifférent dans le monde. Je n'ai pas à rougir de mon choix.

A cet intérêt, il s'en joint un autre; c'est toi. La nature d'une part, la reconnoissance de l'autre, partagent mon ame sans la diviser.

Que veux-tu de moi? parle, ordonne maintenant.

CALLIERE

Eh! me laisses-tu le pouvoir de rien vouloir désormais? ne viens-tu pas d'anéantir mes facultés? ah! coupable, ah! ravissante Eléonore!

ÉLÉONORE.

Coupable! non pas, Calliere: supprimez cette indigne mot. Quand je m'ac-

cuſe, ce n'eſt pas à vous de m'inculper. Prenez pour juge de ma conduite le vertueux Anglois qui entre, puiſque vous n'en croyez pas mon cœur; je vous permets de lui raconter mon hiſtoire.

Elle diſparoît, & Cotel entre en effet. Ah! mon Pere, lui dit Calliere, vous ne vous trompiez pas, j'ai eu un rival, & un rival plus grand que moi.

L'avez-vous encore? reprend Cotel. Non, dit Calliere.

Remerciez donc le Ciel, s'écrie le ſolitaire Anglois. Libre déſormais, Eléonore peut être à vous. — *A moi! un autre cependant.* — Jeune homme, taiſez vous; vous ne méritez pas encore la fille de Montgommery.

Calliere la mérita cependant; & après tant de traverſes, l'hymen unit deux cœurs que la ſympathie & des malheurs communs reſſerroient depuis ſi long-tems. Les nouveaux époux ſe retirerent en Angleterre auprès de Windſor. Ils changerent de nom; ils eurent des enfans deſquels ils ne diſtinguerent jamais le jeune Montmorency.

Telle eſt l'hiſtoire la plus intéreſſante comme

la plus triſte que nous ayions trouvée dans *les Solitaires de Jerſey*. Il en eſt pluſieurs autres que nous ſupprimons, & qui ſe rapprochent plus de notre nature. L'Amour n'étoit point Platonique dans cette Iſle; il y peuploit en tout bien & en tout honneur, & ce n'eſt pas ſa faute ſi elle n'eſt pas aujourd'hui plus peuplée.

Parmi les différentes aventures rapportées dans l'Ouvrage que nous citons, il en eſt une auſſi gaie, que celle de Calliere & d'Eléonore eſt tragique.

Telle eſt la maniere de l'Auteur; il paſſe bruſquement & ſans tranſition d'un grand intérêt à un tableau riant. Cette maniere étoit auſſi celle de nos ayeux; ils n'arrangeoient rien, ils jettoient confuſément tous les mouvemens de leurs ames: en cela n'étoient-ils pas plus naturels que nous?

Quoi qu'il en ſoit, pour reſpecter la marche de notre Auteur, nous allons analyſer encore, ſans autre préambule, une ſeule de ſes aventures.

GEORGES DE BUSSY
ET
GABRIELLE D'HANGEST.

Les deux héros de cette seconde hiſtoire ſont *Georges de Buſſy & Gabrielle d'Hangeſt*, tous deux iſſus de Gentilſhommes Picards : l'un & l'autre avoient reçu de la nature un ame indifférente à l'amour, ce qui eſt peut-être un plus grand préſent du Ciel, qu'on ne le croit d'ordinaire à vingt ans. Mais on faiſoit un crime aux jeunes gens de leur inſenſibilité. Dès ce tems, les intrigues amoureuſes donnoient de l'importance dans le monde, &, ſans affaires de cœur, on tomboit dans le défaut de conſidération. Buſſy & Gabrielle avoient le plus grand déſir d'être conſidérés. Comment donc faire avec leurs deux cœurs de marbre ? Ils firent ce que nous voyons aſſez généralement pratiquer dans la vie, ils tromperent. Quand on n'eſt pas ce qu'on

voudroit être, il faut du moins en avoir l'air.

Les voilà donc tous deux dans le château d'Hangeſt avec toute la liberté du tems & de la Picardie ; les voilà livrés à eux-mêmes par leurs parens communs, qui connoiſſoient trop bien leur froideur naturelle, pour avoir la moindre inquiétude. Et puis quelle inquiétude pouvoient-ils avoir ? Ils avoient réſolu & arrêté le mariage de nos jeunes gens.

Il ſe fera une terrible révolution dans ces deux ames là, diſoient leurs meres, ſi nous en voyons jamais ſortir la flamme qui immortaliſa Laure & Pétrarque.

Quand nos chers enfans auront la tendreſſe d'Angélique & de Médor, diſoient leurs peres, nous devrons un beau cierge à Notre-Dame d'Arras.

Les habitans du château, qui les voyoient quelquefois enſemble, leur demandoient en riant s'ils ſentoient bien tout le charme du tête-à-tête.

Les aimables indifférens n'aimoient point du tout ces plaiſanteries. Gabrielle en pleura ſouvent de dépit : Comment, s'écrioit-elle, il ſera dit que je n'aurai jamais l'eſprit d'aimer ?

L'amour eſt donc bien difficile, diſoit de ſon côté Buſſy, puiſque je n'ai pu encore deviner ce que c'eſt? Mais qu'importe après tout? puiſqu'il faut abſolument paroître aimer pour n'être pas ridicule, faiſons ſemblant d'aimer, & d'aimer Mademoiſelle Gabrielle.

La belle indifférente prend la même réſolution.

Les deux perfides! ils ne ſe diſent rien de leur impoſture mutuelle.

Ce dut être une belle choſe quand ils parurent pour la premiere fois en préſence l'un de l'autre, Gabrielle parée, belle, coquette comme la jeune d'Etampes attendant François I; & Buſſy, galant, ſéduiſant comme le premier Nemours.

Buſſy parla le premier: il ſavoit la politeſſe. — *Que vous êtes belle!* — Et vous, que vous êtes brave! — *Ah! Mademoiſelle, vous aviez un deſſein?* — Monſieur, vous n'avez pas mis cette jolie fraiſe ſans raiſon? — *L'Amour, je gage?* — Oui, Monſieur, l'Amour lui-même a préſidé à ma parure. Eh! n'eſt-il pas tems d'aimer? j'ai dix-neuf ans. Vous n'aimez pas, vous? — *Moi, je*

brûle. — Comme vous le dites ! animez-vous donc.... Eh ! qu'aimez-vous ? — *Devinez.* — La séduisante Péquigny ? — *Non.* (Elle lui nomma toutes les jeunes beautés de la Picardie.) — *Non, vous dis-je.* — Eh ! qui donc ? *Vous.*

Gabrielle feignit de rougir. Une coquette a souvent le talent de paroître bien sensible, plus sensible que si elle l'étoit. C'est en elle sur-tout qu'on voit très souvent l'art triompher de la nature. La fine d'Hangest rougit donc, elle s'embarrassa ; ses yeux méditerent la fuite, mais ses jambes tremblantes parurent s'y refuser.

Bon, dit tout bas Bussy. (Il s'anime comme tant d'autres traîtres qui feignent d'aimer, & qui n'aimant pas, n'en semblent que plus amoureux.) Il se jette aux genoux de Gabrielle, baise voluptueusement sa main, lui jure une ardeur éternelle. Quels yeux ! non, la vérité elle-même n'est pas si vraie.

C'est tout de bon qu'il m'aime, pense Gabrielle. Eh bien qu'il m'aime, son exemple ne me tentera pas.

Relevez-vous donc, lui dit elle, & laissez ma main ; cette liberté me cho-

que : l'impétuosité prouve mal la tendresse ; la tendresse ne vient pas si vîte ; la vôtre ne se manifeste que dans ce moment, & voilà des années entieres que nous habitons sous le même toit. Bussy, Bussy, vous n'êtes pas sincere.

Le perfide protesta de sa sincérité, on ne le crut pas, puis on hésita, puis on feignit de le croire.

Mais après.

Après ! on en resta-là d'abord ; c'est bien assez pour la premiere fois. — Depuis ce moment l'intimité parut établie. On ne parle jamais tant d'amour, que quand on est privé de ce sentiment divin ; lorsqu'on l'a, on se tait : les grandes passions sont muettes. Celle de nos jeunes amans fut étrangement babillarde. Ils ne parloient que de chaînes, de martyre, d'amoureux servage ; & tous ces grands mots n'étoient pas vuides de sens ; à les en croire, le jour n'étoit pas plus pur que le fond de leurs cœurs.

Souvent ils se promenoient seuls dans les bois. Plaisantes gens ! ils ne savoient que parler. Cependant, que d'occasions amour sembloit ménager lui-même pour des ingrats ! Peines inutiles, & vaine pré-

caution. Loin de jouir du bien d'être ensemble, ils ne songeoient qu'à se monter l'imagination, à se surprendre ; c'étoient les deux athletes *Entelle* & *Darès*, qui ne cherchoient qu'à se supplanter dans l'ombre de la perfidie. A de pareils êtres, offrez l'inestimable don du mystere. Un orage les avoit surpris tous deux, l'orage gronde, la pluye tombe en flocons ; une grange déserte, isolée, ouverte, est leur unique asyle. Le bruit du ciel redouble, & les carreaux divins éclatent au-dessus du chaume de la grange ; Gabrielle s'évanouit : l'on ne sait pas trop si le tonnerre causa cet évanouissement, mais elle étouffoit ; ne pouvant parler, elle met la main sur sa poitrine, & semble montrer son lacet, qui la serre jusqu'à l'étrangler.

Pour lui rendre la respiration plus libre, Bussy embarrassé, froid, insensible, s'approche, il la délace, sans nulle émotion ; il voit..... il ne voit rien.

Cependant de retour au château, on les railla sur le plaisir qu'ils avoient eu à se promener seuls ; on ajouta qu'auprès de ce qu'on aime, les orages même avoient de la douceur.

Le dépit que Gabrielle conçut de la fausseté de cette imputation, & qu'elle manifesta, redoubla la plaisanterie. Dans ce moment les Dames l'examinerent ; elles crurent voir sur son front une preuve de ce qui n'étoit pas. Elles envisagerent en même tems Bussy : son air, son maintien les confirmerent dans leur erreur ; & c'est ainsi que l'indifférence mit en déroute la coquetterie elle-même. C'est ainsi qu'on fait souvent aux honnêtes gens beaucoup plus d'honneur qu'ils n'en méritent.

Mais, diront nos Critiques, votre Gabrielle aimoit déjà, puisqu'elle a du dépit.

Eh non : ne voyez-vous pas que c'est l'amour-propre qui se cabre ? Vous croyez voir de l'amour par-tout, jusques dans le simulacre vain qui prend l'enveloppe de ce sentiment Ah ! mes Amis, ce n'est-là que la nuée mensongere qui déçut Ixion ; ce n'est pas la Reine du Ciel, elle est moins prodigue de ses faveurs.

Revenons à nos prétendus Amans.

Il m'aimera pourtant, dit Gabrielle, ou il sera bien insensible ; il m'aimera, & je rirai de son amour.

Les

Les Lecteurs nous dispenseront sans doute de rapporter en détail toutes les ruses de la belle d'Hangest. Il est des situations délicates dont le récit nous embarrasseroit fort, & que l'Auteur *des Solitaires de Jersey* raconte pourtant avec toute la naïveté de Brantome; mais d'autres tems, d'autre mœurs; nous sommes si scrupuleux à présent!

Qui peut échapper aux regards d'une jeune coquette, qui a fait un plan d'amour-propre, & qui commence avec tant d'intérêt à le mettre en exécution? Le perfide, dit-elle, il me trahit: sa réserve ne vient pas de ce tendre sentiment qu'amour inspire; c'est de l'indifférence. Quoi! je ne réussirois pas!

Dans ce tems, c'étoit en France un usage, apporté depuis peu d'Italie par Catherine de Médicis, que les grandes Dames montassent à cheval, absolument en habit d'hommes. Catherine, dit Brantome, introduisit cette mode, parce qu'elle avoit les plus jolies jambes de la Cour. Mademoiselle d'Hangest savoit parfaitement qu'elle avoit le même avantage. On lui apporte donc le plus élégant habit de Chevalier; elle arbore une

fraiſe, elle embellit ſa tête de lys & de roſes, d'un chapeau noir relevé de belles plumes blanches. Sous les yeux de Buſſy, elle monte, avec la légéreté & la grace de l'Herminie du Taſſe, le plus fier Courſier de l'Andalouſie; il ſe fait amener lui-même le cheval de bataille, ſur lequel bientôt il doit faire ſon apprentiſſage, & chercher de la gloire dans les combats. A peine peut-il ſuivre la jeune & intrépide d'Hangeſt, dont la belle main guidoit sûrement l'impatient Andaloux, & qui déployoit les mouvemens les plus ſouples & les plus voluptueux. Il arrive à elle. Le teint de Gabrielle étoit animé plus encore par le dépit que par la rapidité de la courſe. Non, jamais la brillante Reine de Catai ne fut ſi raviſſante. Elle ne parut qu'échauffée à Buſſy; il vient eſſuyer la ſueur de ſon front: elle le regarde avec des yeux! le touche d'une maniere ſi enchantereſſe! ſourit avec un charme!..... Vous êtes la Reine du monde, dit Buſſy. — *Je n'ai pas même le bonheur de vous plaire*, reprit avec humeur Gabrielle, que cette flatterie bannale, au lieu de l'expreſſion ſimple & naïve du ſentiment, indigna, de ma-

niere qu'elle ne fut plus la maîtresse de le cacher.

Elle sentit qu'elle gâtoit son affaire, & se retint. Il n'y a personne qui ait plus d'esprit que les gens qui ne sentent rien. Chevalier, dit-elle à Bussy, cet habit me blesse & m'assassine : voilà un abri, une grange à deux pas. Que je suis malheureuse! je n'ai point de femme pour m'ôter ce maudit corset de mailles. — Auriez-vous assez d'adresse pour cela ? —

Le Chevalier ôte les liens serrés entre les épaules : le corset de mailles tombé, il jette un coup-d'œil, & se transporte en louanges ; mais on voit bien que son cœur est toujours dans le même état.

Eh bien! dit Gabrielle en elle-même, pouvois-je mieux faire ?.... Mais ce maudit homme, du moins, aime la musique.... Elle avoit une voix délicieuse. Le lendemain elle lui chante la romance de Jeanne d'Artois ; jamais Orphée sur le Rhodope ne rendit de plus doux accords ; il enchantoit les tygres & les pierres ; mais Gabrielle n'enchante pas Bussy : ses sons ravissans sont perdus, & rien ne retentit dans cette ame.

Ah ! je l'attendrirai pourtant, dit-elle encore : uſons d'un remede violent, mais sûr. Il faut trancher avec ces caracteres ; je me ſuis trop amuſée à conduire avec méthode un homme qu'il faut entraîner. Bruſquons, forçons l'inſenſible.

Buſſy de ſon côté commençoit à être fort embarraſſé ; il s'étoit trop avancé avec ſon ardeur feinte. Honnêtement il ne pouvoit plus rétrograder. Comment avouer à une femme qu'on l'a jouée ? Il lui reſtoit une reſſource ; mais elle étoit déſeſpérée : ce parti étoit exactement celui que Gabrielle avoit pris. Très-ſouvent les traîtres ſe rencontrent.

Voyons quel étoit ce grand projet mutuel. Buſſy ſe met en avant le premier. Gabrielle lui ayant reproché un jour qu'il la trompoit, qu'il n'étoit pas capable d'aimer, qu'il ne l'aimoit point. C'eſt trop ſouffrir cet injuſte reproche, répondit-il ; juſqu'ici je me ſuis tû, dans la crainte de vous déplaire : vous me forcez à parler. O Gabrielle ! vos Parens m'accordent votre main ; mais ne vous devant qu'à leur empire, & au hazard qui m'a fait votre égal, mon ſentiment eſt bleſſé, humilié. Je n'aurai pas votre cœur, je

n'en ſerai pas sûr du moins : je voudrois pourtant bien avoir cette sûreté là. Le ſacrifice que je vous demande eſt grand, mais il m'eſt néceſſaire ; & ce ſacrifice, vous me le refuſerez, j'en jurerois. — *Que voulez vous dire ?* demanda, avec une pudeur feinte, Gabrielle enchantée. Ah ! reprit-il, vous m'avez entendu ; votre rougeur me l'aſſure.

L'embarras de Gabrielle ſemble augmenter, & Buſſy comptant ſur un refus inſiſte davantage. — *Renoncez à cette révoltante idée.* — Mademoiſelle, elle eſt néceſſaire à mon amour. — *Quelle étrange épreuve !* — C'eſt la ſeule qui puiſſe calmer mon inquiétude. — *Vous pourriez la deſirer ?* — Je me jette à vos genoux pour l'obtenir. — *Quelle perſécution !... Eh bien, demain, dans cette grange.... Ah! Buſſy, à quoi me forcez-vous ?*

Un malheureux qui va recevoir la mort n'eſt pas plus anéanti que le Chevalier, parce que la plus rare beauté de Picardie lui promet & lui indique un rendez-vous. Comment reculera-t-il le moment fatal qu'il a ſemblé deſirer ?

Gabrielle étoit bien plus embarraſſée encore. Quelle imprudence ! une ſi ver-

tueuſe Demoiſelle, en être venue à ce point de légéreté & d'étourderie! comme elle ſentit vivement alors toutes ſes inconſéquences! avec quelles peines ſecretes elle ſe rappella tous les détails de ſon projet téméraire, & l'idée étrange qu'elle dut donner à Buſſy dans la grange pendant l'orage, dans ſa courſe à cheval, dans ce traveſtiſſement dont elle rougit encore, & ſur-tout dans ce dernier rendez-vous! Ah! ſe diſoit-elle, l'amour eſt une folie, je le ſais; mais je n'aimois pas: quelle folie plus grande aurois-je pu faire en aimant? La mienne eſt inexcuſable, parce que je n'avois pas même de but. Du moins empêchons-en l'effet; & contente d'avoir été ridicule, ne devenons pas coupable.

Elle cherche Buſſy pour rétracter ſon imprudente promeſſe: elle le trouve dans un boſquet, anéanti à l'approche du coup qui s'apprêtoit; elle voit qu'un moment ſi deſiré par l'eſſain des Amans ordinaires l'affligeoit d'avance, au moins autant qu'elle-même. Elle rit ſur Buſſy, elle rit ſur elle, & le danger qu'elle avoit cru courir ne lui parut plus ce qu'il étoit.

Elle ne retirera plus ſa promeſſe, mais elle changera la forme du rendez-vous.

Gabrielle avoit, au château d'Hangeſt, un frere de l'âge de Buſſy. Un frere devroit toujours être le confident de ſa ſœur; mais quelle étrange confidence Gabrielle s'apprête-t-elle à faire au Sire d'Hangeſt! Elle la fait pourtant; le Chevalier Picard en rit aux larmes.

Ce n'eſt pas tout, ajoute Gabrielle, j'ai beſoin de vous. — *De moi?* — Oui; il faut que vous faſſiez aujourd'hui une querelle à Buſſy, & que vous conveniez de la terminer demain, à l'heure même que je lui ai donnée. — *Moi, chercher une querelle à mon Ami, dans ce même château où il me vient chercher de ſi loin! je violerois ainſi l'hoſpitalité!* — Vous ne la violerez point, & vous lui chercherez une querelle; mais ce n'eſt pas contre vous qu'il ſe battra. Vous me donnerez vos habits, vos armes: m'entendez-vous? — *A merveille; vous voulez que mon ami tue ma ſœur, ou que ma ſœur me prive de mon ami.* — Vous ne perdrez ni l'un ni l'autre, & vous ſerez-là pour nous déſarmer. — *Ma ſœur, je ne conçois pas où vous avez puiſé toutes ces ruſes-là.*

Le Sire d'Hangeſt ſe prête malgré lui à la folie de Gabrielle; il inſulte Buſſy,

qui se choque d'autant plus aisément, que son odieux rendez-vous lui donnoit de l'humeur. Il est enchanté que son adversaire choisisse précisément le moment critique ; & du moins le voilà privé de tous les charmes de Gabrielle.

La courageuse fille, l'épée au poing, & l'armet en tête, paroît à l'heure marquée au lieu convenu avec la démarche altiere d'un Paladin, si bien déguisée, au reste, que Bussy la prit pour son frere.

Le combat commence ; les coups, légers d'abord, se pressent & se renforcent. Le Sire d'Hangest craignant qu'ils ne fussent les préludes de quelque catastrophe, paroît soudain aux yeux des deux combattans.

Bussy le reconnoît ; & surpris, confondu.... Contre qui donc me suis-je battu ? dit-il. — Ce n'est que contre une fille, s'écrie Gabrielle, en levant le morillon de son casque : Ingrat, ajouta-t-elle, en baissant la voix & les yeux, avez-vous pu donner à un autre cette même heure qui m'étoit destinée ? Ah ! Bussy, Bussy, vous êtes un traître. — Mademoiselle, repliqua le Chevalier honteux, nous n'avons rien à nous reprocher.

Le Sire d'Hangeſt, reçu en tiers dans cette diſcuſſion toute neuve: *Quel démon*, dit-il, *a pu vous inſpirer cette folie à l'un & à l'autre ? Eh ! mes amis, ſi vous n'aimez pas, rendez grace au Ciel : c'eſt un grand malheur dont vous êtes exempts. Ne jouez plus les malheureux ; goutez en paix la douceur de l'indifférence, & n'ayant pu être amans, ſoyez amis, s'il ſe peut.*

Ainſi finit aſſez gaiement une hiſtoire dont le début n'annonçoit pas une fin ſi plaiſante. Elle fut racontée par le Sire d'Hangeſt lui-même aux Solitaires de Jerſey. Ce Gentilhomme s'étoit auſſi retiré dans cette Iſle, après des malheurs trop longs pour être rapportés ici ; mais ſes malheurs n'avoient pas pris ſur ſa gaieté. C'étoit un Philoſophe qui croyoit que la ſomme des biens & celle des maux étoient un peu inégalement diſtribuées dans cette vie ; mais que l'une & l'autre étant déterminées par des circonſtances dont nous n'étions pas les maîtres, il falloit endurer les revers. Il enduroit les ſiens, & n'étoit pas trop malheureux. *Il vivoit ſa vie, vivons auſſi la nôtre.*

Encore un mot, & nous finiſſons. Ce

mot eſt pour les Amateurs de la littérature.

Notre célebre Garnier étoit alors à Jerſey. Cet homme, dont nos aïeux vantoient le grand talent dans la Poéſie, étoit de Château-Renard, terre qui appartenoit à l'Amiral de Coligny. Il prit pour la Réforme le goût de ſon Seigneur. Charles IX, déjà jaloux de ſa réputation poétique, comme jadis Néron l'avoit été de celle de Lucain, commençoit à jurer ſon grand juſon contre le nouveau partiſan de Calvin. A cette menace, le prudent Garnier avoit fui la Cour peu de tems avant la St. Barthélemi. Il étoit devenu l'un des habitans de Jerſey, & ſouvent il y récitoit ſes vers, comme les vieux Poëtes de la Grèce, quand ils abordoient dans quelqu'une des Cyclades. Or, Garnier ayant entendu les deux hiſtoires que nous venons d'extraire, crut y trouver les deux plus ſuperbes ſujets de Tragédie & de Comédie. En honorant du cothurne Eléonore de Montgommery, ce Poëte, plein de toute la ſuffiſance de la médiocrité, ſe flattoit de compoſer une Tragédie digne de Sophocle; &, en faiſant chauſſer le brodequin à Gabrielle

d'Hangeſt, il alloit éclipſer Menandre. Le contraſte parfait qui regne ſous tous les rapports entre les caracteres des deux hiſtoires, étoit à ſes yeux une ligne de démarcation intéreſſante à ſaiſir. Ce qui l'étonnoit ſur-tout, c'étoit de voir Mademoiſelle de Montgommery ſi grande & ſi vertueuſe, même après ſa foibleſſe, & Mademoiſelle d'Hangeſt ſi folle & ſi inconſidérée, en reſtant toujours innocente & pure. Il n'avoit trouvé, dans tout le Théâtre de Séneque, qu'il avoit imité, ou plutôt copié, rien de ſi énergique que la premiere, ni rien rencontré dans toutes les Comédies de Plaute, de ſi piquant que la ſeconde. L'une lui paroiſſoit plus ſublime elle ſeule, que la Déjanire, l'Hécube, & toutes les Héroïnes du Précepteur de Néron. L'autre, ſans avoir manqué à la pudeur, lui ſembloit ſuſceptible d'offrir des tableaux plus ſéduiſans que toutes les belles & voluptueuſes Eſclaves Grecques du premier Comique de Rome.

Mais Garnier ne donna pas de ſuite à cette idée; il s'en alla peu après mourir au Mans.

Nous ne croyons pas que le Public ait

beaucoup perdu à l'inexécution de ce projet. Les Tragédies de Garnier, si exaltées de son vivant, & son Poëme sur la Monarchie, qu'on regardoit comme un chef-d'œuvre, ne sont que des modeles d'extravagance : on ne sauroit plus en lire un vers aujourd'hui. Mais s'il étoit vrai que ces deux histoires offrissent en effet des situations neuves, & des caracteres peu communs, (ce que nous ne risquerons pas d'affirmer) elles seroient mises avec bien plus de succès en Drames par les plumes élégantes de nos jours.

QUATRIEME CLASSE.

ROMANS D'AMOUR.

LA SCÉLÉRATESSE.

Il est un nombre presque infini de petites fictions ingénieuses, répandues dans des ouvrages, dans des recueils dont la plupart ne seront jamais réimprimés : nous serions fâchés nous-mêmes, après les avoir connus, de leur voir subir le sort des ouvrages dignes d'un éternel oubli. Nous croyons rendre plus d'un service en leur donnant une nouvelle existence. Nous en répandrons quelques-unes dans la plupart de nos Volumes successifs, toujours en usant du droit que nous nous sommes arrogé, & dont nous ne croyons pas qu'on ait à se plaindre.

LETTRE PREMIERE.

Je ne fus hier point du tout tranquille après vous avoir quittée, comme vous l'auriez pensé. Je connois le caractere de votre sœur ; & vous m'avez alarmé pour longtems en m'apprenant qu'elle soupçonnoit notre intelligence. Vous avez le malheur d'avoir dix ans moins qu'elle ; comptez qu'elle vous hait beaucoup pour cet avantage là. Je voudrois les retrancher de sa vie, & vous les donner. Cela ne vous empêcheroit pas d'être la plus jolie, & la plus aimable personne du monde ; & nous aurions la paix. Sa mauvaise humeur éternelle ne vient que de ce qu'elle voit mieux qu'un autre votre mérite : peut-être, hélas ! cherche-t-elle la vérité de vos avantages dans les yeux de votre amant ! Si cela est, nous sommes perdus. Elle aura vu toute ma passion ; elle en est furieuse ; elle osera nous trahir ; car les ames que la vanité rend jalouses sont basses, & perfides..... Je vous afflige ; je sens l'inquiétude que je vous donne ; mais votre sécurité nous eut per-

dus si je l'avois plus respectée. J'ai rêvé toute la nuit à ce que vous m'aviez dit ; j'ai voulu écarter la terreur : vain effort ; elle est dans mon ame. Songez à vous tenir sur vos gardes. Ne vous laissez point observer ; variez vos formes ; évitez des yeux indignes de vous regarder. Si votre sœur s'en offense, punissez-la en redoublant de précautions. Il faut qu'elle puisse se croire bravée ; la fermeté & le mépris pourront lui en imposer ; la crainte & la confiance ne serviroient qu'à vous perdre. Adieu.

LETTRE II.

Eh bien, je serai plus tranquille ; je ne vous montrerai plus d'inquiétude. Il se présente un parti pour votre sœur ; son bonheur doit l'étonner ; elle ne songera plus à nous faire du mal. Je pense comme vous ; tout ce que vous me dites, à ce sujet, est raisonnable, Oui, lorsque les ames qui étoient malfaisantes par une certaine horreur que leur inspiroit le bonheur des autres, viennent à trouver un bonheur qui doit les surprendre, elles

ne ſongent plus qu'à s'en remplir, par une ſuite du compte rigoureux qu'elles étoient obligées de ſe rendre à elles-mêmes, du vice affreux qui les excluoit du droit d'être heureuſes. Je crois que vous raiſonnez très-juſte, & vous me raſſurez. Mais perdrai-je auſſi aiſément l'horrible inquiétude que me cauſe la ſeconde partie de votre lettre ? Quoi ! vous me demandez ſi je vous aime ? vous oſez me faire cette queſtion ? Ah ! Mademoiſelle, ne dites-pas que les doutes en amour ne ſont pas des offenſes. Vous penſez le contraire de ce que vous dites, la précaution que vous prenez en eſt une preuve. Non, Mademoiſelle, je ne vous aime point. Pourquoi livrerois-je mon cœur à l'amour ? qu'avez-vous fait pour moi ? quel mérite rendroit ma conquête ſi flatteuſe ? . . . . . Ah ! Fanni, ſi ces mots vous ſont affreux, ne pouvez-vous comprendre le déſeſpoir où me jettent vos ſoupçons ? Eh ! ſous quelle étoile ſerois-je donc né ? quel monſtrueux génie animeroit donc le corps de votre amant, s'il étoit poſſible qu'il ne vous aimât pas ? Quoi ! tout ce que la nature a formé de plus parfait, tout ce que les hommes

peuvent adorer sur la terre, tout ce qui peut remplir l'idée qu'on a de la beauté, du plaisir, de la tendresse, tout cela s'offre à mon cœur, est en ma puissance, n'existe que pour moi, & j'aurois l'imbécillité, la férocité..... Ah! Fanni, vous m'avez offensé; mais vous êtes si extravagante, vous savez si peu ce que vous dites, qu'il faut se taire sur vos injures, ne voir que votre état, & vous guérir d'une folie que l'on doit plaindre, & non punir, après en avoir vu les premiers accès.... J'irai tantôt faire mon compliment à votre sœur. Je lui montrerai beaucoup de joie de son établissement & je n'aurai jamais été plus sincere : tout ce qui m'en délivre m'est certainement aussi doux qu'à elle : on n'aura jamais flatté un ennemi avec moins d'imposture; préparez-vous, je vous prie, aux interrogations que je vous ferai essuyer. Je veux savoir qui vous a fait des contes à mon sujet. J'ai badiné, mais je suis furieux, furieux à la lettre. Songez-vous qu'en me demandant, à présent, si je vous aime, vous me demandez préciséement si je ne suis pas un scélérat?

LETTRE III.

Il eſt vrai que la Marquiſe m'a dit des choſes qui paroiſſoient tendres ; il eſt vrai que je lui en ai repondu d'obligeantes ; il eſt vrai qu'elle m'a écrit trois billets, & que j'ai répondu à deux ; il eſt vrai que j'allai chez elle, avant-hier, à onze heures du ſoir, & que je n'en ſortis qu'à minuit : mais il eſt faux que vous deviez regarder tout cela comme les ſignes d'une intrigue déjà formée ; il eſt très-faux que vous deviez croire qu'elle adore les intrigues ; il eſt encore plus faux que vous deviez penſer que toute coquette a des droits ſur mon cœur. L'opinion que vous vous faites de la Marquiſe, eſt celle que l'on prend de toutes les femmes lorſque l'on devient jalouſe, vous le ſavez, & vous auriez dû, avec de l'eſprit, vous oppoſer au cours de ces premieres idées, dont l'empire trop évident peut faire ſoupçonner dans votre ame, un peu de cette violence qui a ruiné tant de commerce. Le reproche que vous me faites, part de même ſource ;

c'eſt un rejeton de la même tige...Le coup eſt porté ; cherchons-y le remede. Je n'en connois qu'un ſeul qui puiſſe opérer ; c'eſt de fuir la Marquiſe : je la fuirai, Mademoiſelle, j'éviterai de recevoir de ſes lettres ; j'y perdrai le plaiſir de lui rendre des ſervices que vous-même m'auriez demandés pour elle, ſi vous en connoiſſiez l'importance, & ſi vous m'aviez mieux connu. Un jour je vous dirai ce que va lui couter votre jalouſie ; vous en frémirez, & vous aurez bien de la peine à vous pardonner d'avoir eu des ſentimens ſi nuiſibles à l'humanité. Je cherche ma tranquillité, & vous n'aurez aucune conteſtation avec moi ; mais en réſiſtant à la bonté de mon cœur, pour vous plaire, je ne réſiſte pas aux murmures de ce cœur ; il me ſera toujours affreux de penſer que vous m'ayez réduit à vous ſacrifier ma ſenſibilité, & à perdre le droit de faire des heureux,..... Ne parlons plus de cela ; je reviens à ce qui vous regarde, pour vous rendre compte des commiſſions dont vous m'avez chargé. Oubliez, s'il eſt poſſible, le regret & la douleur que je viens de vous montrer, pour vous faire une idée juſte de mon

amour, & de mon respect pour vos moindres volontés. Je fis venir hier *Bibi* chez moi, comme vous l'aviez exigé; je lui parlai pendant près de deux heures avec cette sensiblité qui amoliroit le cœur le plus dur. Je pris ensuite ce ton de fermeté qui impose nécessairement; & je vis que l'effet en étoit assez prompt pour ne devoir pas pousser jusqu'à la menace. Je finis par lui promettre une reconnoissance digne de mon amour si elle vouloit réduire Madame votre mere à la petite portion d'autorité que la loi accorde aux femmes, en forçant par ses conseils le trop foible papa à vouloir être le maître. J'allai ensuite chez le *Directeur :* je ne vous dirai pas que je trouvai un homme très-rempli de l'orgueilleux sentiment de son despotisme; je m'y étois attendu, & j'avois préparé mes phrases. L'orgueil l'abusa; je lui parlois humblement; il prit ma fourberie pour un hommage. La révolution fut telle que je pouvois la souhaiter. Il espéra plus de gloire de la reconnoissance d'un ennemi, que des gémissemens d'une victime; & il promit de nous faire raison de l'usurpation de votre mere, c'est-à-dire de la sienne.

Voilà, je crois, d'assez bonnes nouvelles : recevez-les avec autant de plaisir que j'en ai moi-même à vous les donner, & je serai content. Ne nous lassons point cependant d'être très-circonspects. C'est dans les commencemens d'une victoire que la prudence est nécessaire. Dussiez-vous m'accuser de froideur, je suis obligé de vous occuper de vos dangers. Vous connoîtrez, lorsqu'ils ne subsisteront plus, combien je vous aime.

LETTRE IV.

Tout a réussi au mieux : Bibi & le Directeur ont fait des merveilles. Le Directeur, sur-tout, a surpassé mon espérance. Etrange effet de l'insolence des hommes! Celui-ci va tout employer pour me convaincre, en m'obligeant, de l'étendue de son pouvoir ; & il oublie que lorsque je serai devenu le Maître, je le punirai de m'avoir forcé à plier devant lui. Ecartons cette réflexion ; je suis esclave encore ; la sensibilité me conduiroit à la révolte ; & je serois bien fâché d'avoir perdu le fruit d'une soumission

qui me promet le doux plaisir de la vengeance. Il me conduira tantôt chez Madame votre mere. Elle attend ma visite. Vous sçavez avec quelle ardeur je suis capable de lui parler ; mais vous ne savez pas avec quel respect je parlerai à la mere de ce que j'aime, tout humilié que je suis de la hauteur des réponses qu'elle a faites jusqu'à présent ? Ma chere Fanni, les Rois & tous les hommes sont bien peu de chose devant la main qui dispose des faveurs d'un objet aimé. Puis-je trop désirer ces faveurs ? Sans cesse je me fais une image de mon bonheur ; & quand je pense qu'une mauvaise volonté peut détruire cette image adorée, je sens qu'excepté le crime, rien ne peut me coûter pour fléchir la main redoutable qui dispose à présent de ma félicité. Soyez donc tranquille sur le procédé que j'aurai aujourd'hui. Je m'attends à tout, & n'en suis pas moins certain de la sagesse de ma conduite. Madame votre mere me parlera en femme de condition ; elle foulera à ses pieds un Négociant, dont la témérité excite son indignation, en s'élevant jusqu'à vous, & l'humble Négociant se laissera fouler. Il

ne lui dira pas qu'un citoyen qui procure tous les ans un million à sa patrie, n'est point un homme abject ; qu'un homme qui arme des vaisseaux & des bras pour faire couler le sang ennemi, & qui apporte ensuite à sa patrie des avantages par son industrie, & des exemples par son courage, est au moins le rival de la noblesse la plus utile & la plus distinguée ; il ne dira rien en sa faveur ; il se laissera outrager : trop heureux si, à force de modestie, il peut paroître vous mériter ! Il dira seulement qu'il possede quinze cent mille livres qui sont déjà déposées à vos pieds, & qu'il eut été chercher cette somme, au fond des pays inconnus, & au risque de sa vie, pour pouvoir lui paroître un peu moins indigne de vous. Voilà l'humble discours que je lui ferai ; il ne coûtera rien à mon amour-propre ; & s'il lui coûte, ce sera une nouvelle obligation que j'aurai à l'amour qui m'aura mis en état de vous donner une nouvelle preuve de la violence de mes sentimens. Adieu ; à demain avant onze heures du matin. N'attendez pas plutôt le résultat de notre conférence. Je serai obligé de revoir le

Directeur avant de vous écrire ; & vous ſçavez qu'il n'eſt jamais viſible qu'au retour de l'Hôtel de **** , où il eſt obligé d'aller tous les matins entendre les rêves dévots de la ***.

LETTRE V.

Vous comptez les momens ! oui, vous accuſez les heures d'amour trop lentes ; j'en ſuis convaincu. Ma chere Fanni, j'ai trop d'amour pour vous ſuppoſer moins d'impatience qu'à moi pour le plus doux moment de notre vie. Ce moment viendra ; votre mere le craint autant que je le deſire ; elle a voulu me déſeſpérer ; elle épuiſe tout ſur un eſprit ſoumis ; mais elle a beau faire ; elle n'empêchera pas ma deſtinée qui eſt marquée par le Dieu qui récompenſe la vertu. Je ne ſaurois vous dire combien elle avoit préparé de traits contre mon amour-propre. J'ai vu le ſang humain couler par des mains homicides ; mais mon expérience, à leur égard, commence de ce jour. Votre mere ſurpaſſe les bourreaux & les tyrans. Notre converſation a duré long-tems

long-tems; quel en a été l'effet? je n'oſe vous l'apprendre. Cependant mon ſilence pourroit avoir des ſuites funeſtes; l'amour voudroit l'interpréter favorablement; & vous ſeriez en droit de me reprocher la douce erreur où il vous auroit plongée. Il faut donc que je vous aſſocie à ma douleur : je ſuis plus accablé de cette penſée que de l'horrible traitement que m'a fait éprouver votre mere. Ce traitement a été tel que je n'ai pu lui laiſſer goûter tout le plaiſir qu'elle s'en étoit promis. La nature, l'honneur ſe ſont révoltés; ils ont parlé, & le tyran s'eſt offenſé des cris de la victime. O ma chere Fanni! qu'il eſt difficile qu'on ne ſoit pas barbare quand on eſt orgueilleux! j'ai été maltraité, outragé; tout ce que j'ai ſouffert de ſa cruauté eſt inexprimable : malgré cela, ce que je ſouffre de mes reproches intérieurs l'eſt encore plus : j'aurois dû me laiſſer égorger; oui, j'aurois dû penſer qu'il ſeroit moins affreux pour moi de ſubir la mort, que de vous la donner. Je n'ai pas aſſez réfléchi; & ſi vous regardez mes mouvemens de révolte comme un crime, je ne ſerai pas aſſez injuſte pour m'en plaindre. Votre mere s'eſt retirée

dans sa chambre en me tournant le dos : elle m'a pénétré par cette brusquerie. J'ai vu le moment que j'allois me jetter à ses pieds ; elle ne m'en a pas laissé le tems. J'ai eu recours au Directeur, qui étoit présent ; j'aurois attendri un rocher. Eh ! pouvoient-ils d'ailleurs se dissimuler l'un & l'autre qu'en répondant à des injures je n'avois fait que me prêter aux loix qu'en ce moment la nature déchirée imposoit à mon cœur ? Il a suivi votre mere, en me promettant de la calmer ; mais à son retour j'ai vu, j'ai trop vu qu'il nous trahissoit lui-même. J'ai craint de me livrer à mes idées ; je ne me connoissois plus. La mort d'un scélérat est une justice ; cette idée m'a séduit : j'allois l'exterminer ; mais je vous perdois en punissant le crime. J'ai fait cette réflexion ; un Dieu l'a imprimée dans mon cœur, & elle nous a tous sauvés. La même puissance m'a donné la force de dissimuler : je l'ai quitté ; je me suis rendu chez Bibi, que ces horreurs ont révoltée ; elle m'a tout promis ; & Monsieur votre pere doit ce soir faire éclater son autorité. Je ne savois pas qu'il avoit déjà parlé en maître ; Bibi me l'a appris, & cette nouvelle m'a

rendu la vie. Espérons tout de ses efforts & de notre constance. Je vous recommande d'espérer. Oui, ma chere Fanni, je te le recommande. Nous ne pouvons pas périr misérablement; nous avons trop de vertus pour n'être pas chers au Ciel, qui nous les a données; tu n'as gueres vu jusqu'à présent que le bonheur des méchans, qui fut aussi prompt que leurs desirs. Les traverses de notre vie doivent nous donner bonne opinion de nous même; nous sommes sans doute au rang des êtres estimables, puisque nous trouvons tant de difficulté à être heureux. Adieu, je ne puis plus soutenir ma plume, tant le chagrin m'accable. Je sens mes pleurs couler de mes yeux; ils inonderoient mon papier, & je ne veux point ajouter aux tristes caracteres que je viens de tracer, des marques plus tristes d'un malheur que tu ne sens déjà que trop. Adieu, je t'écrirai demain, après que Bibi m'aura appris l'état de nos affaires.

RÉPONSE

De Fanni à une Lettre de son Amant, qui a été égarée.

Vous ne pouvez pas douter de la tendresse de mes sentimens : si vous en doutiez, je croirois qu'il n'y a point de signe auquel on puisse reconnoître la vérité d'un attachement; mais vous me demandez aujourd'hui d'enfreindre une loi positive, une loi sacrée ! Je frémis en voyant votre obstination, & je suis obligée de me demander si vous avez aimé vous-même, en sondant malgré moi la profondeur de l'abîme où vous voulez me plonger. Je n'entrerai dans aucun détail de mes dangers, parce que je vous estime encore assez pour croire qu'il n'en faut point, pour justifier mon refus à vos yeux. Un Amant ne s'aveugle pas, quoiqu'il veuille égarer ce qu'il aime ; ainsi, vous savez que je ne dois pas céder à vos desirs; vous savez que ma vie, & la vôtre même, doivent m'être moins cheres que ma gloire. Cette gloire aide encore à nous convaincre de la tendresse d'un Amant :

poir ; je suis vengée, mais vous n'êtes pas puni, vous ne pouvez jamais l'être assez. Je suis instruite de tout. Je sais que vous n'aviez nul dessein de m'épouser, que vous aviez brusqué ma mere, & le Directeur pour mettre une barriere éternelle entre vous & moi, qu'il y a un commerce réglé entre la Marquise & vous ; que vous n'avez fait à Bibi, ni assez de menaces pour la subjuguer, ni assez de promesses pour la séduire : je sais tout enfin. Vous avez concerté mon déshonneur avec un artifice abominable ; j'en fais remonter le projet jusqu'au moment où vous m'avez connue ; je ne vous ai inspiré que d'infâmes désirs : ma tendresse, ma bonne foi, mes caresses toujours si constantes malgré mes chagrins ; mes principes toujours si purs, malgré ma foiblesse ; rien n'a pu vous donner des sentimens, ni des remords. Si vous m'en montrez aujourd'hui, c'est que vous me perdez ; vous poussez vers moi ces soupirs qu'arrache toute proie qui s'envole. Ils ne m'honorent, ni ne m'attendrissent ; vous regrettez plus vos plaisirs que mon cœur ; & il est décidé que vous penserez toujours assez mal, pour m'outrager toujours.

Adieu, Monsieur; je finis cette lettre, déjà trop longue pour moi; je la finis sans aucun regret qui puisse m'avilir; je sens qu'elle va vous accabler, & je ne trouve dans votre douleur qu'un châtiment trop juste qui doit à peine me satisfaire. Je vous défends de m'écrire jamais. Le plus vif repentir ne peut plus me persuader; vous vous êtes placé à un point de vue, d'où je ne puis plus vous considérer que du côté le plus défavorable.

FIN.

car pour peu qu'on raisonne, on ne doit se croire aimée, qu'à proportion qu'on se sent estimable. Vous voulez donc m'enlever ma confiance & mon bonheur, en m'enlevant l'estime de moi-même. Comment n'avez-vous pas fait cette réflexion? Comment n'avez-vous pas prévu que je la ferois? Mais je me trompe; je vous fais ici une question, & ce n'est qu'un reproche que vous méritez: vous avez prévu ma réponse, vous avez pesé mes raisons, vous les avez trouvées très-bonnes; & si vous passez par-dessus les obstacles qu'elles vous opposent, c'est que vous avez espéré de me séduire par un de ces charmes que l'amour prodigue à l'Amant qui sait nous faire pitié. Voilà vos sentimens, vos pensées, votre espérance: jugez si je puis vous pardonner de me les avoir laissé deviner si aisément! Vous me direz que vous souffrez le martyre, que le serment que ma mere fit hier de ne me jamais donner à vous, vous jette dans un horrible désespoir; je crois tout cela; je le croirois quand vous ne ne me le diriez pas: mais n'avez-vous pas de quoi vous consoler dans la possession absolue de mon cœur? Vous faut-il

des plaisirs qui me déshonorent ? Vous ne m'avez donc aimée que dans l'espoir de ces plaisirs. Ah! cruel, sentez-vous tous les doutes, toutes les inquiétudes, tous les horribles sentimens auxquels je pourrois me livrer, si je voulois vous juger à la rigueur? Mais cette rigueur m'arracheroit des larmes, me rendroit malheureuse ; & je veux vous l'épargner par pitié pour moi-même; je tâche même de vous prêter des excuses; méritez qu'elles ne déposent pas un jour contre vous: si vous en abusiez pour insister, il ne seroit plus alors en mon pouvoir de vous estimer ; & lorsque mon juste courroux vous auroit rendu capable de repentir, vous éprouveriez toujours que je ne serois plus si libre avec vous, si tendre, si caressante ; & vous auriez perdu le plus doux plaisir de l'amour, sans pouvoir me reprocher de vous aimer moins, ni d'être trop sévere. Adieu; je vous laisse à vos reflexions, convaincue qu'il faut que vous en fassiez pour trouver innocente la sévérité que je vous montre; & désespérée que vous m'ayez forcée d'en faire qui ne soient pas des plaisirs pour vous.

SECONDE RÉPONSE

De la même au même.

Non, Monsieur, je ne vous hais point. Vous définissez mal la haine quand vous m'en supposez pour vous. Je veux bien vous apprendre qu'elle est encore un amour déguisé lorsque l'on a beaucoup aimé. En la connoissant mieux, vous m'en soupçonnerez moins; vous ne croirez plus qu'on puisse n'avoir que de la haine, & être par conséquent encore capable de retour pour un homme qui a mérité tant de mépris : oui, Monsieur, tant de mépris ; celui que vous méritez, est sans bornes. Vous savez, en vous même, que je n'exagere point ; car puisque vous vous croyez haï, après tout l'amour que j'eus pour vous, Il faut bien que vous supposiez que toute votre lâcheté m'est dévoilée : elle l'est toute entiere, en effet. Vous n'avez pas fait un pas, vous n'avez pas dit un mot que je n'en sois, à présent, instruite. Eh ! il faut bien que la conscience vous ait parlé, car encore une fois comment supposeriez-vous que

je vous haïs ? comment croiriez-vous qu'un amant si cher, qu'un nom si doux, que des lettres si désirées me soient devenus si odieux, si devenu vous-même équitable, à force de vous être rendu criminel, vous ne vous reprochiez aujourd'hui d'avoir mérité les noirs sentimens, quels qu'ils soient, que vous me supposez pour vous ! Vous êtes donc démasqué, & de plus vous savez que vous l'êtes ? Jugez vous, Monsieur, quand je vous mépriserai, quand je ne vous connois plus, quand j'en fais vanité, croyez-vous que je m'exagere vos crimes ? croyez-vous que la vivacité du sang ait part au profond dédain que m'inspire votre personne ? Non, vous ne le croyez pas ; ou si vous le croyez, vous êtes encore bien criminel, bien incapable de repentir. Mais je ne le pense pas ; vous ne m'avez pas perdue sans connoître le prix de ce que vous perdez, & sans savoir que vous n'étiez pas digne du bien qui vous échappe. Quelque corrompu que l'on soit, il en faut toujours venir à ce premier Juge, à cette conscience terrible, inexorable, qui ne se laisse jamais corrompre. Votre lettre m'apprend que vous êtes au désef-

TABLE

DU I. VOLUME D'OCTOBRE.

L'AMOUR sans bonheur, *ou* Mémoires d'une Dame Portugaise, page 3
Destruction de l'Empire des Fées, 55
Les Solitaires de Jersey, 121
La Scélératesse, 181

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le premier Vol. du mois d'Octobre de la *Bibliothéque des Romans*. Cet Ouvrage me paroit toujours fait pour plaire à l'imagination, & aux ames sensibles, sans jamais blesser la décence. A Paris, ce 12 Septembre 1781.

DE SANCY.

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS;
OUVRAGE PÉRIODIQUE,

DANS lequel on donne l'analyse raisonnée des Romans anciens & modernes, François, ou traduits dans notre Langue; avec des Anecdotes & des Notices historiques & critiques concernant les Auteurs ou leurs Ouvrages; ainsi que les mœurs, les usages du tems, les circonstances particulières & relatives, & les personnages connus, déguisés ou emblématiques.

OCTOBRE, 1781. *second Vol.*

A PARIS,

AU BUREAU, rue Neuve Sainte-Catherine; pour Paris.

AU BUREAU, & chez GUEFFIER, Libraire-Imprimeur rue de la Harpe, vis-à-vis la rue Saint-Severin, pour la Province.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS.
OCTOBRE, 1781. *Second Vol.*

PREMIERE CLASSE.
ROMANS ETRANGERS.

IL RE PESCAIVOLO.
In Palermo.
LE ROI PÊCHEUR.

A Palerme, in-12. sans privilege, sans date & sans nom d'Auteur ni d'Imprimeur.

L'HISTOIRE moderne offre peu d'événemens aussi singuliers que celui qui fait le fonds de cet ouvrage.

Dans les tems antiques devenus fabu-

leux, il suffisoit d'un coup de main, souvent très-ordinaire, pour faire un Roi, un Héros, & même un Dieu : mais au milieu du dix-septieme siecle, dans un tems où les loix en vigueur, les droits cimentés, les devoirs posés, la subordination respectée, tiennent au frein le courage, & ferment la carriere aux grandes entreprises ; un jeune homme de vingt-quatre ans, qui saisit en grand politique une heureuse circonstance, qui, presque seul, fait manier un Peuple de sept cent mille ames, & se fait Roi dans deux jours ; un tel jeune homme, si l'on ajoute que ce n'étoit qu'un Pêcheur, doit inspirer de la curiosité, & devoit avoir un caractere également digne de l'Histoire & du Roman.

L'Histoire en effet a consacré le nom de Thomas Anello, que les Napolitains appellent *Massanello*, & que nous appellerons Mazaniel. Le Roman qu'on a fait de sa vie est soutenu par le fonds de vérité ; mais les accessoires dont on a cru l'enrichir nous ont paru, les uns trop légérement hazardés par une jeune imagination, & les autres trop minutieux pour ne lui être pas venus de quelques anec-

dotes accréditées par le fanatisme populaire.

On se rappelle encore que peu de tems après la mort de Mazaniel, les Tabarins alloient chanter de Village en Village le cantique ou l'hymne de Mazaniel; que les aveugles de Naples invoquoient, aux portes des Eglises, le bienheureux Mazaniel; que les beaux-esprits fatiguoient leurs plumes à célébrer la mémoire de Mazaniel, & que les personnages graves ne pouvoient s'empêcher de raisonner sérieusement sur l'aventure d'un pauvre Marinier, vengeur de la patrie, & devenu Monarque en moins de tems qu'il n'en faudroit à un autre pour cesser de l'être.

Il est à remarquer, a dit Machiavel, que la plupart des hommes qui ont fait de grandes choses, n'ont eu qu'une naissance obscure, peu de moyens, ou même des infortunes qui sembloient devoir les arrêter dans le dernier rang parmi leurs semblables.

On pourroit demander s'il n'y a là qu'un effet des bizarreries du sort, ou si c'est une leçon qu'il donne à tous ceux qui, nés avec de grands avantages, for-

tifiés de grands ſecours, & aiguillonnés par de grands exemples, ne font rien que de petit, & trahiſſent à la fois les devoirs & les hautes eſpérances que tant d'avantages leur recommandoient.

Craignons pourtant d'annoncer notre Héros avec une certaine prétention. Ne diſſimulons pas que nous ne parlons que d'un rebelle; que s'il eut de ces qualités éminentes qu'un politique révere, par le malheur de ſon éducation & par celui des circonſtances, il dut en avoir, il dut s'en faire d'autres qui prennent l'air de vices dans les idées ordinaires, & que les hiſtoires dictées par l'eſprit des Monarchies ne l'ont préſenté que dans un tableau tout-à fait odieux, & ſous les noms d'homme vil, de ſéditieux, de forcené, d'inſenſé & de barbare.

A tout examiner, Mazaniel n'eut les talens, ni les vertus d'aucun état; & ce n'eſt pas un modele qu'on puiſſe recommander à perſonne : ce fut ſeulement un de ces hommes hardis, en qui rien ne peut étouffer le ſentiment de leurs forces, que leur inſtinct pouſſe ſans ceſſe au-deſſus des autres, dont la penſée ne repoſe jamais, que le difficile charme,

pour qui nulle entrepriſe n'eſt grande, & à qui les ſuccès ou les revers laiſſent toujours une célébrité glorieuſe.

La nature n'eſt point avare de ces beaux caracteres ; mais l'éducation les mâte, & la ſubordination les déplace. La ſubordination jette un voile ſur eux ; elle prononce à l'homme obſcur une défenſe d'être grand ; elle lui fait un crime de la déſobéiſſance ; elle le paie de la médiocrité qu'elle ordonne par le ſtérile honneur des vertus domeſtiques ; & les vertus majeures, les talens, les grands courages, qui s'exercent hors de leurs bornes aſſignées, ne ſont guere juſtifiés contre elle que dans la poſtérité.

On n'a pas manqué de comparer l'entrepriſe de Mazaniel à celle de Brutus contre les Tarquins, à toutes celles qui ont eu pour but l'intérêt des Peuples contre la tyrannie. L'Anglois Miſſon a propoſé d'élever ce Héros Matelot à côté de Cromwel, & n'a reconnu de différence entr'eux, que celle qu'y avoit mis le hazard de la naiſſance. En faiſant rouler ce parallele ſur leurs caracteres, il faudroit marquer une autre différence dans leurs moyens, & une autre encore dans

leurs entrepriſes. Le bonheur juſtifia celle de Cromwel ; celle du Héros Napolitain n'avoit pas beſoin du ſuccès.

L'Auteur du Roman n'a pris le caractere de Mazaniel ni en Hiſtorien, ni en Politique, mais en ſimple Romancier. Nous changerons quelque choſe à ſon point de vue ; nous rapprocherons de l'hiſtoire un ſujet qui lui appartient, & qui n'étoit pas d'une nature à être auſſi frivolement déguiſé.

L'Auteur ne s'eſt pas nommé : on voit ſeulement qu'il étoit de Palerme, qu'il écrivoit avec aſſez de goût & de pureté la proſe Toſcane, & rimoit un peu moins heureuſement dans la vulgaire Sicilienne.

Il eſt sûr qu'au dix-ſeptieme ſiecle cette romance, jadis plus riche & plus aimable, étoit bien honteuſement déchue : elle eſt tout-à-fait pauvre & plate dans les chanſons de notre Auteur. Parmi une cinquantaine de pieces qu'il préſente, nous n'en avons trouvé que quatre de paſſables, & ces quatre ne peuvent être de lui, puiſqu'on les retrouve imprimées ailleurs ſous le nom de Don *Vimenzo Valguarnera.*

Il entre dans notre plan de nous éga-

rer quelquefois dans les champs de la Poéſie, de faire connoître toutes les branches de la Littérature, & de préſenter la phyſionomie de chaque langue & de chaque Nation. Nous pourrons revenir ſur la romance Sicilienne par forme d'hommage à ces jolies Muſes immolées à la Muſe Toſcane. En attendant, nous allons donner une idée de leur langue & de leur ton dans ces petits morceaux du *Valguarnera*, en faiſant obſerver qu'il vivoit ſous Philippe IV, & qu'il n'avoit plus le charme naïf des vieux Troubadours Siciliens.

Iu amu. Ah! lingua, nò, taci, e cunſenti
Cù la mia dia chi lu ſilenciu brama.
Amu. Cca non c'e nullu chi mi ſenti.
Iu amu, Iu ardu: illa pur' ardi ed ama.
Ma chi parlu inſenſatu? Eccu preſenti
L'airu ch'aſcuta, e lu ventu ch'eſclama:
E sù fallaci aſſai l'airu e li venti.
Timu chi non'ndi ſpargianu la fama.

« J'aime. Ah! non, ma langue, non, » taiſez-vous: obéiſſez à ma Déeſſe, qui » veut qu'on ſe taiſe. Mais il n'eſt ici » perſonne qui m'entende. J'aime, oui,

» j'aime, je brûle : elle m'aime, & brûle
» auſſi. Hélas ! quelle eſt mon impru-
» dence ! voilà l'air qui m'entend, le
» vent qui murmure ; & les airs & les
» vents ſont aſſez infideles : je tremble
» déjà qu'ils ne le rediſent ».

Poichi l'amuri tò chiaru diſcernu,
Chi tuttu e fintu quantu appari fora,
Li porti m'apriro di lu tò infernu,
Infernu chi l'amanti ardi e dévora.
A ſdegnu l'alma mia darrò in guvernu.
Sia tutta ſdegnu, arda di ſdegnu, e mora.
T'abburrirò, t'oddijro in eternù.
Ma pazzu, chi dich'iu ſi t'amu ancora ?

« Puiſque je vois clairement quel eſt
» ton amour, que tout ce que tu mon-
» tres d'amour n'eſt que feinte, je m'ou-
» vrirai les portes de cet enfer volage,
» de cet enfer des Amans, qui les brûle
» & qui les dévore. Je veux abandonner
» mon ame au mépris ; que toute mon
» ame ſoit mépris ; qu'elle *brûle* de mé-
» pris, & que je meure en te mépriſant :
» je veux te haïr, t'abhorrer à jamais.
» Ah ! que dis-je ? inſenſé ; que dis-je,
» quand je t'aime encore ? »

Triunfa, ornata di rosi e violi
La terra, ormai per l'abbattutu invernu.
Gia tornanu a riveriri l'aucelli
L'annu chi nasci in delettusu cantu :
Alma nun c'é chi chiu si lagna, e doli.
Ogn'unu mustra lu sò gaudiu internu.
Ma allegrasi cui pò, rija cui voli.
Iu nò, chi lu miu amuri e fattu eternu.

« La terre triomphe ; l'hiver a fui : » elle triomphe, parée de roses & de » violettes. Déjà les oiseaux reviennent » saluer l'année qui naît au milieu des » douces chansons. Il n'est plus de cœur » qui souffre, ni qui gémisse : tout an- » nonce ses plaisirs. Mais se réjouisse qui » le peut ; chante & rit qui peut le vou- » loir. Ce n'est pas moi, dont l'amour » devient un amour éternel ».

Tutta sì bella, e sempre bella appari :
Nullu accidenti ti guasta, ò transforma ;
Nè si pò nullu assimigghiu truvari
A la angelica tua celesti forma.
Anzi si pri disiu d'opri chiu rari,
Cù chiu superba e nobili riforma,
S'haviss la billizza a rinuvari,
Di la billizza tua pigghiria norma.

« Belle en tout, toujours belle, rien » ne te nuit, ni ne dépare. La beauté » des Anges, c'eſt la tienne : on ne trou- » vera rien ici-bas pour le comparer à » ta forme céleſte ; & ſi l'on concevoit » le deſſein d'un ouvrage plus rare, plus » parfait & plus noble, ſi l'on vouloit » refaire la beauté, c'eſt de ta beauté » qu'il faudroit ſe faire ſon modele ».

Mazaniel, ou *le Roi Pêcheur.*

Les autres enfans naiſſent pour la joie de leurs parens. Celui-ci ne fit ſentir que des ſoucis à ſa naiſſance, & ſes parens étoient ſi pauvres, qu'ils reprocherent à la nature de leur avoir donné un héritier de leurs infortunes.

Mais la nature qui faiſoit naître le jeune Thomas pour la miſere, ne lui épargna rien de ce qu'il falloit pour la vaincre, ou pour la ſupporter : elle lui donna du caractere, & avec les charmes d'une douce figure, un eſprit libre & facile qui ne fut point cultivé. Ses parens ignoroient même ce que c'étoit que

l'éducation; mais le génie n'en a pas besoin.

Le caractere de Thomas fut son plus brillant avantage; il le manifesta de bonne-heure. Son enfance pouvoit être une leçon pour les hommes faits; mais il n'avoit personne autour de lui pour l'observer, & rarement observe-t-on les enfans.

Thomas enfant étoit peu souple, mais peu volage, ordinairement taciturne, toujours fin, avisé, déterminé, & quelquefois profond dans ses jeux & dans ses moindres paroles. Il avoit sur les enfans de son âge la supériorité de la force & de l'adresse; ils le craignoient, & lui-même se demandoit pourquoi; car il ne se donnoit pas la peine de se faire craindre: il aimoit pourtant l'empire, & ne vouloit point être où il ne régnoit pas.

Lorsque son ascendant avoit déplu, & que dans sa petite société on avoit l'air de se fâcher, Thomas rioit, se séparoit froidement, & cherchoit d'autres amis. On ne tardoit pas à s'appercevoir qu'il manquoit; on revenoit à lui, qui ne revenoit jamais, & qui faisoit regretter son empire.

Il étoit né sans doute avec cette haine qu'il fit éclater d'une maniere si terrible contre les nobles & les riches. Enfant, il fit la guerre à leurs enfans, & ne voulut jamais de paix avec eux. Il avoit coutume de les appeller *des gimblettes pétries de lait & de miel, & soufflées de vent.* Et lorsque sa mere, affligée par les plaintes qu'on lui faisoit sans cesse, lui disoit : Malheureux Thomas, veux-tu donc te faire craindre par-tout comme un vaurien ? — Pourquoi est-on si lâche que de me craindre ? répondoit-il ; moi, je ne crains personne. Jamais la sévérité de son pere ne put rabattre les élans de ce caractere indocile.

On a vu dans tous les tems l'esprit de la guerre s'emparer de la plus tendre enfance, & ce petit fléau, éloigné par la police des Capitales, se faire plus ordinairement sentir dans les Provinces, où il n'est redoutable que pour les meres. Thomas s'étoit fait de tous les enfans de sa condition un petit peuple de sujets fideles, dont le plus lâche se seroit fait casser la tête pour lui. Sans cesse il promenoit cette armée contre les enfans des riches dans l'enceinte & sur tout le rivage

d'Amalfi, sa patrie. C'étoit ainsi qu'il s'exerçoit à manier les esprits (ce qu'il fut si bien faire), & qu'il s'accoutumoit aux périls, à l'idée d'empire, au goût des entreprises.

Il avoit dix ans lorsque son pere lui promit un sabre pour le faire aller à l'école publique : mais dès qu'il eut vu tous les petits esclaves trembler à la voix du Maître, il ne put dissimuler sa plaisante indignation ; il se bornoit à écouter les lectures des autres, & ne se lassoit point de demander pourquoi l'on apprenoit toutes ces choses qui étoient dans les livres. Il prétendoit que ce n'étoit pas la peine d'apprendre à lire, & vouloit seulement que son Maître lui fit venir de bonnes pensées. Un jour qu'il fut menacé d'un châtiment trop vil, trop inutile & trop ordinaire, il fixa le Pédagogue de deux yeux effrontés, & froidement il lui dit : Si je ne veux pas savoir lire, qui est-ce qui peut me gêner là-dessus ? L'arme du Pédagogue lui tomba des mains, & il se débarrassa bien vîte d'un pareil disciple.

Il est certain qu'il y a entre les hommes formés par les livres, & ceux qui

n'ont eu pour maître que leurs réflexions, une différence toute à l'avantage des derniers. Les uns sont perdus dans le champ des idées de tous les siecles, & flottent perpétuellement entre les contradictions. Les autres ne suivent que la file d'idées qu'ils se sont faites, deviennent originaux, entiers dans ce qu'ils sont, & rien ne les détourne dans le cas de prendre de grands partis. Les livres font des Savans qui parlent; la réflexion fait des hommes qui agissent. Thomas ne sut point lire; mais il sut s'emparer de la science d'autrui.

Lorsqu'il eut été chassé de son école, il prévint les réprimandes paternelles, & s'en vint dire à son pere : Je ne veux plus t'obéir, parce que je ne t'aimerois plus; je ne veux plus te coûter le pain que tu me donnes, parce qu'il ne me sert à rien : tu n'en as pas trop pour ma mere & pour toi. Donne-moi le sabre que tu m'as promis, & laisse-moi m'en aller gagner ma vie. On lui donna quelques petites monnoies, avec un bâton; il prit un morceau de pain dans sa poche, & s'en alla légérement. A sa sortie d'Amalfi, plusieurs détachemens de son armée se présenterent; il leur recom-

manda de ne faire ni treve ni paix avec leurs ennemis, leur donna un Capitaine de son choix, & les laissa dans la douleur de perdre un si bon Chef.

Thomas gagna la côte de *Sorrento*; & ce fut-là qu'un vieux Pêcheur le reçut dans sa cabane. Ce Pêcheur vit un jeune homme alerte, robuste; il s'en chargea : il lui apprit à nouer des filets, à les lancer, & à gouverner un bateau. Sans cesse il lui parloit de la nécessité de gagner sa vie, de la difficulté d'avoir du pain, des impôts, & de la misere du tems.

Ce Pêcheur avoit une fille nommée Mariola, jeune enfant de l'âge de Thomas, aussi jolie fille qu'il étoit beau garçon. Thomas, qui ne savoit pas s'il étoit beau, ne se doutoit point que Mariola fût charmante. La nature, qui faisoit si bien travailler sa tête, tenoit encore son cœur oisif, ses yeux aveugles, & son oreille sourde aux petites raisons d'un enfant.

Il étoit pourtant vrai que Mariola passoit douze ans, & que déjà son cœur travailloit beaucoup depuis l'arrivée de Thomas : elle n'aima plus autant son ouvrage, ses jeux, ni ses petites compa-

gnes : bientôt elle n'eut plus de langue, & son regard devint moins effronté : elle s'ennuyoit le jour en gardant la cabane; elle s'ennuyoit la nuit en veillant, & à toute heure elle s'ennuyoit sans bien savoir pourquoi; & cependant elle sentoit que ce pourroit bien être à cause que Thomas n'étoit jamais auprès d'elle.

Jamais son pere ne fut plus caressé, plus prévenu, & mieux servi. Quand il travailloit sur le rivage avec Thomas, vingt fois le jour elle avoit des prétextes de les aller joindre, pour leur porter du pain, de l'eau fraîche & des fruits, ou pour demander si l'on n'avoit besoin de rien, ou pour demander si la pêche étoit bonne, ou pour demander à quelle heure du soir on reviendroit. Ce qu'elle faisoit le plus souvent, c'étoit de rêver; ce qu'elle faisoit avec plus de plaisir, c'étoit de mettre l'aiguille aux vêtemens usés du jeune garçon.

Sans y songer, Mariola prenoit l'habitude de se parer presque tous les jours : elle changeoit au soir la fleurette qu'elle avoit mise au matin sur son oreille. Sa colerette n'étoit plus si négligemment lacée, & du haut elle s'ouvroit avec plus

d'artifice. Fût elle debout, fût-elle assise, on voyoit qu'elle avoit retranché deux bons doigts de la longueur de son joli jupon. Thomas ne voyoit rien ; & si par hazard il se trouvoit seul avec elle, si toujours dans ce moment elle avoit à renouer devant lui le ruban de son petit soulier, une rose à replacer dans son lacet, Thomas ne savoit pas suivre de l'œil ces petites mains charmantes, si lentes à renouer un ruban, si lentes à replacer un bouquet.

Deux tristes & mortelles années se passerent à desirer de la part de l'innocente, à réfléchir sur ce qu'elle desiroit, à témoigner de son mieux ses pauvres desirs, à grandir, à devenir plus jolie, plus fine & plus hardie. L'ingrat garçon les avoit vu passer à travailler & à s'instruire. Il ne pouvoit quitter son vieux Pêcheur, ni lui épargner les services, les réflexions, les questions, ni lui laisser jamais fermer la bouche.

Cet homme avoit eu des aïeux bourgeois, & jadis en crédit parmi le peuple de Naples. Des desseins trop favorables à ce peuple malheureux, & trop librement manifestés, avoient fait le malheur

de sa famille. Il étoit né durant un bannissement qu'avoit mérité son pere ; il avoit été nourri de vieilles maximes républicaines, depuis si long-tems oubliées dans le Royaume : il les fit toutes entrer dans l'ame de Thomas. Il avoit sondé & reconnu le caractere robuste de son disciple, & s'étoit appliqué à le rendre plus ferme encore & plus terrible. Le génie de la liberté sembloit s'être retiré dans cette tête blanchie ; & le sang de ses héros brûloit encore dans des veines flétries par soixante ans de fatigue & de misere.

Ce fut cet homme qui s'empara d'une jeune ame qui se livroit avec ravissement ; il la pêtrit de ses principes hardis & sanguinaires : il retrouva sa mémoire pour raconter à Thomas l'histoire de sa patrie, ses guerres, ses triomphes, ses fléaux, ses révolutions sans nombre ; & ces récits étonnans par eux-mêmes, ne passoient point par ses levres sans être revêtus de traits & de réflexions qui embrasoient le cœur du disciple attentif.

Après avoir long-tems appuyé à son oreille sur les droits du peuple, sur l'audace de la tyrannie ; après mille sombres

tableaux sur l'asservissement honteux des exactions & de la misere ; un jour qu'il avoit effrayé le jeune homme par celui des impôts appesantis sur le Royaume de Naples, sa fille vint le trouver à sa barque, à l'heure où elle apportoit le pain ; mais ce jour elle n'apporta que des larmes, & une triste nouvelle qu'elle lui dit à l'oreille.

Le vieillard, après avoir entendu, saisit avec vivacité la main de Thomas ; & le fixant d'un regard désespéré : Ami, lui dit-il, viens avec moi. Il renvoya sa fille à la cabane, & conduisit le jeune homme le long de la côte ; il lui fit faire une centaine de pas, & l'arrêta pour lui dire : As-tu faim ? — Oui, répondit Thomas. Il lui fit reprendre sa marche ; & au bout d'un pareil espace, il l'arrête encore, & lui répete : As-tu faim ? — Je vous ai dit qu'oui, dit Thomas. Après quelques pas encore, le vieillard l'arrête au pied d'un rocher sur le bord de la mer, se fait aider à renverser un amas de cailloux qui fermoient l'entrée d'une caverne ; & ce qu'apperçut Thomas dès l'ouverture, ce fut une potence à laquelle un squelette étoit suspendu, & sur le

bois infame étoit écrit : *Thomas Anello, vengeur du peuple Napolitain.*

Le jeune homme paroît étonné : il devient sérieux & ses yeux s'échauffent. Le vieillard l'épie & lui dit encore : As-tu faim, Thomas ? Thomas ne répond rien. Il y a cent ans, poursuit le Pêcheur, que ces ossemens étoient un brave homme qui avoit faim. Il voyoit sa femme, ses enfans, ses parens, ses amis tout le peuple de Naples sans pain. Il leur en fit donner à tous, & voilà ce qu'il lui en a coûté (*) : ah ! mon jeune ami, cet homme fut mon grand-pere. Ce fut mon pere qui vint ici cacher ces misérables restes qu'il y honora toute sa vie. Je leur ai gardé le même respect, avec le desir toujours inutile de l'imiter ou de le venger. Maintenant je suis vieux ; je n'en ai plus la force, & cependant on

(*) En 1616, sous le gouvernement du Vice-roi Pierre de Tolede, il y eut en effet une sédition dont le Chef s'appelloit Thomas Anello, payſan de la côte de Surrente ; mais il n'étoit pas queſtion du pain, & cette entrepriſe ne regardoit que l'Inquiſition.

vient de doubler l'impôt sur la farine. Je n'ai plus de pain à te donner, non plus qu'à ma pauvre enfant.

Le cœur de Thomas s'enfloit en écoutant ces paroles. Il rêva long-tems, en regardant l'horrible image : ensuite il ramena ses yeux sur le Pêcheur pour lui dire : Je veux porter le nom de ton grand-pere, mourir comme lui, & te donner du pain, de même qu'à ta fille. Je vois bien qu'on ne peut faire lever l'impôt; mais je me ferai Roi de Naples, & nous verrons si les choses ne vont pas à ma fantaisie. Ce n'étoit plus l'idée ridicule d'un enfant qu'il exprimoit; c'étoit un sentiment vigoureux qui ne devoit plus laisser de repos à son cœur.

Il revint avec le vieillard à la cabane. Ils y trouverent Mariola qui pleuroit, & dont les larmes redoublerent à la vue de son pere & de son amant. Thomas, que ce coup-d'œil ne pouvoit qu'émouvoir davantage, gémit pour la premiere fois & se trouva sensible, non pas sensible au trait de l'amour, mais à la générosité.

Il lui vient une idée qu'il ne communique point. Il se fie sur ses quinze ans

& sur sa taille, console le pere & la fille, & part en les avertissant qu'il ne reviendra que dans la nuit. On avoit brûlé le reste de l huile pour l'attendre : il ne revint qu'au chant du coq, & dès qu'il entre, il jette du pain sur la table avec de l'argent. On le regarde avec des yeux inquiets ; mais il détourne toutes les idées par ces paroles qui étoient dans sa maniere ordinaire.

Je vous ai vu pleurer, dit-il à Mariola ; cela m'a fait de la peine, parce que je n'aime point qu'on pleure. Je suis arrivé au port de Surrente : je me suis adressé à un Caporal Espagnol, & je lui ai demandé de l'argent. Il m'a dit que j'étois trop jeune. Je lui ai répondu qu'il étoit un insolent, que j'avois dix-huit ans accomplis, & qu'il me falloit un sabre & de l'argent. Je le crois brave homme : il m'a fait manger & boire, ensuite il m'a donné deux sequins. En buvant le dernier coup, je lui ai jetté mon verre aux yeux ; je me suis échappé, & me voilà.

Le lendemain il parle au Pêcheur avec la même confiance qu'au Caporal, & lui dit : Il faudroit, mon ami, songer à vendre

vendre ta barque & nous en aller à Naples ; car ce n'eſt pas ici que je me ferai Roi : & ſi tu le veux, ſi ta fille le veut bien, moi je la prendrai pour ma femme, & je la ferai Reine auſſi-tôt que je le pourrai.

Le Pêcheur qui juſqu'alors avoit enflammé ce courage ardent, ſe crut obligé de le ſuivre à Naples pour régler ſa tête par ſa prudence. Il changea de ton ; il inſtruiſit le jeune homme de l'état des choſes, de la forme du Gouvernement, de toutes les ſortes d'adminiſtrations, de la police & de l'eſprit des corps. Par rapport au mariage, il lui fit craindre de ſe repentir, s'il précipitoit cette affaire ; mais Thomas l'aſſura qu'il ne ſavoit point ſe repentir, qu'il agiſſoit toujours d'après ſa détermination, qu'il ne ſe ſoucioit pas beaucoup de femme, que Mariola lui paroiſſoit trop douce, mais qu'il la connoiſſoit mieux qu'une autre, qu'il falloit faire famille enſemble, & qu'enfin il vouloit l'épouſer, puiſque le vieillard étoit vieux, & que ſans lui Mariola ſeroit malheureuſe un jour. Le ſentiment qui fit ce mariage ne valoit-il pas autant que les illuſions paſſageres de l'amour ?

Dès qu'on fut arrivé dans Naples, Thomas, que désormais nous appellerons Mazaniel, trouva les ressources & les circonstances plus difficiles qu'il ne les avoit imaginées. Son beau-pere crut devoir le gouverner, & lui faire envisager les considérations, les obstacles, l'immense travail des entreprises. Il lui fit reconnoître le caractere oisif & volage d'un peuple qui traînoit indolemment sa chaîne, & qui se laissoit prendre, en riant & en chantant, le dernier morceau de pain qui pouvoit lui donner la force de la traîner.

On raconte, lui disoit-il que ce fut une syrene qui bâtit Naples sur ce superbe rivage. Cela veut dire que de tout tems on y fut abandonné à la molleſſe, occupé de chants frivoles, & rassasié d'amoureux plaisirs. Il te faut du tems avant de faire taire la syrene, & bien de la fatigue pour lui écraser la tête. Les fainéans ne sont pas braves, non plus que les heureux. Le Napolitain dort & jeûne sur un lit de roses. Il ne le quittera pas pour aller moissonner avec peine; & si tu lui mets des armes dans les mains, prends garde qu'il ne les lâche aussi-tôt, car il ne coule rien dans ses veines.

Prends garde auſſi de déſeſpérer. Une poule peut devenir furieuſe. Attends le moment où la nature offenſée lui donne du courage, & ne perds pas ton temps à l'irriter ; étudie les eſprits, les rapports, les fortunes, les facultés & les intérêts divers. De proche en proche on peut tout apprendre. Ne laiſſe point endormir ton activité dans les bras de ta femme, & ſouviens-toi ſans ceſſe de l'engagement que tu as pris avec le nom de mon grand-pere.

Parle beaucoup, parle avec tous : mais que jamais ta penſée ne paſſe ſur tes levres, ni dans tes yeux, ni dans tes actions. Le courage peut détruire cent Villes ; la prudence peut enlever le monde de ſa place.

Occupe toi d'abord à te nouer des amitiés, à rapprocher les uns pour t'en faire des ſoutiens, à diviſer les autres pour t'en faire des lumieres. Fais enſorte que tout le monde te connoiſſe. Le plus pauvre rend des ſervices, le plus riche en a beſoin : ne les épargne à perſonne. Il en eſt de deux ſortes, de réels & de trompeurs, qui ſont également des amis.

Ouvre-toi la porte des Grands. Ils sentent moins que le peuple l'utilité & la douceur des liaisons ; l'orgueil & l'intérêt les divisent : ils se chicanent & se trahissent plus volontiers. Fréquente ceux qui les servent, tu auras la clef de leurs affaires & de leur pensée.

Quand tu seras au point d'entreprendre, annonce un intérêt qui flatte l'universalité, un grand intérêt capable de faire reposer tous les autres, de réconcilier les inimitiés particulieres, de réunir la force & la timidité, l'avidité & le désintéressement, la misere & l'opulence dans ton entreprise.

Souviens-toi sur-tout de ce point : c'est que si tu t'éleves, que personne ne sente qu'il est demeuré au-dessous de toi. Regarde aux têtes que tu voudras frapper, & ne les abats point au hazard. Souris à la foule, quand on immolera derriere toi, & ne dédaignes pas la main où tu touchois auparavant. Ce sera te préparer un lit de fleurs, si tu viens à tomber.

Tels étoient les conseils du vieux Pêcheur, qui ne put en voir les fruits. Les circonstances tarderent : il mourut entre les bras de sa fille & de son gendre, aussi

regretté de l'un que pleuré par l'autre. Mazaniel apprit à se suffire, & Mariola se vit enfin consolée par les bons procédés de son époux. Ils s'établirent sur la place du marché, où Mazaniel sut se faire une heureuse ressource de la vente du poisson ; & Mariola, que les années & l'hymen avoient embellie, étoit la fruitiere du marché la plus regardée & la plutôt débarrassée de sa marchandise.

Il y avoit dans leur voisinage un citoyen de grand âge & qui jouissoit d'un grand crédit sur la populace. Cet homme, nommé Giulorso, déterminé, populaire & irréconciliable ennemi de la Noblesse, avoit eu autrefois la charge d'Elu ; & sur des imputations qui le chargeoient d'aimer & de soutenir les nouveautés, de propager des semences de sédition, il fut cité à la Cour d'Espagne, & relégué en Afrique au Château d'Oran.

Il avoit rapporté delà dans Naples son génie remuant, ses idées inquietes, & les connoissances qu'il avoit acquises précédemment dans le manege des affaires. Il avoit tous les vices & toutes les qualités brillantes de l'ambition. C'étoit un homme affable, magnifique, laborieux,

éloquent, mais avide, rusé, cruel, jaloux, traître à tous, & il pouvoit aller jusqu'aux crimes honteux. Ses plaisirs ne nuisoient point à ses projets, ni ses projets à ses plaisirs; & il se montroit aussi actif à se forger de nouvelles affaires sans aucun but, qu'à rechercher une intrigue amoureuse sans passion (*).

Il avoit vu Mariola, qui étoit véritablement une beauté à laquelle un amant même n'eût osé comparer sa maîtresse. L'air champêtre qu'avoit conservé la belle fruitiere, son état, son ignorance, réveillerent le foible reste de ses désirs, & lui firent espérer une voie facile à ses séductions. La vertu ferme qu'il rencontra ne l'étonna point, & peut-être pensoit-il que la vertu des femmes est comme l'onde qui s'enfle à mesure qu'on la presse

(*) Cet homme est peint ici comme dans l'Histoire, où il est appellé Giulo Genouuino. L'Histoire ajoute qu'à son retour du Château d'Oran, il s'étoit fait ordonner Prêtre, afin de pouvoir plus librement exercer son génie sous le rempart des immunités ecclésiastiques. Le Roman a respecté ce trait de son caractere.

de front, mais qui s'applanit si l'on fait lui creuser un chemin par où elle se glisse de côté.

Giulorso commençoit par les pratiques les plus artificieuses à effrayer beaucoup notre jeune païsanne, lorsque le cours des affaires amena la grande circonstance qu'attendoit Mazaniel, & dont il voulut lui-même s'emparer.

Les ennemis de la Maison d'Autriche s'étoient ligués & travailloient de toutes parts à son abaissement; ils avoient en différens endroits de sa domination souffle l'esprit de révolte & de discorde; ils avoient fait sentir leurs armes à plusieurs de ses Provinces; & le poids des guerres qu'elle avoit soutenues, dans le double dessein d'écraser au-dedans l'hydre des séditions, & de tenir l'étranger hors de ses frontieres, avoit fatigué ses vastes Etats & pesé sur-tout sur le Royaume de Naples. Ce Royaume si riant & si riche, avoit fourni sans mesure à des besoins sans bornes, & recevoit sous chaque Viceroi de nouvelles impositions, dont les collectes se faisoient avec une dureté sans exemple & une avarice sans frein.

Les fermes publiques étoient engagées

à des Napolitains mêmes dont on avoit habilement tiré des avances excessives ; ce qui réduisoit ces particuliers à pratiquer tous les jours de nouvelles inventions, à solliciter de nouveaux droits pour se recouvrir en épuisant leurs compatriotes. Le Gouvernement Espagnol leur faisoit acheter chaque nouvel impôt qu'ils proposoient : c'étoit se préparer un argent infini, c'étoit s'épargner les frais de la secousse, fouler les Napolitains sans s'exposer à leurs murmures, & leur enlever tout prétexte & tout pouvoir de rébellion.

Les Vicerois d'ailleurs revêtus d'une autorité trop passagere, se hâtoient de s'enrichir, & ne se croyoient pas envoyés pour autre chose. On les vit, par une inconséquence de l'avidité, fermer leurs yeux aux vrais calculs, & détruire les ressources du Royaume en même tems qu'ils songeoient à se les appliquer. Ce furent eux qui lierent les bras de l'industrie, qui arracherent les aîles du commerce, qui étoufferent la voix des sciences, qui déroberent au Port ses navires, aux arsenaux les armes, aux lieux publics leurs ornements ; qui firent craindre la richesse

aux citoyens, la fertilité des terres aux habitans de la campagne, & jamais ils ne voulurent appercevoir que rendre un peuple heureux c'étoit le moyen le plus noble & le plus sûr de l'asservir.

D'un autre côté, les Barons exerçoient dans les Provinces les droits les plus durs de la féodalité. On laissoit les vassaux sous cette horrible verge; & quoiqu'on leur permît de réclamer l'autorité royale, on gagnoit trop par cette vaine puissance des Nobles pour la réduire, & délivrer de ce joug un peuple qui peut-être alors eût encore voulu disputer sa liberté contre la Couronne.

Un moyen également adroit & terrible de soumettre tous les Ordres, ce fut l'érection d'une foule de petites Cours de Justice, qui firent naître le démon de la chicane, & qui livrerent tout le Royaume à la frénésie des procès, dont on aimoit mieux le voir occupé, que des entreprises de la monarchie; & c'étoit-là ce qui la favorisoit le plus, en éternisant les haines, en achevant de ruiner les Napolitains, & de les écorcher (1).

(*) Les gens de Justice fourmilloient à Na-

On ne croyoit pas pouvoir pouſſer plus loin la maxime qu'il faut aſſommer l'animal qu'on veut rendre docile. Le fléau des gabelles étoit appeſanti ſur toutes les ſortes de denrées, ſur tout ce qui pouvoit être bu, mangé ou fumé; & l'on avoit ſucceſſivement hauſſé la taxe par-deſſus la valeur réelle des choſes.

Enfin l'on s'aviſa que les fruits & les herbages n'étoient pas encore impoſés, & que la conſommation de ces alimens, qui étoit devenue la derniere reſſource du peuple, produiroit en proportion de ce qu'elle ſeroit accrue par la diſette ou par la cherté de toutes les autres denrées. Les Traitans propoſerent cet odieux impôt. Le Duc d'Arcos, Don Rodrigue, Pônce de

---

ples autant que les muſiciens & les mendians. On raconte que le Pape Innocent XI, ayant fait prier le Marquis *Delcarpio* de lui envoyer trente mille têtes de cochons, le Viceroi lui fit répondre qu'il ne pouvoit en trouver un auſſi grand nombre; mais que ſi Sa Sainteté avoit beſoin de trente mille têtes d'Avocats, il les avoit toutes prêtes.

Léon, qui étoit alors Viceroi, le permit ; & le cri qu'il en ordonna fut un coup de tonnerre qui réveilla les Napolitains.

Il ne manqua pas de secretes suggestions pour envenimer les esprits. Ils s'allumerent ; mais l'explosion n'eût été qu'un vain murmure, s'il ne se fût trouvé un homme pour délier les bras, & faire sentir à un demi-million de misérables, les restes du sang qui dormoit dans leurs veines.

Cet homme, dont on ne soupçonnoit pas le génie, laissa d'abord parler, & écouta. Il examinoit les dispositions de chacun, & l'esprit des chefs. Il se promenoit sur le port, rodoit autour des châteaux, des prisons, des maisons publiques : on croyoit que ce n'étoit que par une imbécille curiosité qu'il s'informoit dans les cazernes de l'état & du nombre des troupes, de leur ordre de service, de leurs munitions, & dans les différens quartiers de ce qui s'étoit dit aux assemblées du peuple, aux Conseils, au Palais. On ne savoit sur-tout que dire d'un bel homme robuste, qui se faisoit sans cesse entourer d'une foule d'enfans, & qui se mêloit à tous leurs jeux.

Cependant les chefs du peuple repréſentoient au Conſeil l'exceſſive miſere du Royaume, l'extrême difficulté de percevoir le nouvel impôt, l'avantage qu'il y auroit à le lever pour conſerver tous les autres, & les ſuites des fureurs qui couvoient au ſein de la populace affamée : on leur répondoit que tout impôt facile à établir étoit dangereux à éteindre ; qu'on ne pouvoit retirer celui-ci ſans un attentat contre les intéreſſés dont pluſieurs étoient du Conſeil, & la plus grande partie d'entre les Nobles. Que le Napolitain n'étoit pas ſi redoutable qu'on le faiſoit ; qu'il avoit aſſez montré ſa patience & ſon inertie ; qu'il ſeroit honteux de rien céder à une populace arrogante ; que l'indulgence qu'on ſollicitoit, en inſinuant une crainte indigne de la part du Gouvernement, feroit naître de nouvelles prétentions ; que dans le cas dont on menaçoit, on auroit une faction aſſez puiſſante à oppoſer au bas peuple ; & que du reſte on n'auroit jamais beſoin d'armes, mais ſeulement de potences pour le réduire.

Ces raiſons prévalurent dans l'eſprit du Viceroi ; & dans ce même tems où l'on

affermissoit l'impôt, le vieux Giulorso, dont la langue étoit exercée à tous les genres de séduction, fit céder ses idées adulteres à d'autres idées, & parut à une assemblée des Capitaines des quartiers, où il employa toute l'adresse & la vigueur de son éloquence, à donner la derniere secousse aux esprits qui chanceloient encore.

Il insista dans un discours sur les actes de violence du Gouvernement, sur le danger d'une plus longue patience, sur l'inutilité des suppliques à des Ministres résolus d'abuser insolemment & sans cesse de la docilité du peuple, & sur la nécessité de recourir aux armes, non contre l'autorité sacrée de Sa Majesté Catholique, mais contre des Ministres avares & tyrans qu'on devoit considérer comme les premiers ennemis du Roi, eu égard à la haine que leur conduite attachoit à son nom.

Que craignez-vous ? ajoutoit-il, le nom de séditieux ? on ne le mérite point contre une tyrannie subalterne : on ne le mérite jamais contre l'oppression ; mais celui de vengeurs & de sauveurs dans les miseres publiques. Les véritables rebelles sont ceux qui ont anéanti toutes vos loix, tous vos privileges, & dérogé à la vo-

lonté souveraine de tous les Rois qui les ont respectées. Ceux-là sont rebelles envers vous, & vous avez le droit des châtimens contre eux, si vous en avez le courage.

Et ne vous aveuglez pas sur le nombre des coupables. Il en est d'autres que des Ministres & des Fermiers. Votre Noblesse, à qui vos peres avoient donné des armes pour la défense de leur postérité; votre Noblesse, que vous nourrissez dans les plaisirs oisifs, & qui vous remercie de son pain en vous dérobant le vôtre, vous marchera sur le corps tant que vous vous courberez; ce n'est qu'en vous abaissant qu'elle se tient élevée, qu'en vous dépouillant qu'elle se pare, qu'en vous affamant qu'elle s'engraisse, qu'en resserrant vos chaînes qu'elle peut se targuer de sa liberté, & se délier des devoirs que vos constitutions lui imposoient.

Vous l'avez vu porter elle-même & volontairement la main aux fardeaux qu'on vous a chargés, & consentir avec une facilité coupable à toutes les résolutions du Conseil Royal. On vous a tout pris, parce qu'elle n'a rien défendu. On vous a pris jusqu'à vos femmes & vos

filles pour les deshonorer, jusqu'à vos enfans pour les dégrader de leur sexe. Et quel étoit le peuple du monde à qui la terre eût offert plus de richesses ? Vous n'avez plus rien, & vous payez jusqu'à la derniere faveur du ciel libéral, jusqu'à cet air pur que vous respirez.

Nos voisins savent que leur argent se dépense pour les protéger. Ils le voyent servir à l'embellissement de leurs villes, aux plaisirs de leurs Maîtres : que devient le nôtre ? Nous savons seulement que nous achetons la misere, la servitude, le deuil éternel. Nos Maîtres n'ont point de Cour, tout est sombre & morne autour d'eux. Nous ne les voyons jamais. Nous ne sentons leur existence que par nos besoins, nos douleurs & nos craintes, comme celle des brigands sous qui tremble une contrée, & qu'on se croit heureux d'enrichir pourvu qu'on ne les rencontre jamais.

Et voyez à quel point ils nous méprisent. Ils ne daignent pas avoir des forces pour nous contenir, & nous laissent promener avec nos chaînes comme des animaux mâtés. Voyons si nous avons mérité ce mépris, voyons si nos plaintes,

si nos larmes, si nos plus secrets murmures ne seront pas pris de leur part comme des offenses; voyons si la patience peut adoucir nos peines, si la soumission peut fléchir des tygres, & laissons-nous mépriser; pleurons, murmurons tout bas, patientons, & soumettons-nous.

C'est ainsi que Giulorso favorisoit sans le savoir les secrettes intentions de Mazaniel, qui n'avoit ni le droit ni le mérite de l'éloquence. Mais ce n'étoit pas assez que de parler & de disposer les esprits, il falloit aiguillonner les courages; & c'est alors que l'exemple du courage est au-dessus de l'éloquence. Suivons maintenant Mazaniel dans les détails de son entreprise.

Depuis long-tems il faïsoit espérer au peuple de faire lever non-seulement l'impôt établi sur les fruits & les herbages, mais de renouveller l'ancienne Constitution républicaine, dont il détailloit les avantages avec sa naïve énergie. Il s'étoit emparé de l'esprit des femmes, qui soupiroient après le bonheur de manger tout à bon marché, de se parer à leur fantaisie, & de voir leurs maris assis dans les Conseils. Il s'étoit attaché à séduire ceux

des hommes qui étoient mariés, & qui avoient des enfans, & il avoit senti que les Célibataires étoient toujours assez prompts à remuer d'eux-mêmes.

Cependant il voyoit toutes les résolutions tardives. Il imagina, pour les faire éclore, un moyen qui peut paroître ridicule. Ce fut de mettre en avant tous les enfans de la populace : c'étoit forcer les peres à les soutenir ; c'étoit en imposer au Gouvernement, lui inspirer de la sécurité, & intéresser tout le monde pour de jeunes Héros qui demanderoient des pommes & du pain, sans taxe, avec la liberté.

Un jour (*) que les charges ordinaires des fruits & des légumes étoient arrivées de Pouzzol, les Commis préleverent le droit avec une rigueur qui força les pauvres Jardiniers à s'adresser à un des Membres du Conseil Collatéral : ils le prioient de représenter au Viceroi l'atrocité des Commis, lorsque le Magistrat les menaça de les faire pendre : ils revinrent à

(*) C'étoit le matin du Dimanche 7 Juillet 1647.

l'Elu du peuple, qui les traita de même; & ils reparurent inconsolables sur la place du marché.

Mazaniel y étoit avec une armée d'enfans. Tout d'un coup il donna du pied à tous les paniers de fruits, qu'il répandit, & il dit aux enfans : Mangez, mes Amis, mangez, & nous irons faire lever l'impôt. Les paysans répéterent : Allons faire lever l'impôt, & s'armerent de pierres & de fruits pour lapider l'Elu. Alors Mazaniel arracha une Enseigne qui portoit les armes du Roi, & fit défiler sa jeune armée, en marchant lui-même à sa tête.

Il la fit arrêter un moment sur la place du Palais, & fit élever toutes les voix enfantines pour crier : l'impôt, levez l'impôt sur les fruits. Ensuite il la fit passer au travers de la garde Espagnole, & inonder le Palais, en répétant le même cri. Le Cardinal Trivulce courut à l'appartement du Viceroi, & lui conseilla de renvoyer cette marmaille avec une promesse. L'avis étoit sage, puisque la moindre violence à l'égard de ces enfans auroit armé toute la Ville avant qu'on fût en état de se défendre.

Jusqu'à ce moment, on n'avoit pas remarqué dans toute l'émeute un personnage qui eût plus de douze ans. Mais le peuple encouragé par l'indulgence qu'on témoignoit à cette jeunesse, se joignit à elle. L'impunité, la facilité réveillerent tous les courages; l'émeute se grossit, & bientôt il n'y eut plus personne qui fût tenté de rire, ni qui pût regarder avec indifférence les allées & venues de la troupe enfantine. Ce qui n'avoit paru qu'un jeu d'abord, fut manifesté comme un acte sérieux. Tout le peuple à la fois encouragé l'un par l'autre, se jetta dans le Palais, & demanda la suppression de l'impôt établi sur la farine, ensuite de celui de l'huile, ensuite de celui du vin, & puis d'une chose, & puis d'une autre.

Une foule de Gentilshommes accourut : quelques-uns furent assommés par les habitans de la campagne; le reste se mit à flatter la fureur des séditieux, & le Viceroi lui-même parut sur un balcon, d'où il fit jetter un écrit qui anéantissoit l'impôt. Mazaniel releva l'écrit; & ne le voyant pas signé de tous les Membres du Conseil, il s'écria qu'on amusoit le peuple, & le peuple cria trahison : les

enfans allerent crier trahiſon dans toutes les rues; & Mazaniel fit alors déſarmer la garde Allemande, dont les hallebardes paſſerent dans les mains de quiconque étoit en état de les manier.

Les plus avides s'étoient répandus dans les appartemens du Palais, où ils briſoient & diſperſoient les meubles. Il les fit de ſon autorité renoncer à ces vaines violences, & redeſcendre ſur la place où étoit le Viceroi, qui s'efforçoit de calmer les eſprits avec toute la douceur & la politeſſe qu'il croyoit néceſſaires. Mazaniel fit enſorte qu'il ne fût entendu de perſonne, & le força de rentrer dans un carroſſe, où il ſe mit à côté de lui. Quatre mutins inſenſés ſe jetterent aux portieres, & préſenterent quatre épées au viſage du Viceroi. Mazaniel ſe ſaiſit d'une de ces épées, qu'il paſſa dans le corps de celui qui la tenoit, & fit par-là comprendre aux autres que ce n'étoit pas ainſi qu'il falloit opérer.

Il conduiſit le Viceroi juſqu'à la porte d'un Couvent, où il le fit entrer; & là il lui dit: Duc d'Arcos, vous êtes mon priſonnier, & vous me répondrez de tout ce que pourront entreprendre vos Gen-

tilshommes & vos gardes. Il sortit; & se mêlant à la populace, il permit l'entrée du Couvent à plusieurs Gentilshommes qui se présenterent, & à l'Archevêque, qui ressortit bientôt avec un nouvel écrit signé du Viceroi, lequel promettoit la suppression de l'impôt. Tout ce qui n'alloit pas au but de Mazaniel ne pouvoit passer. On ne voulut point de l'écrit, qu'il déchira lui-même. Il fit prendre les tambours de la garde Espagnole, massacrer les soldats qui avoient eu l'imprudence de tirer quelques balles, enrôler les autres dans la sédition, en les plaçant d'espace en espace; & delà il fit marcher l'émeute vers les prisons, qu'on ouvrit, dont on brûla les registres, & des prisons on se porta vers le Palais de Justice, tandis que le Viceroi, les Nobles & les Magistrats consultoient; les Nobles voulant qu'on opposât la force qu'ils n'avoient pas, les Ministres contrariant cette idée; & disant qu'il n'y avoit pas douze cens hommes dans la Ville en état de combattre, ni une seule galere armée dans le port; qu'il étoit clair qu'il y avoit une conspiration formée, & que puisqu'il n'y avoit point de sûreté à se défendre, il falloit céder

ce qu'on ſeroit toujours le maître de reprendre avec le tems & les circonſtances.

Le lendemain, le Viceroi fit donc publier une Patente ſignée du Conſeil, ſur la place du Marché. Cette Patente, qui confirmoit l'exemption des Gabelles accordée par Charles-Quint, alloit réunir la populace à l'obéiſſance. Heureuſement Mazaniel ſe trouva ſur la place pour demander au Miniſtre où étoit l'original de cette Patente. Le Miniſtre répondit qu'il n'en ſavoit rien; & Mazaniel lui dit alors qu'elle étoit à tel endroit, où ce jeune homme ſavoit qu'on avoit ramaſſé des armes, & que l'entrée de cet endroit étant défendue par une garde, il prenoit le Miniſtre pour chef & pour guide de tous les braves gens qu'il alloit y conduire. Le Miniſtre, qui pénétra le deſſein de Mazaniel, s'échappa ſur la route, & ſe gliſſa dans une Egliſe, en abandonnant ſes gardes, que les ſéditieux mirent en pieces, & dont ils attacherent les membres aux portes de l'Egliſe, où ils n'oſerent aller prendre le Miniſtre qui cherchoit à les tromper.

Mazaniel alors inſiſte ſur cette trahiſon ſuppoſée, profite du moment de

fureur qu'elle inſpire, & s'élevant ſur un perron : « Amis, s'écrie-t-il, nous avons un bon commencement qui nous promet une bonne fin. Voyez ſi je n'avois pas raiſon de vous dire que le remede de nos maux étoit dans nos mains, & que tout étoit aiſé, quand on ne croyoit rien difficile. Nous avons amolli par la crainte les rigueurs obſtinées du Gouvernement, & vous ſentez depuis hier qu'il n'eſt rien tel que la force pour faire entendre raiſon à qui ne veut point la faire.

« Mais ce n'eſt pas aſſez d'obtenir la ſuppreſſion des impôts ; on vous en rechargera dès que vous vous en croirez délivrés. Ce ne ſeroit pas même aſſez de vous donner le droit de les refuſer, il faut vous emparer du droit de n'en point avoir, & ne plus vous laiſſer gouverner comme des enfans.

« Mais ſi nous voulons rentrer dans cet état de bonheur que nous avons perdu, il faut ſonger que nous ſommes découverts, que nos ennemis travailleront à leur défenſe, & qu'il faut maintenant marcher avec regle & meſure, joindre la diſcipline à la prudence, & le bon accord à la force.

« Nous ſerons toujours déſunis, ſi l'un d'entre nous n'a pas ſur les autres un abſolu pouvoir. Prenez-le tel qu'il ne puiſſe rien vous faire craindre, & que, s'il vous déplaît, vous puiſſiez le remettre dans la ſubordination. Quand votre Chef ſera choiſi, qu'il ne permette point d'inutiles violences, qu'il vous faſſe attendre que les Royaliſtes ſe découvrent, & qu'en attendant il vous tienne toujours prêts en bon nombre, & bien armés.

« Quant à vous autres, je penſe qu'il ne faut point abuſer de ces troubles pour ſatisfaire vos inimitiés particulieres & vos vengeances. Ce ſeroit rompre l'union que je vous recommande, & vous faire haïr ou craindre de quiconque n'a pas encore pris ſon parti. Si vous avez une maiſon à brûler, une tête à faire tomber, que votre ſévérité n'attaque que les auteurs de vos miſeres, les Entrepreneurs des Fermes, les agioteurs des impôts, & ne gâtez point vos nobles deſſeins par aucun eſprit de haine ni d'intérêt. Reſpectez les édifices publics ou particuliers qui ſervent d'ornement à votre Patrie; mais pour Dieu, mes Amis, gardez-vous d'épargner les maiſons & les richeſſes des Nobles,

nobles, dont l'esprit envahissant & superbe fut la source de tous vos maux. Point de treve avec eux, point de clémence, point de confiance en leurs paroles, que vous n'ayez brisé leurs paisibles épées sur leurs têtes ».

Tandis que Mazaniel parloit, la foule s'étoit accrue de tous les prisonniers délivrés la veille, de tous les criminels réfugiés auparavant dans les lieux sacrés, de tous les bannis revenus des campagnes, lesquels tous nommerent un Abbé *Micaro*, un homme banni pour crime capital, & l'élurent pour leur Chef. Mazaniel dissimula très-habilement; & quoiqu'il ne connût pas l'Abbé *Micaro*, il s'apperçut qu'il ne garderoit pas son empire jusqu'au soir.

L'Abbé divisa d'abord les séditieux par quartiers; & c'étoit diviser les forces. Il envoya des lettres sur toute la côte depuis Pouzzol jusqu'à Salerne, pour intimer les paysans de se rendre à Naples, sous peine de voir le feu dévorer leurs champs : c'étoit inspirer la crainte au lieu de la confiance & du courage. Il fit vuider toutes les boutiques des Artisans, Marchands, Armuriers qui avoient quel-

ques fortes d'armes ; & c'étoit bleſſer l'intérêt de ceux même qui devoient en eſpérer un dans la rébellion.

Le Mardi ſuivant, troiſieme jour de l'émeute, l'Abbé Micaro s'occupant à brûler quelques maiſons des intéreſſés aux Fermes, à recueillir des meubles, de l'or, de l'argent travaillé, des joyaux, & livrant tout le reſte aux flammes, ſans épargner ni hommes ni bêtes, on reçut un avis qui annonçoit l'arrivée de quatre cents hommes de troupes Allemandes, appellées par le Viceroi. Mazaniel raſſemble ce qu'il peut trouver d'Artiſans & d'enfans, ſe fait ſuivre au travers des rues, & marche à la rencontre des Allemands. C'étoient des ſoldats nouveaux qui s'effrayerent à la vue des ennemis, & qui s'enfuirent à Ste. Marie de Conſtantinople. Mazaniel en fait attaquer les portes avec des flambeaux allumés, les contraint de rendre leurs armes, & de rendre leurs mains à ſa troupe, qui les ramene garottés. En revenant, il eſt reçu à l'entrée d'une rue étroite par deux Compagnies d'Italiens qu'il déſarme de même, & fait encore garotter, pour les conduire tous ſur la place, où ces priſonniers de-

meurerent jusqu'au neuvieme jour de la révolution, où il les renvoya sans armes à leurs Enseignes.

Ces deux actes de bravoure, plus brillans aux yeux du peuple que de brûler & de piller des maisons; la vue de plusieurs retranchemens que les Royalistes avoient fait élever dans le quartier du Palais, & dont l'Abbé Micaro ne songeoit point à troubler le travail; le souvenir du fameux Thomas Anello, mort pour la cause populaire, toutes ces considérations firent rejetter l'Abbé par la partie du peuple la plus honnête; & ce jour Mazaniel reçut, avec une épée qu'on lui fit présenter par sa femme, le Commandement suprême sur toute la ville de Naples.

On lui donna l'Abbé pour Mestre de Camp, pour Conseillers, le vieux Giulorso, avec un Elu du Peuple, un Secrétaire, un Avocat, un Procureur, & un Notaire, qui lui formerent un Conseil, où il admit de lui-même cinq ou six autres hommes de grand sens.

La nuit qui suivit ce jour de triomphe fut employée à faire la liste des proscrits, des réglemens & des ordonnances, occupation qui dura jusqu'au lever du

jour, où Mazaniel reparut sur la place en chemise, en bonnet de toile & en caleçon, pour être salué Roi, par une contradiction de cette populace, qui se flattoit d'être remise dans l'ordre républicain. Il monta sur un échafaud, d'où il distribua ses ordres, & d'où il fit parvenir à tous les Capitaines de quartier l'ordre de se montrer, dans la journée même, sur la place avec leurs Compagnies & leurs Enseignes, sous peine de perdre la tête.

Ce ban lâcha toutes les rênes de la sédition; tous les quartiers se déclarerent. Les proscrits furent décapités, leurs maisons vuidées, abandonnées aux flammes. Le peuple chargé d'armes courut la Ville à la clarté des incendies, commença par détruire les retranchemens dont on avoit couronné le quartier du Palais, fit rouvrir les boutiques fermées, recouvrir les marchés de denrées; & Mazaniel, une épée à la main, assistoit à l'exécution de ses ordres, se transportoit chez tous les Magistrats & Officiers, envoyoit chacun aux devoirs de sa charge ou de sa place, fixoit le taux des marchandises, & faisoit la police lui-même avec autant d'ordre que de sévérité.

Il est vrai, disent les Historiens, que toute la Ville offroit un spectacle de fureurs & de vengeances ; mais on n'en voyoit aucun acte, & seulement des exemples de justice, l'abondance & le bon marché rétablis, le sang épargné autant qu'il étoit possible ; & c'étoit une chose merveilleuse qu'un homme seul, placé par son état au-dessous de presque tous ceux qu'il commandoit, eût pu dans un moment étendre, sur l'esprit d'une populace enragée de misere, un assez formidable empire pour lui faire respecter tant de richesses qu'on avoit enlevées, & donner son argent à l'ordinaire pour avoir ses provisions.

On ne peut pas dire que tout étoit calme ; mais tout se faisoit avec ordre : les Nobles mêmes, s'ils étoient dociles, pouvoient aller librement ; & Mazaniel s'en tenoit à la défensive, pour ne pas trop exposer ses prétentions. Le Cardinal Archevêque Filamarino, digne Prélat révéré du Peuple, mais ami de tout le monde, ne dédaigna point de traiter avec les Rebelles. Le nouveau Monarque, avec lequel seul il étoit question de traiter, tergiversoit avec respect, & se con-

tentoit de lui répondre que le tems venoit toujours, que le tems étoit le meilleur conseiller, qu'il verroit, qu'il n'avoit pas encore assez rêvé sur les graces & la capitulation qu'il pouvoit accorder.

Cependant il étoit encore loin de terminer son entreprise, au moment où le vieux Giulorso reconnut dans son Maître son rival d'amour & d'ambition; il se promit de lui reprendre la fidélité qu'il lui juroit, & il unit ses ressentimens à ceux de l'Abbé Micaro, vivement blessé d'être descendu à la seconde place. Les Nobles, qui ne pouvoient gueres se compromettre avec le Peuple, ameuterent dans les environs de Naples deux ou trois cents bandits, qu'ils firent approcher en diligence, & que l'imprudent Abbé Micaro fit entrer par trahison dans la Ville pour les établir sur la place du Marché.

Mazaniel toujours prêt, marchoit à leur rencontre, lorsque le vieux Giulorso, piqué lui-même de l'imprudence de l'Abbé, & craignant d'être découvert pour son complice, fit reconnoître le traître à Mazaniel, qui ne se défia point qu'il y en eût deux, & qui, sur le premier mot de son

Conseiller, fendit la tête de Micaro d'un coup de sabre, sépara de sa troupe tous ces échappés de prison qui l'avoient élu la veille, & s'en alla faire carnage des bandits qui l'attendoient. Une partie s'enfuit sur les bateaux du port, une autre partie se réfugia dans les Eglises, où le respect des lieux ne les sauva point d'être décolés & déchirés vifs jusques sur les Autels. Leurs têtes, au nombre de plus de cent cinquante, avec celle de Micaro, furent élevées sur des perches, promenées par bravade devant toutes les maisons des Nobles, & rangées en file tout autour du Marché.

Ensuite les Ducs de *Matalone* & *Caraffa* son frere, odieux depuis longtems, & nommés dans cette circonstance comme ayant été les instigateurs des bandits, essuyerent, avec d'autres Seigneurs, la plus acharnée persécution. Je leur montrerai, dit Mazaniel, qu'ils ne sont pas ici dans leurs terres, ni devant des paysans qui tremblent à les regarder. Don Joseph *Caraffa* s'étoit réfugié dans un Couvent, où Mazaniel alla le demander à deux valets qui lui mentirent, & dont il fendit la tête selon sa coutume. L'in-

fortuné Gentilhomme essaya de faire passer un billet au Viceroi par un Frere ; Mazaniel prit le billet, & le faisant lire, dès qu'il eut entendu qu'il contenoit une priere de faire gronder un peu d'artillerie pour disperser la populace, il le reprit d'une main, & de l'autre il fendit la tête du Frere : puis il fit venir le Gardien, pour lui demander s'il n'avoit pas entendu dire qu'il étoit le Maître, & l'avertir que s'il vouloit garder sa tête, il eût à se ranger à son obéissance, & ne point pratiquer avec les ennemis du nouvel État.

On suivit Don Joseph, qui s'étoit échappé, & qui fut retrouvé chez une Dame, qui paya son hospitalité de sa vie, après avoir vu le Gentilhomme percé de cent coups d'épée. Sa tête fut réunie à celles de quantité d'autres bandits ramenés soi-disant par le Duc de *Matalone* ; & le nombre des têtes en file montoit à plus de trois cents à la fin de la journée.

Ce fut dans la nuit suivante qu'il exposa plus nettement ses desseins aux Capitaines du peuple assemblés ; & son discours fut assez singulier pour que nous le rapportions.

« Vous avez vu, dit-il, si je me suis effrayé ni endormi pour vous rendre par la force une liberté que vous aviez la sottise d'attendre de la Justice. Il y a dix ans que je mourois d'envie de faire ce que nous faisons aujourd'hui. Remerciez Dieu de ce qu'il s'est trouvé un homme déterminé à se faire pendre ou à vous sauver.

« Je déclare que de tout le butin que nous avons fait, je ne veux rien que six aunes de dentelle pour ma femme, qui m'en a demandé, & deux sequins que je veux rendre à un Caporal Espagnol, à qui je les dois.

« Je ne veux plus du nom de Roi que vous m'avez donné, parce que mon intention est que nous soyons tous freres & bons amis, chacun à sa place; que les loix se fassent par les plus sages, & que les plus ignorans puissent boire avec eux.

« Je sais que vous êtes tous de francs & loyals ennemis des Nobles, & vous avez bien raison, puisque vous n'aviez rien à vous, que ce qu'ils vous laissoient, pour vous le reprendre à leur fantaisie. Mais je sais qu'il y en a eu parmi vous de fort attachés à la maison de Caraffe; je

dis à cela que les Caraffes ne m'ont rien fait, mais qu'ils en ont trop fait depuis hier; & que s'il eſt cruel de tuer ſes vieux amis, il eſt à propos de tuer ſes nouveaux ennemis.

« Voulez-vous être libres ou non? je laiſſerai les choſes comme elles ſont, ou je les remettrai comme elles étoient. Mais point de milieu; & voici pourquoi: c'eſt que vos Nobles de Ville, & vos Barons des Provinces ſont des gens qui ne travaillent jamais, & qui rêvent toujours à leur bien-être propre & au mal d'autrui; ils vous céderont un moment, & quand vous travaillerez enſuite, ils rêveront, & vous vous retrouverez comme vous étiez.

« Ils ne ſouffriront jamais que vous ſoyez délivrés des impôts, parce que c'eſt-là ce qui vous ruine, & ce qui les enrichit: en ne faiſant rien, il leur faut des rentes, & où les prendront-ils, ſi tout ſe vend à bas prix? & ſi c'eſt le Gouvernement qui leur en fait, comment les paiera-t-il, lui qui n'a rien que ce qu'il prend aux autres?

« Vous voyez donc qu'ils ſont intéreſſés au maintien des Gabelles; mais je veux

vous donner de bons avis. Le premier eſt que nous faſſions dès demain rétablir le privilege de Charles-Quint, le bon Empereur, & anéantir toutes les Gabelles inventées depuis lui. Ce ſera un coup mortel pour les Gentilshommes, qui n'auront plus tant de rentes, tant d'orgueil, ni tant d'autorité. Le ſecond, c'eſt de nous faire rendre l'égalité des voix avec eux; ce qui nous fut pris par un Roi Frédéric, à ce qu'on m'a dit, & repromis par le Roi Ferdinand, qui ne put pas ſe ſouvenir de ſa promeſſe.

« Voilà deux points d'où dépend tout le ſuccès de notre affaire; le premier, nous l'avons déjà gagné. Il ne s'agit que de réduire les Nobles à la raiſon pour les faire conſentir à l'autre, & le faire confirmer par le Roi: & du reſte que chacun donne ſon avis ».

Après ce diſcours fidélement rapporté, Mazaniel ſortit du Conſeil, & ſe mit à la tête d'un de ſes détachemens pour aller faire perquiſition du reſte des bandits dans les Egliſes; & dès qu'il s'en trouvoit un, ſa tête étoit plutôt ſautée qu'il n'avoit pu parler, tant on s'empreſſoit d'obéir à un ſi brave homme. Au

point du jour il rentra dans son ménage, où il trouva sa femme toute en larmes. Le vieux Giulorso étoit venu l'affliger dans la nuit; il lui avoit dit que son mari Mazaniel alloit être pendu, qu'il s'étoit chargé d'une entreprise trop au-dessus de ses forces, qu'elle seroit bien malheureuse, mais qu'elle étoit trop jolie & trop bien aimée pour manquer de rien; qu'il auroit soin d'elle, & qu'il lui feroit une fortune plus brillante que son Mazaniel, qui n'étoit rien autre chose qu'un fou. Ensuite il avoit employé les présens, les menaces & la violence même. Heureusement pour Mariola, il s'étoit trouvé que la vieillesse de Giulorso l'avoit secourue & délivrée du danger de sa malheureuse situation.

C'est ici que Mazaniel parut grand; il consola sa femme, & ne songea point à la venger. Il ne se crut chargé que de la vengeance du peuple, & non de celle d'une femme. Il considéra l'état des choses, qui ne lui permettoit pas de poursuivre sa satisfaction particuliere contre un homme adoré sans raison d'un peuple sans constance; & ce jour, qui fut le cinquieme, il ne revit plus Giulorso, qui

se retira dans le Château neuf, où le Viceroi & les Nobles étoient assiégés.

Ce jour Mazaniel eut de l'humeur; il fit prendre les armes & déployer toutes les Enseignes. Cent cinquante mille hommes obéissoient à son moindre signe. On vit la multitude, composée des hommes, des enfans & des femmes, courir sans confusion parmi les rues, les uns armés de haches ou de mousquets, les autres d'arquebuses ou de hallebardes, qui d'épées, qui de coutelas & de toutes sortes d'armes sans fourreau, chaque Régiment marchant au son des tambours.

Mazaniel fit défiler toute l'armée sur la place, où il se tenoit debout sur un trône dans son habit blanc de Marinier. Il reçut les placets, les requêtes & les avis; il distribua ses missives, & donna ses ordres. Le premier fut que personne ne portât de manteau, sous peine de la tête. Hommes, femmes, enfans, Ecclésiastiques & Religieux, tout obéit sans s'informer du motif de cet ordre, qui devoit prévenir toutes les surprises des bandits ou des Nobles déguisés, & armés sous le secret des manteaux. Cet ordre fut suivi d'un autre qui menaçoit de la

même peine tous les Supérieurs de Monaſteres & de Couvents, s'ils ne donnoient à telle heure une liſte de toutes les perſonnes réfugiées, & de tous les effets dépoſés dans leurs maiſons. Enſuite il s'occupa de la police; & quiconque avoit voulu profiter des troubles, étoit ſéparé de ſa tête au ſignal du doigt de Mazaniel. Cette conduite vigoureuſe, mais juſte, prudente, lui gagnoit tout le monde, lui faiſoit arriver des mémoires de toutes parts, & les dépêches qui ſe faiſoient dans ſa maiſon, trop étroite pour la foule immenſe, étoient tendues au bout des hallebardes par ſa fenêtre.

Cependant le parti des Nobles lamentoit en préſence du Viceroi, qui demeuroit irréſolu, & qui recourut encore au Cardinal Filamarino pour lui ménager une conférence avec le nouveau Roi. Celui-ci, qui ne demandoit pas mieux, ne manqua pas de faire le difficile, & il répondit d'abord qu'il n'avoit rien à faire avec Ponze de Léon; mais que ſi Ponze avoit beſoin de lui, on pouvoit le faire compter ſur toute ſa bonne volonté, & même ſur de l'argent qu'il lui feroit prêter pour retourner en Eſpagne.

Lorſqu'il eut cédé, il voulut mettre de l'importance à cette entrevue. Les préliminaires en ſont curieux. Il diſtribua deux cent mille hommes ſur deux files, rangées le long de toutes les rues juſqu'au Palais. Il exigea des gages d'amitié, & fit demander une centaine de barrils de poudre, avec autant de caiſſes de balles. Il répondit à ce préſent du Viceroi par un autre compoſé de poulets, d'un panier de fruits, d'une corbeille de pain, & de quelques bouteilles de vin, en faiſant dire que c'étoient-là les prémices de ſon regne. Il accepta pour ôtages le Cardinal Filamarino & toute ſa famille; il ſe fit venir prendre par le Capitaine de la garde Eſpagnole, & précéder par un des ſiens, qui alla prendre le Viceroi au Château neuf, pour le conduire au Palais.

On lui préſenta un cheval ſuperbe qu'il renvoya, & il ſe mit en marche, la tête couverte d'un chapeau blanc, tenant un ſabre nud d'une main, & de l'autre un paquet rempli de tous les papiers concernant les prétentions du Peuple. Il joignit le Duc d'Arcos aux portes du Palais, & ils entrerent enſemble. La conférence ne dura qu'une heure, & la lecture faite

de tous les articles, tout fut accordé ; & trois jours après, tout fut juré, signé & scellé dans la forme la plus authentique.

Mais le vieux Giulorso, désolé par des craintes continuelles, & désespéré de sa prison volontaire, résolut de s'en tirer & de sacrifier la tête de Mazaniel à la conservation de la sienne. Ce n'étoit pas un homme assez mal-adroit pour chercher des conjurés parmi le Peuple ni parmi les Nobles. Trahi par les uns, il auroit été abandonné par les autres aux suites de son crime ; & ne pouvant d'ailleurs espérer d'autorité que dans l'ordre populaire, il intrigua son complot de maniere qu'il ne parut pas ensuite y avoir eu part.

Il hazarda la premiere parole au Viceroi lui-même à qui il fit entendre que sa fuite du parti de la rébellion ne lui avoit été inspirée que par ses repentirs ; qu'il n'avoit ni pu, ni osé résister à l'engoûment funeste que le peuple avoit de tous les tems témoigné pour lui ; que ce peuple n'étoit pas naturellement disposé à l'infidélité ; mais qu'il étoit volage & passeroit aussi promptement à la soumission qu'il avoit passé à l'audace, pourvu qu'on lui ôtât le malheureux instrument de toutes ses fureurs.

Aujourd'hui, dit-il, que les séditieux ont obtenu ce qu'ils désiroient, cette idole leur devient moins précieuse. C'est un ouvrage d'enfant qu'ils défairont aussi aisément qu'ils l'ont fait; & voici un incident qui rend la conjoncture favorable. La nouvelle des troubles est déjà parvenue dans les Cours voisines. Ces Cours & les Ministres Etrangers, qui résident ici, s'appliquent à les faire continuer. J'apprends que le Pêcheur a reçu divers avis instigatoires de persévérer, & de brillantes promesses d'assistance.

Il est aisé de montrer ce compromis honteux, de la part des Puissances ennemies, sous le point de vue de trahison; d'inculper Mazaniel de connivence, & même de le représenter comme un instrument criminel essayé pour la ruine du Royaume, ou pour le faire passer sous une domination étrangere, alors je ne voudrois pas deux jours pour donner à Votre Excellence la tête de cet insensé.

D'une part, le Duc d'Arcos vouloit éviter tout ce qui auroit l'air de résolutions hostiles à l'égard du peuple; d'une autre, il connoissoit assez Giulorso pour balancer sur la confiance qu'il lui devoit

accorder ; & d'un autre côté les avantages qu'apporteroit la mort de Mazaniel étoient presque déterminans. On lâcha parmi la populace quelques bandits pour semer le propos ; que Giulorso la connoissoit bien ! Dès le premier jour on se mit à dire, qu'on n'avoit plus de motif de se tenir sous les armes, puisqu'on n'avoit plus rien à demander ; qu'on n'avoit plus besoin de chef, mais de repos après tant de veilles, de fatigues, & de paix après tant de pillage, d'incendies & d'assassinats, & qu'enfin on en vouloit à la liberté. Les parens de tous ceux qui avoient souffert dans leurs biens ou qui avoient été tués, échauffoient les murmures. Tous les Capitaines de Quartiers qui se voyoient forcés d'obéir plus exactement qu'à une autorité plus éloignée, se laisserent séduire par le Viceroi ; & déjà tout étoit disposé à laisser réussir l'entreprise, tout étoit ordonné pour l'exécution.

Cependant Mazaniel faisoit faire des loix par son Conseil, & ce jour il en étoit à l'article des mœurs publiques. Il vouloit régler celles des Ecclésiastiques, faire marier toutes les filles, punir de mort les adulteres & les séducteurs. Il

eut à peine fait publier ces loix, qu'il s'éleva des murmures, & qu'on trouva mauvais qu'il reſtreignît la débauche avec des peines plus ſéveres que celles des Saints Conciles & des Souverains Pontifes; & on lui dit que par rapport aux adulteres, il auroit dû reſpecter ſa femme qui venoit de s'en aller avec une compagnie de ſoldats.

Le premier mouvement de Mazaniel en entendant ces mots, fut d'enfoncer une hache dans le crâne de celui qui les prononçoit; le ſecond, de ſe faire ſuivre par ſon Secrétaire pour aller publier ſes Réglemens dans les Quartiers. Une heure après on lui apprit que ſa femme étoit avec la Vice-Reine au Palais, & que c'étoit Giulorſo qui étoit venu l'enlever. Alors il ordonne à ſon Secrétaire de pourſuivre ſa lecture, & s'en retourne du côté du Palais dans le deſſein de reprendre ſa femme, & de rapporter la tête de Giulorſo.

En traverſant la place du Marché, il apperçoit des Enſeignes, & les Capitaines du quartier ſous les armes avec leurs milices; il demande de quel ordre on s'eſt armé? Un Capitaine lui répond: de

l'ordre du Viceroi ; & de mon ordre, lui replique Mazaniel, je t'abats la tête, ce qu'il fait auſſi tôt qu'il l'a prononcé.

Mais il s'apperçut alors que s'il avoit encore ſon courage, il n'avoit plus ſon empire. On n'obéit point au commandement qu'il fit de poſer les armes. Frappé d'une idée ſiniſtre, il ſe retira tranquillement dans l'Egliſe des Carmes, où tout le monde aſſiſtoit à la Meſſe. Il alla droit à la chaire ; il y monta, & delà jettant ſon ſabre au milieu de la foule : Vous me l'avez donné, dit-il, je vous le rends. Je vois que vous m'abandonnez ; vous êtes les maîtres ; buvez, mangez à préſent, & ſouvenez-vous de moi dans vos prieres.

Quand vous m'aurez coupé la tête, vous la donnerez à ma femme, & vous lui direz de la porter dans une grotte ſur le rivage de Surrente, pour la ſuſpendre à côté de celle de ſon grand-pere ; &. ce ſera-là le ſépulcre de tous ceux qui vous donnent du pain.

Je ne me plains que d'un homme que je vous ordonne de faire pendre, c'eſt Giulorſo. Je ne me plains de perſonne autre, ni de rien. Ce que je voulois faire

je l'ai fait : je voulois vous venger & mourir : mon rôle sera bientôt fini.

En achevant ces mots il descendit de la chaire & passa dans le Couvent pour demander à boire. Le Religieux qui lui présenta le verre, lui conseilla de rester dans la maison, où les Conjurés le respecteroient. Non, dit-il, il faut que j'accompliſſe mon projet.

Aussi-tôt il vit venir, du bout d'un corridor, quatre conjurés, armés d'arquebuses ; il s'avança froidement à leur rencontre, & leur dit : Vous me cherchez, me voici. L'infortuné n'eut pas plutôt prononcé cette parole, qu'il eut la poitrine percée de quatre balles, & la douleur lui fit crier encore : *Ah ! traditori ingrati !*

Ensuite il s'appuya contre la muraille, il remplit sa main du sang qui couloit, & le jetta au visage de ses meurtriers, en les regardant avec dédain. Ceux-ci s'élancerent à la fois sur la victime, & lui plongerent tous leurs épées dans la gorge. De nouveaux conjurés arriverent, qui, le voyant mort, le taillerent de nouveaux coups d'épée, pour le seul plaisir de les rapporter rougies de son sang,

Ils arracherent ſon cœur, & ils emporterent ſa tête, qui fut promenée au bout d'une lance dans toutes les rues. Dans l'après-midi, le Viceroi & tous les Nobles à ſa ſuite, s'y promenerent à cheval, & c'eſt ainſi que de timides enfans après le paſſage de la foudre, vont en reconnoître les traces.

Mais par une imprudence incroyable, dès le lendemain l'impôt fut rétabli, & le pain augmenté. Ce peuple volage, puni d'avoir abandonné ſon héros, reprit les armes & voulut adoucir ſes regrets par une éclatante réparation. On alla reprendre ſon cadavre chez les Carmes; la vue de ces reſtes ſanglans réchauffa tous les cœurs, rappella tout ce que Mazaniel avoit fait, inſpira de nouvelles fureurs, fit pouſſer des cris, répandre des larmes, & eſſayer de lui rendre une ſorte de vie en le baiſant, le lavant & l'enbaumant.

Rien ne fut plus magnifique, ni plus touchant que ſes obſeques. Les femmes les ſuivoient en deuil, leurs cheveux flottans ſur les épaules, & implorant l'ame de Mazaniel pour leurs enfans. Le cadavre, auquel on avoit réuni la tête, étoit porté ſur les épaules des hommes. Il

étoit vêtu d'un manteau royal, son front couronné de lauriers, sembloit être empreint d'un sentiment de colere, & l'on n'osoit le regarder. On lui avoit mis dans les mains un bâton de Général & son sabre nud. Toute la pompe étoit réglée selon les usages militaires, & l'on traînoit les armes & les drapeaux renversés. On interrompit la marche pour promener trois fois le cadavre autour de la place du Palais, avec un cri de cent mille voix, répétant *Mazaniel! Mazaniel!* & ce cri se mêloit au son de toutes les cloches de la Ville, comme la voix du tonnerre sous un ciel obscurci (*)

(*) Ce nom est encore révéré dans Naples; il est le signal terrible du mécontentement & du courage qui se réveille; & toutes les fois que par le malheur des tems, ou par la rigueur des Fermes, les denrées augmentent, la populace a coutume de s'écrier: *Gli Massanelli non sono morti.* Les Mazaniels ne sont pas morts.

TROISIEME CLASSE.

ROMANS HISTORIQUES

LES GUELPHES ET LES GIBELINS D'ITALIE,

OU

AVENTURES MALHEUREUSES

DE BUONDELMONTE ET D'ONATI.

Manuscrit.

C'est ainsi que nous rencontrons, chemin faisant, tantôt d'excellentes choses qui instruisent, tantôt de plus jolies qui plaisent. L'essentiel pour nous est de marcher à vuide le moins souvent qu'il est possible. Nous voici donc remontés en 1220; le saut est grand, mais qu'on ne s'effraie point, il sera court. Nous avons puisé la plupart des morceaux qui suivent dans des Collections manuscrites, conservées précieusement

cieusement dans de grandes Bibliotheques, & nous les avons seulement rajeunis.

Qui ne connoît les terribles divisions qui ont déchiré l'Italie, sous le regne du grand Frédéric II, Empereur d'Allemagne ? Deux factions connues sous le nom de Guelfes & de Gibelins fomentoient les troubles : les Guelfes tenoient le parti du Pape, les Gibelins celui de l'Empereur ; & par eux ces deux Puissances entretenoient dans la Sicile & dans la Lombardie, une guerre continuelle. Plus d'une fois le Pape, soutenu par les Guelfes, fit trembler Frédéric II, & souvent aussi, à l'aide des Gibelins, l'Empereur força Grégoire IX & Innocent IV, à quitter Rome, & à se réfugier, l'un à Agnani, & l'autre à Lyon. Pourquoi ces deux noms furent-ils donnés en Italie à deux factions ennemies ? Nous en indiquerons peut-être une cause ; car les Historiens n'en donnent point. Pourquoi ces noms qui étoient déjà connus en Allemagne en 1139 sous Conrad III passerent-ils, cent ans après, en Italie ? Nous n'en di-

rons rien : nous ferons plus heureux en cherchant l'origine des Guelfes & des Gibelins d'Allemagne ; & peut-être en dirons-nous assez pour satisfaire nos lecteurs.

Conrad III venoit d'être élu Empereur, malgré les constantes oppositions de Henri le superbe, Duc de Saxe & de Baviere ; il s'étoit révolté ouvertement ; & Conrad avoit été obligé de le mettre au ban de l'Empire à Virsbourg, & enfin de le dépouiller de ses deux Duchés dans une assemblée convoquée à ce sujet à Gesslar. La Saxe fut donnée à Albert l'Ours, Marquis de Brandebourg, cousin-germain du Prince proscrit ; & la Baviere à Léopold V, Marquis ou Margrave d'Autriche, deuxieme du nom entre les Ducs de Baviere.

Henri le Superbe ne supporta pas patiemment la perte de ses vastes domaines ; il se prépara à les reconquérir sur ceux qui venoient d'en être mis en possession. La mort le surprit au milieu de ses projets. Il laissa un fils qui hérita de son courage & de son ambition. C'étoit Henri, surnommé le Lion. Ce jeune Prince n'étoit point en âge de porter les

armes. Guelfe, fon oncle, frere de Henri le Superbe, prit fa défenfe; &, foutenu des Saxons, qui fe déclarerent pour lui, il feroit venu à bout de reprendre la Baviere fur Léopold, fi Conrad n'eût donné à propos du fecours à ce dernier. Après quelques combats qui ne décidérent de rien, l'armée Impériale aſſiégea le château de Winsberg, où Guelfe s'étoit renfermé. C'eſt à l'occaſion de ce ſiége que le parti des Guelfes & des Gibelins, ſi célebres par leur diviſion, commença à éclater. Voici l'origine de cette animoſité.

Il y avoit ſur les confins de l'Allemagne & de l'Italie, vers le Haut-Rhin, deux puiſſantes Maiſons, qui, par une émulation de gloire aſſez ordinaire entre les illuſtres familles, ou par une haine héréditaire, étoient toujours en guerre, & troubloient l'Empire par leurs diſſentions. L'une étoit les Henri de Gibelin, l'autre, les Guelfes d'Aldorf. Les Empereurs Conrad le Salique, & les trois derniers Henris étoient de la premiere, auſſibien que Conrad III & ſon frere Frédéric, Duc de Suabe. La ſeconde a produit des Ducs de Baviere connus ſous le

nom de Guelfes, & même sous celui de Henri, tels que Guelfe I, investi du Duché de Baviere par l'Empereur Henri II; Guelfe II son fils, Henri le Noir, frere de ce dernier, & pere de Henri le Superbe. Tandis que Conrad assiégeoit le château de Vinsberg, Guelfe qui le défendoit, fit une sortie, donnant pour cri à ses gens le nom de *Guelfe* qu'il portoit. Frédéric, Duc de Suabe, frere de Conrad, & qui étoit à la tête des assiégeans, ayant entendu ce mot, fit retentir dans son armée celui de *Gibelin*, qui étoit le nom de sa famille. C'est de là, dit-on, qu'on appella ainsi ces deux grandes factions, qui se déclarerent quelque tems après, l'une pour les Papes, & l'autre pour les Empereurs. Ceux qui tenoient pour l'Empereur étoient appellés Gibelins, du nom de la Maison de Suabe, qui a donné plusieurs Empereurs à l'Allemagne, & qui commença à occuper le trône Impérial dans la personne de Conrad III: ceux qui suivoient le parti du Pape prenoient au contraire le nom de Guelphes, qui étoit celui des ennemis déclarés de cette maison. Telle est en Allemagne l'origine des Guelfes & des

Gibelins. Nous avons dit pourquoi les uns embrasserent le parti du Pape, & les autres celui de l'Empereur. Avant de donner l'origine de ceux d'Italie, qu'on nous permette de sortir un court moment de notre sujet, pour encadrer ici une anecdote du parti Guelfe, qui ne peut que toucher un sexe aimable auquel nous sommes jaloux de plaire. Eh! combien de fois nous sommes nous répété dans le silence du cabinet, quand notre imagination brillantée de mille phosphores, qui tous puisoient leur lumiere passagere dans nos ames sensibles & brûlantes, arrangeoit une fiction attachante à côté d'une vérité profonde: combien de fois, songeant à tant de jolies Lectrices, nous sommes nous dit: courage! il faut plaire, ou bien il faut attacher. Arrachons un souris, ou bien faisons verser une larme; précipitons les émotions dans ces ames tendres, & notre but sera rempli. Je ne me serai donc point éloigné de mon plan, en plaçant ici l'anecdote dont je vais parler.

Guelfe, après avoir perdu beaucoup de monde dans la sortie qu'il avoit eu le courage de faire, se retira en désordre

dans le Château, où il se défendit encore jusqu'à la derniere extrémité: enfin, étant forcé de demander à capituler, il envoya un Député à Conrad pour traiter avec lui. L'Empereur lui fit répondre qu'il pouvoit se retirer en toute sûreté avec ses troupes, & passer même à travers l'armée Impériale. Mais la femme de Guelfe se défiant de la bonne-foi du vainqueur, s'avisa d'un stratagême pour sauver son mari. Elle envoya un Gentilhomme à Conrad pour lui demander un sauf-conduit pour elle & pour toutes les Dames de sa suite, avec la liberté d'emporter ce qu'elles avoient de plus cher. L'Empereur leur accorda ce qu'elles demandoient. Aussi-tôt que la Princesse eut reçu le sauf-conduit, elle appella son mari: Lisez, lui dit-elle d'un air content; vous ne devez plus craindre pour votre vie; l'Empereur me permet d'emporter avec moi ce que j'ai de plus cher; vous savez si j'ai rien au monde de plus cher que vous. Ces bras, qui si souvent ont été pressés par les vôtres, vont vous presser à leur tour: fiere de ce fardeau qui ne pésera point sur mon cœur, je vous arracherai à vos ennemis, & ma tendresse

vous consolera des pertes que vous avez faites aujourd'hui. — A ces mots, elle souleve Guelfe dans ses bras, & traverse la Ville. Son exemple attendrit toutes les femmes; elles prennent chacune leur mari sur leurs épaules, & traversent ainsi le Camp de Conrad. Les époux versoient des larmes de joie & de reconnoissance, & les femmes exaltées par la hardiesse de leur action, sembloient glorieuses de ce fardeau. L'armée fut touchée de ce spectacle, & Conrad ne put refuser des éloges à la tendresse courageuse de ces femmes (*).

Nous revenons maintenant aux Guelfes & aux Gibelins, qui, sous le regne de Frédéric II, se rendirent fameux en Italie. Ils s'étoient formés à Florence; à

(*) Cette action si belle & si touchante s'est renouvellée en Flandre du tems de Charles-Quint : elle est rappellée tous les ans par le son général des cloches. Cet anniversaire est appellé *la Veille des Dames*. Tous les maris doivent faire la volonté de leurs femmes, & la font avec une docilité exemplaire. On dit du moins que cela est ainsi, & peu de personnes seront tentées d'en douter.

l'occaſion du meurtre d'un jeune homme de qualité. Auroit-on cru qu'un crime privé donneroit naiſſance à deux factions menaçantes qui diviſeroient l'Etat pendant près d'un ſiecle & demi? Pourquoi non? L'hiſtoire eſt remplie de grands événemens, amenés par de petites cauſes. Souvent un propos légérement hazardé, dans un ſouper de Miniſtres ou de Rois, fut la cauſe d'une révolution terrible. Ce n'eſt pas tant l'Hiſtoire générale d'une Nation qu'on devroit lire, on n'y retrouve que des faits; c'eſt l'hiſtoire du cabinet, le bulletin, ou plutôt la correpondance miniſtérielle qu'il faut parcourir. Là ſe trouvent les projets qui doivent s'exécuter; là ſe voient toutes les charpentes qui échafaudent un Royaume entier; là on touche la cheville ouvriere qui lie tout; là on voit le génie ſe promener, tantôt à vol d'aigle, tantôt terre à terre, abattre ſourdement, ou édifier avec éclat: pour un œil philoſophique, cette lecture a bien des charmes. Le Roman que nous écrivons eſt de ce genre.

Eh! toujours de l'amour! & ce qu'il y a de plus déſolant, ſouvent le crime eſt une ſuite de l'amour. Quel empire a donc

une passion de cette nature ? Tous les tems, tous les lieux nous répondront : nous avons connu cet empire. Personne ne nous apprendra pourquoi. Ah ! puisqu'il faut aimer, aimons comme on aime aujourd'hui, avec tranquillité, sans mêlange de haine, de fievre ; nos histoires seront souillées de moins de crimes. Si les femmes y perdent un peu de leur puissance, nous y gagnerons plus de repos ; la balance sera égale.

Buondelmonte étoit le plus beau de tous les Gentilshommes Florentins ; qualité essentielle, & qui souvent dispense de toutes les autres pour être aimé. Nous ne dirons point si *Buondelmonte* eut ou n'eut point l'esprit orné : il dut avoir cette culture d'esprit qui est d'un autre genre que ce que nous appellons scientifiquement *esprit*, & qui étoit plus avancée dans le siecle où il vivoit, que toutes les autres sciences ; genre d'esprit qui conduit aisément jusqu'au cœur des femmes, qui reste souvent fermé à un érudit, ou à un homme cultivé. Passer ses jeunes années (suivant l'expression originale) dans la non-chalance d'un *voluptuoso farniente*, d'un voluptueux repos,

se parer, se caresser, se trouver le plus beau de tous les hommes, c'étoit-là tout l'emploi des jours de *Buondelmonte*. Il se promenoit tous les jours, le matin à cheval dans les environs de Florence, le soir à pied dans la Ville. Il ne pouvoit se présenter dans les promenades sans qu'un murmure admiratif frappât ses oreilles. Pour lui, les sexes avoient changé de rôle : l'usage vouloit que les Cavaliers fissent des avances ; c'étoient les plus belles Florentines qui venoient à lui. Il s'accoutuma à ces prévenances. Il avoit le cœur bon, il étoit facile ; & s'il sentit vivement le plaisir d'être aimé, il ne put se refuser la douceur d'aimer, ou du moins la douceur de dire qu'il aimoit. Il disoit à toutes je vous aime, parce que toutes lui disoient aussi je vous aime. On lui écrivoit ; il répondoit exactement. Les réponses étoient toujours aussi flatteuses que les lettres ; il étoit quelquefois honteux d'être toujours attaqué. Si c'étoit mentir de faire la même déclaration à toutes, c'étoit du moins être honnête ; & dans ce siecle où il y a tant d'honnêtes gens de cette espece, nous ne craignons point qu'on juge *Buondelmonte*

bien sévérement. Aimer tant de monde à la fois, c'est de bonne-foi n'aimer rien; & tel étoit *Buondelmonte*. Mais c'est toujours une existence si douce d'être tenu par plusieurs femmes à la fois, de leur faire accroire qu'on n'aime qu'elles, de croire qu'on est aimé à son tour, trouver par-tout des doux semblans, & une fausseté si bien cachée que c'est à s'y tromper; être enfin *le tout comme*, si vanté par Raburin! Au moindre obstacle, au premier choc, la chaîne est si vîte brisée! & quand on est comme cela, on fait si vîte avec qui la renouer! Pourquoi voudroit-on consulter son cœur, & chercher s'il parle? La bouche a dit: N'en est-ce pas assez? C'est, si l'on veut, une fausse monnoie; mais jusqu'à ce qu'elle soit pesée, elle a cours.

Le moment étoit venu où *Buondelmonte* devoit sortir de cet état charmant; le sérieux le gagnoit. Ce n'étoient plus ces beaux jours du plus joli papillotage. A mesure qu'il avançoit, il sentoit ses petites chaînes se briser; & de toutes une seule, mais bien forte, mais bien durable, se formoit, se nouoit, & l'arrêtoit à un des bouts: l'autre étoit tenu par la

plus jolie & la plus tendre de toutes les femmes. C'étoit trop de bonheur pour lui. *Amidéï* étoit son nom : elle appartenoit à une des premieres Maisons de Florence. Mille talens répandoient mille charmes sur sa personne. *Amidéï* aimoit *Buondelmonte*. Le premier coup-d'œil, ce premier regard si rapide & si pénétrant, avoit décidé de la destinée d'*Amidéï*. L'amour étoit entré dans son ame avec toutes ses graces, toutes ses délicatesses ; il y avoit apporté aussi toutes les inquiétudes, toutes les petites jalousies, toutes les fureurs qu'il traîne quelquefois à sa suite. *Amidéï* avoit enfin un caractere qui ne ressembloit point à ceux que *Buondelmonte* avoit rencontré chez toutes les femmes qu'il avoit aimées, qu'il avoit quittées, reprises, perdues & puis retrouvées. Elle aimoit, vouloit être aimée, & laissoit craindre des vengeances terribles : ç'eût été un méchant pronostic pour *Buondelmonte*, s'il avoit eu le projet de devenir infidele. Mais en forme t-on de pareils dans les premiers jours ? C'étoit une flamme ! des sermens ! des soins ! Qui ne s'y seroit trompé ? *Amidéï* le fut.

Buondelmonte faisoit des progrès de

jour en jour ; & fort exact à s'en souvenir, il sembloit avoir écrit sur ses tablettes toutes les faveurs qu'il avoit obtenues ; & le lendemain il ne manquoit jamais de former de nouveaux vœux ; il raisonnoit comme nous raisonnons assez volontiers : Vous m'avez donné peu hier, aujourd'hui vous me devez conséquemment davantage ; car il y a un jour de plus que je vous adore. Cette maniere d'argumenter est fausse ; mais elle sera en usage jusqu'à ce qu'il plaise aux Dames de nous apprendre de nouveaux argumens. *Amidéï* étoit honnête ; mais son cœur étoit déjà rendu. Eh ! qui de nous ne sait pas que quand on aime l'occasion peut tout ? L'occasion ! aimable & dangereuse séductrice ! elle vole, fuit, revient : heureux celui qui sait la fixer ! heureux celui qui trouve l'amour avec elle ! *Buondelmonte* la cherchoit ; un songe la fit naître.

Amidéï avoit rêvé une nuit entiere à son Amant ; car on rêve quand on aime, & l'expérience nous a appris que les rêves d'une jeune Amante sont bien plus ingénieux, plus vifs que ceux de l'Amant : elle voit, elle imagine. La pudeur dort

alors, l'amour seul veille, & sous l'oreiller qu'il agite il fait voltiger mille songes caressans, mille souvenirs heureux ; quelquefois un peu de jalousie fait palpiter le sein de la beauté, fait couler des larmes ; quelquefois il la fait éveiller & crier *à la perfidie*. *Amidéi* s'étoit en effet éveillée en sursaut ; un rêve lui avoit présenté son Amant aux genoux d'une rivale. Ce rêve la suivoit malgré son réveil : c'étoit une pensée importune, elle vouloit la chasser, elle revenoit sans cesse. Comment s'en débarrasser ? Elle prend un manteau, s'enveloppe, se couvre le visage ; la voilà avant midi à la porte de *Buondelmonte*. Elle frappe : ouvrez, dit-elle avec agitation, ouvrez... La porte est ouverte : C'est vous ! dit *Buondelmonte*. Elle ne répond point, parcourt tous les coins de l'appartement, ne trouve personne : Je respire enfin, dit-elle, en jettant son manteau à terre ; je ne croirai plus aux songes : que j'ai été tourmentée ! Elle alloit se reposer dans un fauteuil, elle apperçoit une mule au chevet du lit de *Buondelmonte*. Le feu de la colere lui couvre aussi-tôt le visage. Elle s'empare de cette mule : Vous me

trompez, ingrat, s'écrie-t-elle, vous me trompez. Qu'eſt devenue cette rivale aimée qui a dépoſé chez vous un ſigne parlant de ſa défaite? Quelle paroiſſe, qu'elle rougiſſe, que je me venge d'elle, que je me venge d'elle & de vous, ingrat. Tant de ſermens! tant de ſoins! Non, ajouta-t-elle, non, elle ne ſortira point; & elle ferma la porte, mit la clef dans ſa poche. Heureux *Buondelmonte!* tenir la beauté ſous la clef, & devenir le priſonnier & le geolier de ſa Maîtreſſe!

Buondelmonte, enchanté de voir la belle *Amidéï* chez lui, enchanté de ſa colere qui prouvoit l'excès de ſon amour, ému, content, enivré plus que nous ne pourrions dire, ne ſavoit comment exprimer tout ce qu'il éprouvoit. Belle *Amidéï*, dit-il, cette mule vous met en colere; daignez me la confier: elle appartient en effet à une femme qui m'eſt bien chere, à la plus belle de toutes les femmes, à la plus accomplie; vous pouvez juger de la fineſſe de ſon pied, bientôt vous jugerez de toutes ſes autres perfections. Daignez me confier cette mule. *Amidéï* héſitoit. Que craignez-vous? Je ſuis bien éloigné de vouloir prendre la

fuite : dans ce moment, croyez que je voudrois être encore plus près de vous ; croyez que j'aurois donné beaucoup pour amener ce tête-à tête dont je jouis, & qui eſt bien plus intéreſſant pour moi que vous n'imaginez. Puiſſiez vous ſentir, partager ma joie ! c'eſt encore trop peu dire ; donnez. *Buondelmonte* n'avoit point l'air d'un coupable ; il étoit rayonnant & plus beau que jamais. *Amidéï* laiſſa tomber la mule de ſes mains ; *Buondelmonte* la prit, mit un genoux en terre, & ſoulevant une des jambes d'*Amidéï* : Permettez, lui dit-il, chere *Amidéï*, que je vous montre la perſonne à qui cette mule appartient. Il poſa auſſi-tôt le pied d'*Amidéï* dans la mule, & ne l'abandonnant point : Reconnoiſſez-vous enfin votre erreur ? — Il m'eſt ſi doux d'être détrompée ! il eſt ſi naturel de craindre ! — Venez, dit il, en lui préſentant la main, venez & voyez. Ici tout va vous parler de vous ; là ce ſont vos cheveux entrelacés avec les miens ; ils forment des lacs d'amour, & nos noms réunis enſemble. Voilà l'anneau que vous avez cru perdu, & ſur lequel j'ai gravé *Amidéï*. Cette ceinture que vous voyez ſervir de baniere

à ce portrait de l'Amour, c'eſt celle que vous avez portée. Ces papiers, ce ſont toutes vos lettres; je les lis, les relis; elles m'entretiennent de vous. Après toutes ces preuves, croirez-vous déſormais au menſonge d'un rêve? *Amidéï* rougit, ſe tut; *Buondelmonte* ſe tut auſſi.....

Après de longs momens de ſilence, *Amidéï* tremblante, foible, lui dit d'une voix entrecoupée: *Buondelmonte* eſt donc mon époux? — Oui, reprit l'Amant trop heureux, oui, belle *Amidéï*, c'eſt votre époux que vous voyez à vos pieds. Elle lui préſenta la main: Faites-m'en donc le ſerment, dit-elle. *Buondelmonte* jura. Ils ſe ſéparerent: *Amidéï* n'étoit gueres plus tranquille que quand elle étoit entrée chez lui. Son Amant devint beaucoup plus calme; de jour en jour il le fut davantage. Allons plus vîte que le Romancier, & diſons: Il ſembloit qu'*Amidéï* ayant tout donné, avoit tout perdu. Un moment, trop de bonté, trop d'amour, hélas! ce moment fait preſque toujours un ingrat. *Buondelmonte* avoit encore des procédés tout auſſi empreſſés; mais ſon cœur ſembloit n'aimer plus que par réminiſcence.

Amidéi, respectable encore, desiroit vivement de réparer sa foiblesse : elle avoit déposé son secret dans le sein d'une mere sensible, & qui étoit son amie. Cette mere, en la blâmant doucement, en la consolant, en l'empêchant de s'avilir par une rechûte, achetoit & préparoit tout pour son mariage. Elle avoit donné rendez-vous à *Buondelmonte*, l'avoit sommé de sa parole, l'avoit grondé d'avoir été aussi foible qu'*Amidéi*, & avoit fini par le tenir dans ses bras, en l'appellant du doux nom de fils. Heureux les enfans dont les peres viennent au secours de leurs foiblesses ; les voilent aux yeux du public, songent à les réparer, & ne repoussent pas des coupables chéris dans le moment où ils ont le plus besoin d'appui !

Tout étoit près ; le jour étoit pris. Un hazard cruel amena sur les pas de *Buondelmonte* la mere de la jeune *Donati*. Cette mere tenoit à une famille, implacable ennemie des *Amidéi*. Tout ce que la calomnie a de plus noir fut mis en usage par elle pour noircir *Amidéi*.... *Buondelmonte* crut.... Ici il commença d'être un homme mépriſable ; il crut que ces dons de la tendresse qu'il avoit reçus

d'*Amidéi*, elle avoit pu les prodiguer ; il crut.... non, il ne crut rien : il vouloit croire ; il cherchoit un prétexte pour paroître moins odieux à ſes propres yeux : il vouloit s'éloigner. La jeune *Donati* étoit belle, elle étoit plus riche qu'*Amidéi* ; ſoit qu'il ſe ſentît enflammé pour elle, ſoit un motif plus bas, il eut la lâcheté de ſonger à l'épouſer. La mere de la jeune perſonne, qui craignoit une nouvelle inconſtance, fit hâter leur mariage.

Amidéi apprit preſque en même tems la perfidie & l'hymen de *Buondelmonte*. Nous ne ferons point un long récit de ſes fureurs. Des larmes de ſang couloient de ſes yeux. C'eſt alors que ſa mere fut obligée d'employer toute ſon autorité pour calmer ſes tranſports. Vingt fois elle étoit ſortie dans le deſſein d'enfoncer un poignard dans le cœur de ſon infidele Amant.... Remettez votre vengeance en d'autres mains, lui dit ſa mere ; c'eſt moi, ce ſont vos amis qui vous vengeront.

En effet, la famille des *Amidéi* s'étant raſſemblée, on ne reſpira que la ven-

geance, & on s'occupa de laver l'affront qu'on venoit de recevoir. Alors il étoit commun de tenir dans chaque famille de semblables conseils. L'Italie fourmille de pareils exemples. Les parens dispensoient les loix du soin de les venger. Alors, quand parmi les familles on ne trouvoit point de défenseurs assez forts, ou assez hardis, on louoit des assassins à gages, qui mettoient un prix à leur sang, & qui convenoient du genre d'assassinat; savoir, à armes égales & à corps défendant, ou par trahison; & le prix étoit proportionné aux hazards du combat. Un scélérat, nommé Moscadi Lamberti, proposa, dans une assemblée des parens d'*Amidei*, un moyen sûr de les venger, & fixa l'irrésolution où ils étoient s'il falloit simplement battre celui qui les avoit offensés, ou s'il falloit le blesser. Il fut convenu qu'on le blesseroit, & tueroit s'il étoit possible.

Lamberti ayant rencontré *Buondelmonte* à cheval, il l'attaqua accompagné de quelques-uns de ses parens, & le tua près du vieux Pont de l'Arne, au pied du pilastre qui soutenoit la statue de Mars,

ancienne Idole des Florentins ; il lui apprit, avant de le tuer, le nom de celle qui avoit armé son bras. La nouvelle de cet assassinat ne fut pas plutôt répandue dans la Ville, que chacun courut aux armes & mit tout en rumeur. La Noblesse se divisa en deux factions, qu'on appella ensuite les Guelfes & les Gibelins, de ces deux noms factieux déjà connus en Allemagne.

Les *Buondelmonte* & plusieurs autres furent les Chefs de celle de ces factions qui prit le nom de Guelfes. Les *Uberti*, liés aux *Amidei* & à plusieurs autres familles, furent les Chefs de l'autre faction, & prirent le nom de Gibelins. L'Histoire ne nous dit point quelle raison eurent ces deux partis de s'appeller ainsi. Il faut avouer qu'on ne voit pas trop le rapport qu'il y a entre le meurtre de ce jeune homme & les démêlés des Papes & des Empereurs. Voici ce que nous croyons de plus probable ; c'est que le nombre des Ecclésiastiques étant beaucoup plus grand dans le parti des *Buondelmonte*, que dans celui des derniers, ceux-là prirent le nom d'une faction déjà en vogue

en Allemagne, & toute dévouée aux Papes; & ceux ci se firent appeller du nom de l'autre faction déclarée pour les Empereurs; & perdant dans la suite le souvenir de leur origine, ont été réellement attachés, les uns aux Papes, les autres aux Empereurs, sans savoir pourquoi.

HISTOIRE

De l'incomparable Administration de ROMIEU, *grand Ministre d'Etat en Provence, lorsqu'elle étoit en Souveraineté, où se voient les effets d'une grande sagesse & d'une rare fidélité, ensemble le vrai modele d'un Ministre d'Etat, & d'un Surintendant des Finances.*

Par le sieur MICHEL BAUDIER, du Languedoc, Gentilhomme de la Maison du Roi, Conseiller & Historiographe de Sa Majesté.

A Paris, chez JEAN CAMUSAT, *rue Saint Jacques, à la Toison d'or, petit in-12. 1635.*

A la suite du Roman de Romieu, se trouve un Roman de Jeanne, Reine de Naples, & Comtesse de Provence : nous en donnerons un extrait. Le Lecteur sera aussi frappé que nous l'avons été, de la ressemblance qui se trouve entre la destinée de Jeanne & celle de Marie

Stuart : mêmes foibleſſes, mêmes malheurs, même châtiment. Nous commençons par le Roman de Romieu, que nous ferons ſuivre d'une analyſe bien néceſſaire pour ramener nos Lecteurs à des notions vraies ſur ce Romieu, qui étoit de la maiſon de Villeneuve, ſi illuſtre & ſi ancienne. C'eſt peut-être le ſeul Roman hiſtorique où il n'y ait point d'amour.

Hiſtoire de l'Adminiſtration de Romieu ; ou le Pélerin, grand Miniſtre d'Etat en Provence.

LA Provence, Province des Gaules, arroſée par le Rhône, & reſſerrée par la Méditerranée, par la beauté de ſa ſituation, a toujours invité les étrangers à ſa conquête. Les Romains y ont porté leurs armes, & après l'avoir conquiſe, l'ont appellée la Province par excellence, *Provincia Provinciarum.* Les Bourguignons s'en rendirent maîtres dans la ſuite ; les Rois en firent la plus belle partie de leurs Etats ; la fortune la fit paſſer ſous les Rois d'Arles qui la gouvernerent

vernerent jusqu'à Boson II, lequel ne laissa pour lui succéder que Rodolphe, justement surnommé *le fainéant*, qui fut le dernier Roi d'Arles, & le dernier de Provence. Après ce Prince si peu digne du trône, Bérald de Saxe, qui fut la souche des Ducs de Savoie & des Comtes de Provence, régna sur cette Province, & quelques-uns de ses descendans, jusqu'à l'avénement du Comte Gilbert en 1040. Gilbert avoit épousé Tyburge, fille du Comte de Rhodez, & en eut deux filles, *Faidide* & *Douce*, qui furent mariées aux Maisons de Toulouse & de Barcelonne, & qui partagerent la Province, où elles appellerent des peuples de Toulouse & des Espagnols Arragonois. Les Arragonois y furent amenés par le mariage de Douce, qui épousa Raymond Bérenger, Comte de Barcelonne, appellé *tête d'étoupes*, à cause de sa blonde & *frisée* chevelure. C'est lui qu'on doit regarder vraiment comme le premier Comte de Provence. Cet Etat venoit d'être partagé entre lui & Alphonse, Comte de Toulouse, mari de Faidide. Le Gévaudan, Rhodez, les parties du Languedoc qui bordent le Rhône

étoient échues à Alphonſe ; & les plus grandes parties de la Provence étoient demeurées à Raymond avec le titre de Comte Souverain. (Alors la dignité de Comte étoit la plus illuſtre après celle de Roi.) Ce partage fut autoriſé par Louis le Gros en 1113.

Quelques années après, Adélaſie, qui ſe diſoit Comteſſe de Provence & d'Avignon, céda ſes droits aux enfans de Guillaume ſon fils : ceux-ci les tranſmirent à Bérenger le jeune. La ligne droite des Princes d'Arragon, Comte de Provence, paſſa par ce moyen en collatérale, & celle-ci continua juſqu'à Raymond Bérenger, dernier du nom & de la maiſon d'Arragon, dixieme Comte de Provence, qui régna en 1206, & mourut en 1244 ; Prince brave & magnifique, que Louis IX aſſimiloit aux Princes les plus illuſtres de ſon tems.

Durant ſon regne arriva en Provence & à ſa Cour un Pélerin étranger, le bourdon à la main, & le roquet ſur le dos ; il revenoit de Saint Jacques en Galice. Ce perſonnage étoit doué des plus belles qualités capables d'attirer la vénération & la confiance publique. Ray-

mond l'accueillit, l'écouta, fut émerveillé, & lui donna une grande autorité. Son nom, sa naissance, sa patrie demeurerent parfaitement inconnus; delà vient qu'il fut appellé *Romieu*, qui en langue Provençale signifie Pélerin. Ainsi cet homme qui va faire le bonheur de la Provence, qui va couvrir Raymond de gloire, arrive en Pélerin à la Cour, y vit en Pélerin, & en sortira de même.

Raymond frappé de plus en plus du rare mérite de Romieu, l'éleve aux premieres dignités de son Etat, le nomme Chef de son Conseil & Surintendant de ses Finances. Avant de parcourir toutes les parties de son administration, il est à propos de dire, que Raymond, Prince trop libéral, avoit épuisé tous ses trésors, ayant eu à soutenir une longue guerre contre le Comte de Toulouse, tant à l'occasion des limites des deux Etats, que pour les révoltes de Provence, qui avoient attiré le Comte de Toulouse. Cette guerre l'avoit obligé d'engager les meilleures parties de son Domaine. Les Princesses ses filles étoient en âge d'être mariées; & puisqu'il n'avoit point d'enfans mâles, leurs mariages devoient lui pro-

curer des alliances capables de le soutenir contre ses ennemis. Le défaut d'argent mettoit un obstacle insurmontable à leur établissement : les Provençaux souffroient des maux qu'apporte la guerre, quand elle se fait contre un puissant voisin.

Romieu placé à la tête de l'administration de cet Etat, travaille avec soin à réparer tant de désordres, & y réussit. L'Armée du Comte de Toulouse & celle de Raimond en étoient venues aux mains ; le carnage avoit été considérable : outre le grand nombre de morts, plusieurs prisonniers avoient été faits de part & d'autre. Parmi ceux de Raimond se trouvoit Hugues de Baulx, grand Seigneur Provençal, qui étoit passé dans le parti du Comte de Toulouse. La ville d'Arles, qui en ce tems-là se gouvernoit en République sous l'autorité d'un Podestat, avoit offert sa médiation, & avoit envoyé vers le Comte de Toulouse & vers Raimond, Perceval Doria, leur Podestat, Bertrand de Montolieu, Raimond d'Uzès, leurs Ambassadeurs. Ceux-ci visiterent Hugues de Baulx, qui fit insinuer au Comte de Provence qu'il se chargeroit volontiers de la négociation. Ro-

mieu lui fit donner la liberté. Le Seigneur de Baulx va sur sa parole à Beaucaire, où se trouvoit le Comte de Toulouse, & le fit consentir à la paix.

Romieu ayant rendu la paix à la Provence, travaille à dégager le domaine de Raimond. En peu d'années, Raimond voit son domaine entre ses mains, ses coffres pleins d'argent, ses peuples contens, ses revenus triplés, & la Provence rendue plus fertile. Les Gentilshommes de Provence, par la licence des tems & des guerres contre leurs voisins, & particuliérement ceux du Bailliage de Fréjus, vivoient avec une sorte d'indépendance capable de troubler le repos public : Romieu réduit leurs privileges, vuide le différend de leurs franchises & de leurs octrois, avec le secours de Raimond Laugier de Roquebrune, Evêque de Fréjus, & de Guillaume de Courtignac. Il donne ensuite à la Provence un réglement de discipline, qui ne pouvoit que régénérer les bonnes mœurs, la valeur & l'ambition. Deux des principaux articles de ce réglement sont sur-tout recommandables. Il étoit dit : « A savoir » que le fils du Chevalier qui avoit coulé

» ſa jeuneſſe juſques en l'âge de trente » ans ſans avoir été à la guerre, & davantage, ſans y avoir, par quelque fait » illuſtre d'armes, rendu des preuves de » ſa valeur, étoit déclaré indigne des » honneurs & des franchiſes des Chevaliers ».

» Que le Gentilhomme qui tiendroit » des concubines, perdroit les prérogatives de nobleſſe, & ne pourroit jouir » des franchiſes de ſa condition ».

Ce premier pas fait, Romieu oſa davantage ; il ſongea à illuſtrer la Provence par les Sciences & par les Arts. L'entrepriſe étoit louable, & peu commune à l'époque où il vivoit. Nous allons tranſcrire le diſcours qu'il tint à Berenger.— « Monſeigneur, le tréſor public aide toujours à la manutention des Etats, appelle les gens de guerre à leur défenſe, » ſoutient les armées, & rend le Prince » conſidérable à ſes voiſins, & redoutable à ſes ennemis : ce que vous-même » avez éprouvé aux guerres que vous » avez eues contre le Comte de Toulouſe. C'eſt pourquoi vous avez, par » votre excellente conduite & rare prudence, dégagé votre domaine, aug-

» menté votre revenu sans fouler votre
» peuple, & rempli vos coffres de telle
» quantité d'argent, qu'il n'y a aujour-
» d'hui Prince en l'Europe, quoique d'un
» plus grand Empire que le vôtre, qui
» en posséde autant que vous. Mais les
» seules richesses d'un Etat n'en sont pas
» la véritable perfection, laquelle con-
» siste principalement en la valeur des
» hommes, & aux mérites de la vertu.
» C'est le précieux trésor qui vous reste
» à recueillir, lequel conservera la Pro-
» vence, la rendra recommandable par
» toute la terre, élevera plus haut votre
» gloire, & la consacrera à l'immorta-
» lité; soutiendra votre Couronne, ren-
» dra vos peuples bien heureux, & attri-
» rera sur vous & sur eux les graces &
» les faveurs du Ciel. Les voies & les
» moyens de l'acquérir sont d'attirer dans
» la Provence, par les honneurs, les
» dons & les dignités, les plus expéri-
» mentés & plus généreux guerriers,
» & les hommes de Lettres, qui surpas-
» sent les autres hommes par le titre de
» leurs vertus. Les Princes font punir
» sévérement ceux qui falsifient leur
» monnoie, impriment sur le cuivre ou

» sur l'étain leur image, qui ne doit être
» que sur l'or ou sur l'argent ; & plu-
» sieurs d'entre eux commettent cepen-
» dant un plus grand crime, quand fal-
» sifiant eux-mêmes une monnoie plus
» importante, impriment sur le vice,
» comme sur le cuivre ou sur l'étain, les
» marques qui ne sont dues qu'à la ver-
» tu, qui sont les honneurs & les digni-
» tés ; & trompant ainsi tout le monde,
» sont cause d'une erreur publique, dont
» on prend le vice pour la vertu ; désor-
» dre trop grand. Il est injuste que les
» Sages, les Savans, qui sont de vrais
» hommes, soient privés des honneurs
» & des emplois qui leur sont dus. Cer-
» tes, comme l'honneur est premiére-
» ment dû à Dieu, aussi après lui on le
» doit rendre aux Sages & aux Vertueux,
» comme à ceux qui le représentent
» mieux en la partie qui lui est plus sem-
» blable, la connoissance & la raison.
» Nous devons rendre graces à Dieu,
» Monseigneur, de ce qu'il vous a éloi-
» gné de ce manquement, & vous a
» donné des intentions si droites & si
» saintes, qu'elles tendent particuliére-
» ment à l'avancement de la vertu, que

» nous verrons, au retour de cette paix » refleurir dans votre Etat, qui eſt la prin- » cipale grandeur que je lui ſouhaite ».

Si l'on veut ſe tranſporter au onzieme ſiecle, on verra que le Miniſtre qui parloit ainſi, ne pouvoit qu'avoir un mérite éminent. Romieu voyoit plus loin que tous ſes contemporains, & avoit deviné les véritables moyens de grandeur. On ne tarda point de remarquer à la Cour un changement étonnant. Des Cavaliers braves, des Savans abandonnerent la Cour du Dauphin d'Auvergne & du Comte de Toulouſe, pour venir en Provence. Il y venoit, de diverſes contrées, des gens de Lettres & des Troubadours. Perdigon, illuſtre Poëte de ce tems-là en langue vulgaire, quitta la Cour du Dauphin d'Auvergne, attiré en Provence par les honneurs qu'on y rendoit aux Sciences. Aymeric de Belvezer, Gentilhomme Toulouſain, & ſavant; Aymeric de Pinguelan, quitterent la Cour de Toulouſe. Doria abandonna Gênes, & vint honorer la Cour de Raimond de ſes vers, & des graces de ſa converſation. Sordel, Poëte Mantouan, que Dante comparoit à Virgile; Vidal & les deux Rambauds, im-

mortalisés par les vers de Pétrarque, embellissoient la Provence. Romieu ne permettoit point les satyres, & condamnoit toutes les licences poétiques qui tiennent moins à une imagination brillante, qu'à une ame corrompue. Rambaud d'Orange, Seigneur de Cortezon, vaillant aux armes, & Poëte, composa un Poëme intitulé : *la Maîtrise d'amour.* Cet Ouvrage étoit dédié à la Princesse Marguerite, fille aînée du Comte Raimond. Romieu trouva les licences trop hardies, & relégua le Poëte aux Isles Stécades, aujourd'hui appellées les Isles d'Hieres.

Si Romieu avoit appaisé la guerre sur terre, il avoit encore à l'éteindre sur mer. La République de Gênes avoit armé contre la Provence, & celle-ci avoit mis en mer ses galeres & ses vaisseaux. Le voisinage de Nice étoit un sujet continuel de guerre & de meurtre. Romieu parvint à traiter de la paix avec la République. Il restoit à Romieu la maison de son Maître à régler. Des quatre Princesses filles de Raimond, trois étoient en âge d'être mariées. Romieu parla ainsi à Raimond : « Monseigneur, vous avez, par » votre sage prévoyance, retiré votre

» domaine, rempli vos coffres, établi la
» vertu dans la Cour, & par la paix avec
» vos voisins, donné le repos à vos peu-
» ples. Il semble maintenant que pour
» comble de votre gloire, vous devez
» donner des maris aux Princesses vos
» filles. Le sang d'Arragon dont elles
» sont issues, la grande réputation que
» vous avez acquise, & les immenses
» richesses que vous possédez, vous don-
» neront aisément le choix des gendres
» dans les Couronnes de vos voisins. Don-
» nez à la Princesse Marguerite, votre
» aînée, un mariage qui surpasse celui
» des Reines de ce tems ; & quand les
» grandes sommes d'argent seront join-
» tes à tant de perfections qui embel-
» lissent son visage, & sont l'ornement
» de son esprit, il n'y a point de sceptre
» en Europe qui ne s'allie à votre Mai-
» son. Ne mettez point en considération
» l'excès de la dépense que vous pouvez
» facilement faire ; mais bien que la
» grandeur de cette premiere alliance
» attirera celle des autres pour Mesdames
» ses sœurs. Car les Princes Chrétiens
» desirant de s'allier à la puissance de
» celui que vous acquerrez pour l'aînée,

» vous demanderont les autres à telle dot » qu'il vous plaira ». Ce conseil réussit. Une somme de dix mille marcs d'argent, grande selon ce tems-là, maria Marguerite à Louis IX, Roi de France, l'an 1234. Cette alliance en attira une autre; Henri III, Roi d'Angleterre, épousa Eléonore, qui étoit la seconde fille, & Richard, son frere, Duc de Cornouaille, qui fut depuis Empereur, eut la troisieme, appellée Sance. Béatrix, la quatrieme, seûle héritiere de tous les Etats de Provence, fut mariée avec Charles de France, Comte d'Anjou, qui fut couronné Roi de Naples & de Sicile par Urbain IV. Ce mariage se fit par les conseils de Romieu, selon Jean Villani, quoiqu'il n'eût été achevé qu'après la mort de Raimond.

Après tant de bienfaits, Romieu pouvoit se flatter d'être assuré de la reconnoissance de Raimond & de celle des peuples. Il n'en fut pas ainsi. On l'accusa d'avoir converti à son usage les deniers du tréfor public : des calomnies de toute espece déchiroient sa réputation. Raimond prête l'oreille aux bruits calomnieux; Romieu se présente un jour

devant son Maître, & ne reçoit plus le même accueil : il ose demander quelle en est la cause ; alors Raimond lui dit, avec une voix sévere : Vous avez, Romieu, depuis plusieurs années, par la Surintendance de mes Finances, disposé de mes deniers comme bon vous a semblé : je sais bien qu'il y a quelques millions dans mon trésor, mais non pas en tel nombre qu'ils devroient être ; & il n'est pas croyable qu'en ayant distribué à plusieurs personnes, vous vous soyiez oublié vous-même : au reste, je veux savoir à quoi il a été employé, & voir exactement le compte de la recette & de la dépense par pieces qui les justifient, & non par des discours artificieux.

Romieu lui répondit en ces termes : « Monseigneur, mes ennemis ont eu raison de m'envier l'honneur de vos bonnes graces ; il n'est pas juste, selon les loix de la Cour, de posséder sans traverses un bien si excellent ; mais d'attaquer par leurs calomnies la fidélité avec laquelle je vous ai servi si long-tems, c'est un effet de leur malice. Je vous supplie très-humblement de ne recevoir point à reproche, si vous alléguant mes services,

je parle du passé ; la gloire de vous les avoir rendus, & de vous avoir été agréable, m'est une assez grande récompense, pour n'en devoir jamais prétendre autre chose. Quand je vins à votre service, tout votre domaine étoit engagé en telle sorte qu'il sembloit irrachetable ; vos coffres étoient épuisés, votre Etat en guerre, vos peuples ruinés, la Cour en corruption, & les Princesses en attente des alliances dignes de vous & d'elles. Pendant l'administration dont il vous a plû m'honorer, votre domaine est revenu en vos mains, vos coffres ont été remplis, la Provence a été pacifiée, vos sujets ont vécu dans l'abondance, la Cour s'est toujours vue ornée de vertus, Mesdames vos filles ont été mariées aux plus grandes Couronnes de l'Europe, & de filles de Comte sont devenues femmes de Rois & d'Empereur : tout cela, Monseigneur, est sans doute un effet de votre prudente & rare conduite. Mais aussi il est véritable qu'en ces mêmes choses, m'ayant fait l'honneur de vous servir de moi, j'ai employé les soins, les veilles, la diligence & la fidélité à vos commandemens. Quant au compte que votre

Grandeur veut de moi, je ſuis prêt de le rendre, & de mes actions & de vos Finances. Une grace ſeulement; je vous demande qu'il ſoit examiné par mes ennemis en votre préſence ».

Cela dit, Romieu ſe retira pour travailler à ſon compte, & peu de tems après il le préſenta à Raimond, & le rendit avec la même fidélité qu'il avoit manié les affaires. Raimond fut affligé d'avoir ſuſpecté l'intégrité d'un ſi grand Miniſtre. Romieu, à qui cette épreuve avoit ſuffi pour juger de l'ingratitude des Rois & des Peuples, vint prendre congé de Raimond pour ſe retirer. Il n'emportoit autre choſe que les mêmes habits qu'il avoit lorſqu'il arriva à la Cour. Ayant repris ſon roquet, ſon bourdon & ſon eſcarcelle, il entra dans la chambre de Raimond, lui fit la révérence, & lui dit ces paroles : *Pauvre je ſuis venu, pauvre je m'en retourne.* Il partit. Ni les prieres, ni les commandemens du Prince ne purent le retenir davantage.

Raimond connut bientôt la grandeur de la perte qu'il avoit faite par le départ de Romieu; il en témoigna du regret; & ce qui prouve qu'il n'avoit point une

façon de voir commune avec les Princes, c'est la lettre qu'il écrivit à Romieu, où il ne craignit pas de compromettre sa dignité, en rappellant auprès de sa personne un Ministre vertueux.

« Monsieur Romieu, lui écrivoit-il, » je crois que le tems vous aura donné » loisir de penser aux prieres que je vous » fis à votre départ de vous tenir auprès » de moi, & y continuer vos services : » l'avantage que vous avez eu sur vos » envieux, de leur avoir fait confesser » leur crime, & reconnoître votre fidé- » lité, vous doit être une assez grande » satisfaction, voire un triomphe glo- » rieux. Vous savez que le Gouverne- » ment des Etats est un emploi plus » divin qu'humain; & que celui qui gou- » verne bien les hommes, a pour récom- » pense des louanges en cette vie, & des » couronnes immortelles en l'autre. Ve- » nez donc continuer l'administration du » mien, & prendre part au mérite d'y » bien faire. Ce Gentilhomme que j'ai » dépêché exprès pour vous ramener vous » dira les desirs avec lesquels je vous » attends ».

Romieu, rencontré par le courrier du

Prince à quelques journées de la Provence, faisant chemin à pied, le bourdon de Pélerin à la main, sans autre équipage qu'un petit mulet chargé de besaces, & suivi d'un garçon, s'excusa de retourner; & après avoir prié le Gentilhomme de remercier Raimond de l'honneur qu'il lui faisoit, le renvoya avec cette réponse par écrit : « Monseigneur, la vie » de la Cour est si pleine de traverses & » d'ennuis, qu'autant de tems qu'on y » emploie, autant on en ôte de la vie » naturelle : alors on commence à vivre, » quand on commence à quitter la Cour. » Cette vérité ne m'a pas tant obligé » d'en partir, que la connoissance que » j'ai que votre Etat, par votre sage con- » duite, est en tel point de félicité; » qu'il n'a besoin, pour sa manutention, » que des prieres à Dieu; je continuerai » les miennes pour sa conservation, & » votre longue & heureuse vie ».

Delà il continua son chemin, sans qu'on ait su ce qu'il devint. C'est l'opinion de Jean Villani & de Masson dans leurs Histoires. Celle de Provence veut qu'il soit revenu, & qu'ayant, avec Guillaume de Contignac, été fait tuteur de la

Princeſſe Béatrix, & défenſeur de ſes Etats par le teſtament de Raimond, fait long-tems auparavant à Siſteron en 1238, il gouverna encore la Provence après la mort de ſon Maître, & toujours avec les mêmes ſoins & la même intégrité.

Ce Roman, le ſeul peut-être que nous ayions inſéré dans la *Bibliotheque des Romans*, ſans qu'il y ait une intrigue amoureuſe, a le mérite de nous donner un hiſtorique de la Provence dans le onzieme ſiecle, & de nous parler d'un grand homme, dont la famille exiſte encore: c'eſt la Maiſon de Villeneuve. La tradition de cette Maiſon fait remonter ſon origine à un Cadet de la Maiſon des Comtes de Barcelonne, Rois d'Arragon, dont elle a conſervé les armes dans ſes étendarts. Cette Maiſon eſt alliée à des Maiſons ſouveraines, & a des affinités avec le Sang royal par la Maiſon de Foix. S'il faut en croire Dom Vaiſſete, la Maiſon de Villeneuve eſt étrangere à la Provence; elle a donné ſon nom à une terre de cette Province, d'où on a cru qu'elle

avoit pris le ſien. Dès 1140, ils jouiſſoient de la plus haute illuſtration dans cette Souveraineté. Les Comtes lui avoient donné dès 1201 les terres des Arcs, de Trans, la Motte, Eſclous, &c. En 1322, il y avoit un Grand-Maître de Rhodes de cette famille, Hélion de Villeneuve. Sous Louis XII, un Seigneur de Villeneuve de Trans fut envoyé deux fois Ambaſſadeur à Rome, *Monſignor di Trans Orator del Re*, dit Guichardin. Louis XII érigea en 1505 la terre de Trans en Marquiſat, qui eſt la premiere en France honorée de cette dignité. Toutes les branches de ce nom, diſtinguées entre elles par les ſurnoms de Trans, de Vence, de Bargemont, d'Eſclapon, de Flayolle, ſont de la même tige, qui eſt Raimond de Villeneuve, établi en Provence en 1114.

Romieu, ou plutôt Romée de Villeneuve, ne fut point Pélerin, comme l'aſſure Baudier. C'étoit un très-grand Seigneur, déjà riche & puiſſant par le nombre de ſes fiefs & terres ſeigneuriales. Voici le nom de celles qu'il déſigna dans ſon teſtament : Seigneur de Gagnes, Greaulieres, la Gaude, Saint-Jeannet,

Torce, Andaon, Courſegoules, Scipierre, Tournon, le Caſtelet, Trigans, Mauvans, Beſaudun, Tourettes, le Puget, Saint-Laurent, Serenon, Cauſors, Pugnafort, Châteauneuf, le Broc & la Ville de Vence. Romieu n'étoit donc pas un Pélerin inconnu & ſans fortune. On ſait bien, dit Bouché, que cette famille eſt une des plus illuſtres & des plus anciennes de cette Province. Nous avons vu en 1140 un Raimond de Villeneuve remplir la charge de Viguier & de Bailli, qui, ſous les regnes ſuivans, a été nommé du nom de Grand-Sénéchal. Quant à ſon adminiſtration, elle fut glorieuſe pour lui & pour la Provence. On l'appelloit *le grand rechercheur des biens aliénés*. Il avoit deſſein, diſoit-on, de remplir la Cour de ſon Maître de perſonnes de mérite, & d'attirer les Troubadours. Il fit la paix avec les Gênois; il maria les filles de ſon Maître avec trois Rois & un Empereur. Le mariage de Marguerite de Provence, dit M. de la Chaiſe, *Hiſtoire de Saint Louis*, fut fait par Romée de Villeneuve.

On voit par le teſtament de Raimond Bérenger, qu'il laiſſe ſa fille Béatrix ſous

la tutele de deux de ſes Barons, Romée de Villeneuve, & Guillaume de Cotignac, les diſpenſe de rendre compte, veut que tous ſes ſujets ſoient tenus de leur obéir & jurer fidélité, juſqu'à ce que la Princeſſe fût mariée; entendant que ſi l'un deſdits Barons venoit à décéder, à l'élection du reſtant & de la Comteſſe ſa mere, il en fut mis & pris un autre de bonne & irréprochable qualité, pour tenir ſa place. Dans une Ordonnance rendue en 1245, pendant la minorité de Béatrix, le même titre eſt confirmé à Romée. Romée rendit ſon compte de ſa libre volonté, ſans y avoir été forcé par Raimond Bérenger, ni à cauſe des calomnies qu'on dit avoir été répandues contre lui. Il ne diſparut point comme le Romancier le prétend; il tomba malade au Château des Arcs, chez Arnaud de Villeneuve, ſon neveu. Son teſtament eſt aux archives de l'Evêché de Vence. Il fait des legs à deux de ſes Chevaliers, à deux de ſes Ecuyers: ce qui prouve qu'il tenoit un état de maiſon conſidérable. On voit par ce teſtament que les titres de *très-haut & très-puiſſant* étoient encore inconnus. Rai-

mond Bérenger ne prenoit que celui de noble homme, *nobilis vir.* Quelle différence aujourd'hui ! combien de familles très-obscures se qualifient de *très-haut !*

Romée de Villeneuve a été cru Pélerin, parce qu'en langage du pays, *Romieu* signifie *Pélerin.* Le voyage qu'il fit en Syrie peut avoir contribué à cette équivoque. On donnoit d'ailleurs très-facilement le nom de Pélerin à ceux qui alloient aux Croisades. Le Grand-Maître de Rhodes, par une lettre de 1239, lui écrit qu'ayant appris par frere Guillaume de Castries qu'il vouloit aller en Syrie, il l'exhorte à faire ce voyage, & lui indique les provisions qui lui sont nécessaires.

Telle est la Maison de Villeneuve, qui existe encore, qui est honorée des premiers grades militaires & ecclésiastiques : on les retrouve dans le service de la Marine & dans celui de l'Infanterie. On ne les voit point auprès du Trône jouir de ce crédit auquel leur naissance & leur affinité avec le sang royal leur donnoit lieu de prétendre. C'est la faute des circonstances, & en cela ils ont des traits de rapprochement avec les premie-

res Maiſons de France. Il eſt des branches de ce nom qui ne poſſedent pas même une fortune médiocre : il ſemble qu'alors on doit venir au ſecours des familles illuſtrées, & c'eſt dans leur ſein que les biens eccléſiaſtiques doivent être verſés de préférence ; il ſemble que c'eſt par elles qu'un Miniſtre devroit commencer.

FIN CALOMNIEUSE DE L'ILLUSTRE JEANNE, REINE DE JERUSALEM, DE NAPLES ET DE SICILE, COMTESSE DE PROVENCE.

Nos Lecteurs ſeront frappés comme nous, de la reſſemblance qui ſe trouve entre Jeanne & Marie Stuart.

Jeanne poſſéda toutes les graces du corps & celles de l'eſprit : c'étoit une beauté parfaite dans les traits ; c'étoit une gentilleſſe exquiſe dans les manieres. Jamais tant d'agrément, jamais tant de délicateſſe. Alors les Souverains étaloient une morgue qu'on appelloit dignité ; alors ils ſembloient vouloir s'entourer de mille barrieres pour reculer les diſtances qu'il y avoit entr'eux & leurs Chevaliers ; entre ceux-ci & les Ecuyers, & delà avec les

les Vaſſaux, puis les Manans, puis les Serfs. La chaîne de gradation ne finiſſoit plus. On voyoit à l'un des bouts le tyran ou le petit roitelet, à l'autre bout l'eſclave avili par les châtimens & par la miſére.

Jeanne n'étoit pas tout cela ; elle ſe jouoit de toutes ces inégalités, rapprochoit les diſtances en ſouriant, & avoit autant de plaiſir à cauſer avec un Manant, qu'à s'entretenir avec un Chevalier. L'eſprit & l'agrément ſont répandus, graces au Ciel, dans toutes les conditions, & il n'y a point de claſſe où on ne les trouve. Jeanne venoit par-tout où elle les trouvoit. On ſe doute bien que cette douce familiarité annonçoit une ame ſenſible ; on ſe doute encore mieux qu'avec une ame ſenſible, quand on court vers le plaiſir, on rencontre quelquefois mieux que le plaiſir, & que ce mieux ſe trouve ſouvent placé par un caprice du ſort, plus bas que dans la claſſe où on voudroit qu'il fût : mais ne ſait-on pas bien que l'orgueil & l'amour ſont deux puiſſances bien oppoſées ? & là où l'on rencontre l'un, on ne rencontre gueres l'autre. C'eſt parmi les chants des Jon-

gleurs, les airs des Ménétriers, les Poéſies galantes des Troubadours, que Jeanne nourrit ſa ſenſibilité, alimente un feu qui faiſoit briller ſes yeux d'un éclat plus vif.

Elle n'avoit que dix-neuf ans lorſqu'elle prit les rênes du Gouvernement : c'étoit trop de jeuneſſe pour régner ; auſſi gouverna-t-elle ſous la régence de ſa grand'mere & de quatre Seigneurs qui formoient ſon Conſeil. Elle n'étoit plus trop jeune pour aimer ; cependant ſon cœur avoit eu beſoin d'un régent plus habile & plus diſcret que l'amour. Son aïeul, le Roi Robert, lui avoit nommé pour Adminiſtrateur de ſes Etats de Provence, la Reine Sanchette ſa femme, aſſiſtée de l'Evêque de Cavaillon, du Sénéchal de Provence, de l'Amiral de Naples, & d'un certain Charles Artus ; c'étoit en 1343 ; Jeanne avoit déjà été mariée en 1333 à André, fils du Roi de Hongrie, neveu du Roi Robert.

André de Hongrie n'étoit point un époux aimable. Jeanne conçut pour lui une averſion invincible. André, non-ſeulement n'avoit rien d'intéreſſant, mais encore il ſembloit dédaigner de vouloir

se faire aimer. Amant, il eût voulu peut-être mériter des faveurs ; mari, il les recevoit comme des tributs. Jeanne en étoit avare, & la répugnance qu'elle y mettoit eût été capable de percer jusqu'au fond du cœur un autre que André. Nous n'osons point prononcer le tableau : mais n'est-ce pas pour une femme sensible le supplice de Mezence, qui attachoit le mort au vif, que de recevoir un époux odieux ? Il existe donc de ces petits Sultans altiers, exigeans, ridicules, qui ordonnent, qui veulent, qui ne prient point, qu'on ne voit jamais baiser la main qui les rend heureux. Ah ! s'il en eût été autrement, André auroit vécu plus long-tems ; un assassinat n'eût point tranché ses jours ; la postérité n'auroit point un crime à reprocher à l'aimable Jeanne.

André étoit ombrageux, jaloux & taciturne ; il vouloit que Jeanne, qui ne l'aimoit point, ne vît que lui, n'entendît que lui, ne parlât qu'à lui. Il vouloit, parce qu'il n'étoit ni vif, ni gai, que Jeanne réformât son heureux caractere. S'il l'avoit osé, il auroit investi son Palais de murs très-élevés, auroit circonscrit le nombre des pas de Jeanne,

il ne vouloit point qu'elle se plût aux concerts des Ménétriers, aux vers des Troubadours. Il vouloit éloigner de ses Etats cette Cour d'amour, qui n'étoit, selon lui, qu'une école de galanterie, ou plutôt de libertinage. Les jolis passe-tems des joûtes, les combats simulés des Chevaliers lui paroissoient suspects; c'est dans ces arênes souvent ensanglantées, disoit-il, que l'amour vient tremper ses traits pour glisser plus aisément jusques dans nos cœurs. Les coups de lance qui retentissent sur les écus, font éprouver aux Dames bien des émotions singulieres. André banniſſoit de sa Cour la galanterie, les beaux-arts & les jeux. Quelle Cour! quel séjour! que d'ennui! Jeanne ennuyée & solitaire, n'avoit pour dédommagement qu'un bosquet qui la déroboit à son époux: là, tantôt une imagination caressante venoit la consoler, tantôt le désespoir achevoit d'abattre son courage.

Un jour elle étoit assise dans ce bosquet; deux colombes vinrent voltiger devant elle: c'étoit la saison où la terre amoureuse ouvre son sein aux premieres caresses du printems; saison charmante

où la nature égayée parle à tous les êtres vivans, fait serpenter la séve dans tous les végétaux, & circuler dans nos veines un sang chaud, un sang amoureux. Jeanne éprouvoit ces émotions que la nature faisoit ressentir aux deux colombes qui se jouoient sous ses yeux. Elle s'applaudissoit d'être seule; elle se laissa tomber un genou en terre; ses mains s'étendirent pour embrasser, pour embrasser toute la nature, tout l'espace vivant, tout l'espace animé. O Dieu! s'écria-t-elle, ô nature! ô amour! puissances célestes! tout vit, tout respire: ah! ce ne seroit point là le plus grand de vos bienfaits; tout aime: graces, mille graces vous soient rendues. Tout aime, répéta-t-elle; moi, j'aime aussi, j'ignore qui j'aime; rien, rien ne s'est présenté à ma vue; j'aime cependant, des traits.... Amour, tu gravas sans doute un modele dans mon cœur; hâte-toi, amene celui sur qui tu as modélé tous les traits que je crois entrevoir. Il est ici, il est là: où es-tu, Divinité insensible, mortel enchanteur, dont l'image occupa mon imagination? viens occuper ma pensée, viens régner sur mon ame.

Elle n'étoit point seule. Eh! peut-on

être aimable, peut-on porter sur tous ses traits des signes de sensibilité, sans trouver aussi-tôt l'être analogue à soi ? Le Prince Louis de Tarente aimoit en secret Jeanne; il aimoit, il avoit gardé son secret. Il avoit eu l'adresse de se contraindre. André ne l'avoit point soupçonné; il avoit un accès libre au Palais; il pouvoit se promener dans le parc. Il s'y promenoit ce jour-là; il étoit tout près du bosquet où Jeanne étoit retirée : il l'avoit entendue; il s'étoit approché de plus près, il avoit tout entendu. Quel moment !

Louis écarta le feuillage, passa sa tête au travers, & resta dans cette attitude. Jeanne apperçut cette tête. Un moment d'effroi glaça la parole sur ses levres : Louis ne parloit point; son œil étoit immobile; les oscillations continuelles du jour & de l'ombre le servoient à souhait. Jeanne se rassura, crut que c'étoit une image, un modele en cire; elle le considéra, sourioit, revenoit à lui, & palpitoit. Elle rompit le silence. Amour, dit-elle, quels traits viens-tu m'offrir ? si c'étoit.... ils étoient déjà épars dans mon cœur; les voilà tous rassemblés :

voilà ce que j'aurois tant de plaisir à aimer. — Un soupir lui échappe. — Où le trouver ? Dieux ! que de rapports avec moi ! Combien j'aimerois à avoir un époux ! — & baissant la voix, — un Amant comme lui ! Jours de bonheur ! comme vous couleriez rapidement ! jours tissus de soie, qu'avec plaisir j'en renouerois la trame ! Mais où le trouver ? — Elle s'approcha, tendit la main pour toucher cette tête : le Prince ne put y tenir davantage, s'inclina, & sa bouche imprima un baiser plein de feu sur la main de Jeanne. Quel baiser ! quel moment ! Dieux ! s'écria-t-elle. Elle tomba sans connoissance sur le gazon. Le Prince accourt, se précipite à ses genoux..... N'achevons pas le tableau.

La nuit déployoit déjà sa teinte grise sur l'horison ; le ciel n'avoit plus de feux à lancer sur la terre ; quelques rayons mourans sembloient tomber à regret du faisceau pâlissant du Dieu du jour ; les ombres s'élargissoient & épaississoient le feuillage. Ces dégradations de la lumiere n'étoient qu'une image de ce qui se passoit dans le cœur des deux Amans.

André le jaloux, André avoit vu le

jour tomber, & Jeanne n'étoit point remontée au Palais ; il venoit la chercher. Il faisoit du bruit en marchant ; les Amans n'en faisoient point : les Amans sont toute ame & toute oreille ; ils entendirent André. Cachez-vous, dit Jeanne. Le Prince Louis vouloit courir. Non, restez. Couchez-vous au pied de cet arbre. Le Prince s'étendit, & la Reine le couvrit aussi tôt d'une épaisse feuillée. Elle se reposa ensuite auprès de lui, & feignit de dormir. Le Roi l'éveilla, & l'emmena au Palais ; le Roi la gronda. Vous m'enviez donc, dit-elle, jusqu'à l'air que je respire : en me donnant à vous, les Dieux m'ont tout ôté ; laissez-moi ce qu'ils n'ont pu me ravir. Qu'avez-vous à craindre ? Dans toutes les avenues, à toutes les portes n'avez-vous pas posé des gardes ? Jeanne sourioit d'un œil malin en prononçant ces dernieres paroles.

Jeanne, au milieu d'une Cour importune qui venoit assister à son souper, & qui, rangée sur une ligne circonflexe, mendioit un mot, ou un regard, cherchoit l'heureux Prince de Tarente. Il parut ; il étoit paré bien moins de la richesse de ses habits, que de cet air radieux qui

décele un Amant. Il salua profondément la Reine, qui ne lui rendit point son salut; mais qui le regarda beaucoup. Elle sembloit lui dire : Commander à beaucoup de sujets, ce n'est pas régner ; être aimée, c'est-là le point le plus glorieux de la toute-puissance.

La Reine s'éloignoit de plus en plus de la Cour, & tous les jours elle descendoit dans le parc une heure plutôt que la veille, & en revenoit une heure plus tard. La crainte d'être surprise avec le Prince Louis, lui fit imaginer de faire creuser un asyle souterrein, dont l'entrée étoit cachée par une trappe. Un ressort obéissoit au pied qui le pressoit, la trappe s'élevoit, nos Amans descendoient, & la porte se refermoit sur eux ; quelques soupiraux pratiqués ingénieusement de distance en distance, leur procuroient de l'air & du jour dans ce réduit silencieux & frais ; ils avoient pratiqué dans l'enfoncement une secrete issue pour se retrancher contre le Roi, en cas qu'il osât pénétrer dans ce souterrein.

C'est dans cette retraite cachée que les amours filoient leurs secretes destinées. Ils n'envioient rien aux humains,

pas même la clarté du jour. C'eſt-là cependant que, fatigués d'une tyrannie, ſous le poids de laquelle Jeanne ſuccomboit, ils formoient des projets ſanguinaires contre André. Il y fut réſolu que Jeanne, à qui les Etats appartenoient, refuſeroit le titre de Roi à ſon époux, & prieroit le Pape de publier une Bulle par laquelle il déclareroit que Robert n'avoit dû, ni pu donner des tuteurs à la Reine Jeanne, & nommeroit un Cardinal complaiſant à leur place. Clément VI conſentit volontiers aux demandes de la Reine, publia la Bulle, & nomma un Cardinal tuteur. Par-là André fut dépouillé de la moitié de ſon autorité.

Le tems de ſa minorité étoit paſſé; Jeanne, débarraſſée du Cardinal Régent, pouvoit régner conjointement avec ſon mari. Elle refuſa de partager ſa puiſſance avec lui. André la menaçoit d'en venir à des actes de violence. Soutenue par les conſeils du Prince de Tarente, & enhardie par l'amour, elle oſoit le braver: André furieux ſe diſpoſoit à l'en punir; déjà il avoit demandé des ſecours au Roi de Hongrie ſon frere; déjà il avoit eſſayé de ſoulever les peuples & le Conſeil con-

tre la Reine. A ces motifs de vengeance venoit s'en joindre un plus puissant. Une tendresse extrême ne se cache pas longtems. Le mystere de l'intelligence établie entre la Reine & le Prince Louis, fut bientôt pénétré par le public & par le Roi. Il n'avoit rien vu de bien marquant; mais tout ce qu'il avoit vu, tous ces riens presque imperceptibles qui annoncent l'amour, lui avoient laissé deviner bien des choses. La liberté fut ravie à Jeanne; le Prince Louis reçut ordre de s'éloigner; & dans la crainte que le parc qui entouroit le Palais ne fût trop propice, il prit le parti de voyager. Un billet rendu à Jeanne vint lui ouvrir les yeux sur le motif de ce voyage. André avoit reçu avis de son frere que les troupes de Hongrie étoient en marche; il croyoit que, soutenu d'elles, il pourroit se défaire par un meurtre de la Reine, & subjuguer ses Etats. Jeanne effrayée, ne trouva pas de moyen plus sûr pour échapper à cette destinée, que de prévenir le Roi. L'Histoire ne dit point qu'elle ordonna de l'étrangler; mais il est certain que des domestiques de sa maison étranglerent André à Averse, dans le Couvent de

St. Pierre de Majella, où la Cour étoit logée. Le peuple osa accuser la Reine & le Prince Louis de Tarente de cet assassinat. Elle parut dédaigner les bruits populaires, & donna, peu de tems après, sa main au Prince Louis. Louis de Hongrie, frere d'André, s'avançoit pour venger la mort de son frere sur Jeanne. Clément VI venoit de la citer à son Tribunal, pour s'y justifier comme Vassale, en qualité de Reine de Naples, de l'assassinat du jeune André, qu'on lui imputoit. Jeanne se hâta de se rendre à cette sommation, d'autant plus qu'il n'y avoit que la faveur & la protection du Souverain Pontife qui pouvoient la rétablir sur le Trône de Naples, & lui assurer celui de Provence, que les prétentions de ses grands oncles n'avoient déjà que trop ébranlé.

Arrivée à Avignon, Jeanne plaida sa cause avec tant de graces, que Clément VI, qui n'étoit que trop sensible à la douleur d'une belle femme, & tout le Sacré College en furent attendris. Sa justification ne paroissoit plus douteuse à la Cour d'Avignon. Cependant le Saint-Pere ne reconnut que l'année suivante

ſon innocence publiquement & authentiquement. Elle écrivit au Roi de Hongrie pour ſe juſtifier. Le Roi ne lui répondit que ces mots dignes d'un Spartiate : *Jeanne, votre vie déréglée, l'autorité dans le Royaume retenue, la vengeance négligée, un mariage précipité, & vos excuſes prouvent que vous êtes coupable.* Il s'avançoit toujours en Italie à la tête d'une nombreuſe armée ; il ſollicitoit le jugement du Pape.

Jeanne tremblante, & voulant ſe concilier entiérement le Saint-Siége, prêta l'oreille aux propoſitions du Pape, qui lui demandoit la vente d'Avignon & du Comtat Venaiſſin. Cette malheureuſe Princeſſe avoit été ſoupçonnée de tramer cette aliénation. Ses Etats lui avoient fait à ce ſujet des remontrances d'autant plus impoſantes, qu'ils auroient pu, depuis la mort du jeune Roi André, leur Maître légitime, méconnoître ſa Souveraineté : la Reine avoit proteſté qu'elle n'avoit jamais eu cette penſée ; elle s'étoit même engagée envers ſes Etats, par une ſtipulation ſolemnelle confirmée par ſerment, de n'aliéner jamais en faveur de qui que ce fût, aucunes Villes, Châteaux, ni terres dépendantes ou annexes des Comtés de

Provence & de Forcalquier : elle avoit déclaré que si jamais elle contrevenoit à cette promesse, les Villes, Châteaux & Districts aliénés seroient en droit de s'y opposer & de refuser l'hommage à leurs acquéreurs quelconques. Cette assurance tranquillisa les Provençaux, & ils ne firent plus de difficulté de prêter à Jeanne le serment de fidélité qu'elle leur demandoit.

Ce fut quinze mois après ces promesses, que Jeanne vendit au Pape Clément VI, & à tous ses successeurs, par un contrat daté du 12 Juin 1348, de l'aveu & consentement de son mari, Louis de Tarente, la Ville & territoire d'Avignon, *en son Comté de Provence*, pour la somme de quatre-vingt mille florins d'or de Florence, bien trébuchans, qu'elle déclara avoir reçus comptant, & employés à sa plus grande utilité.

Cette vente indigna toute la Provence. Les Avignonois, usant de la faculté que la capitulation de 1347 leur donnoit, refuserent absolument de se soumettre à leur nouveau Souverain. Ce ne fut que neuf ans après qu'ils se désisterent enfin d'une opposition inutile, & prêterent au Pape Innocent VI l'hommage

que son prédécesseur n'en avoit jamais pu obtenir.

Le Roi de Hongrie venoit d'appeller du Jugement qui innocentoit Jeanne; Clément VI n'avoit vu d'autre expédient pour l'éloigner de l'Italie, que d'obtenir de lui un compromis, par lequel il se soumettoit à une nouvelle décision du Consistoire. Le Jugement de la Reine fut revu une seconde fois; & comme le Pape vouloit sauver une Reine aimable chargée de soupçons, & ménager un Roi extrêmement prévenu, voici le tempérament qu'on imagina, & qui certainement n'auroit point été admis dans ce siecle. On suggéra à la Reine de déclarer que l'antipathie pour son mari étoit l'effet de quelque maléfice, auquel la foiblesse de son sexe n'avoit pu résister. Elle le prouva par témoins: elle fut déclarée innocente de tous les effets que le maléfice avoit pu produire, parce que tout s'étoit passé malgré elle, & contre sa volonté.

Cette puérile Sentence, qui n'avoit pu être rendue que par un Tribunal puérile, fut approuvée. On trouva des témoins qui déposerent du maléfice: ce-

pendant, comment pouvoir atteſter cette obſeſſion ? Mais la Cour d'Avignon & le Roi de Hongrie s'en contenterent : c'en étoit aſſez pour Jeanne. L'Europe & la poſtérité ont été beaucoup plus difficiles. Il eſt vrai que l'Europe, depuis le ſupplice injuſte, abominable d'Urbain Grandier, a rejetté bien loin la magie, & ne s'eſt plus laiſſé tromper aux Aſtrologues, aux Sorciers, & à tous les moyens ſurnaturels.

De retour à Naples, Jeanne perdit ſon ſecond mari. Là finirent les beaux jours de cette Reine. L'amour s'envola loin d'elle : le bonheur fuyoit devant ſes pas comme une ombre légere qui ſe joue autour des rayons du Soleil. Eſt-on heureux quand on n'a plus ſon innocence, quand un remords vengeur vient troubler notre ſommeil, quand il faut, pour paroître moins vil à nos yeux, chercher une excuſe, ſe tromper ſoi-même. Jeanne donna des larmes à la mort du Prince Louis ; elle l'avoit aimé : aimer, & voir deſcendre ce qu'on aime dans un tombeau ! ah ! peut-on n'y pas vouloir deſcendre ſoi-même ! Jeanne eût été bien plus reſpectable, ſi le deuil n'avoit pas été auſſi

court. La douleur de l'ame eſt incurable; celle des ſens n'attend pour paſſer que le moment où un nouvel objet remplira l'abſence de celui qu'on regrette.

Jeanne donna ſa main à un troiſieme mari, qui mourut peu de tems après. Elle avoit quarante-ſix ans quand elle ſe remaria pour la quatrieme fois avec un Cadet de la Maiſon de Brunſwick. C'étoit choiſir plutôt un mari qui pût lui plaire, qu'un Prince qui pût la défendre. Le Prince de Brunſwick étoit beau. Jeanne ſembla ne lui demander rien de plus. Le Prince étoit indulgent. Jeanne, qui ne s'occupoit plus à diſſimuler ſes fantaiſies, ne fut point fidele au lien conjugal; elle étoit infidele ſans remords, & libertine ſans honte. Sa Cour s'étoit repeuplée de Chevaliers galans qui ne ſe piquoient que de plaire à la Reine. Un grand nombre y réuſſiſſoit ſans effort. Ces ſortes d'amours ne ſont point les freres du myſtere. Le ſujet favoriſé la veille publioit le lendemain ſon triomphe. Jeanne n'étoit plus reſpectée.

Alors des Troubadours embelliſſoient cette Cour folâtre & badine: ils chantoient ſur le ton du jour; ce n'étoit plus l'amour tendre qu'ils célébroient, c'étoit

la liberté, le plaisir, les charmes de l'inconstance. Nous le disons avec regret, dans tous les siecles il est bien peu d'Ecrivains qui, inébranlables, résistent à la pente du siecle, & n'en éprouvent point les dégradations, & qui sous le regne d'un Néron, osent retracer les vertus qu'on avoit sous Titus. Il en est bien peu de ce nombre! Qu'il en est au contraire qui, entraînés par le torrent, sont battus des mêmes flots que le reste des hommes, prennent la licence à la mode, prennent les formes du jour, & rappetissent l'espece en mesurant nos facultés avec le niveau corrupteur du vice. Les Troubadours louoient donc les penchans & tous les goûts de Jeanne. Le Théâtre étoit moins favorable à cette Reine. Alors les Auteurs dramatiques, moins polis que ceux de nos jours, n'avoient point substitué une Comédie de convention à la peinture naturelle des mœurs privées. Tout étoit peint, jusqu'aux moindres détails; & ceux qui n'osoient (par une retenue dont on leur savoit gré) nommer leurs personnages, les désignoient par leurs habits, & par la pantomime des gestes. Nous croyons que dans ce sens la Comédie devoit être plus utile; elle rempliſſoit alors son but,

qui eſt de faire rougir le vice, & pouvoit contenir ceux qui étoient tentés d'avoir des momens de foibleſſe, par la crainte d'un reproche public. Nous croyons que parmi une Nation vicieuſe, cette ſatyre ouverte eſt dangereuſe ; mais à Sparte elle enfantoit des prodiges de vertu. Les mœurs de la Provence étoient bien oppoſées à celle de Sparte ; & celles de la Reine Jeanne, avec la continence & l'auſtérité d'une femme Spartiate. Un Auteur dramatique, nommé *Paraſſol*, oſa la traduire ſur le Théâtre ; il oſa, ſous des maſques trop tranſparens, peindre les vices & la légéreté de cette Princeſſe. Le Poëte fut interdit, empriſonné, & la Comédie fut défendue irrévocablement en Provence. Ainſi les foibleſſes d'une femme & l'audace d'un Poëte anéantirent un Théâtre qui pouvoit devenir une école des mœurs dans un pays où elles avoient beſoin d'être régénérées.

Le Prince de Brunſwick étoit le meilleur de tous les Rois, & le plus facile de tous les maris. Il voyoit tout, n'obſervoit rien ; & s'il n'approuvoit pas tout, il ne blâmoit rien ; il avoit auſſi de tendres penchans à ſatisfaire. Il avoit auſſi

un cœur; & ce n'étoit point à la Reine qu'il l'avoit donné : la Comteſſe de Roquevaire s'en étoit emparée. La Comteſſe n'avoit pas l'eſprit de Jeanne. Eh! que fait l'eſprit? Il ſert le plus ſouvent à faire des dupes, & ſur-tout en amour. Elle avoit bien plus de jeuneſſe, & autant d'agrémens dans la figure que la Reine. Elle aimoit de bonne-foi, cédoit au Prince avec bonhomie, ne voyoit rien au-delà du mot d'amour, quand elle avoit prononcé ce mot, & quand elle en avoit donné une preuve toute matérielle. La Comteſſe avoit encore une autre qualité; c'étoit de croire aux amis, de n'être pas difficile ſur le choix, d'en croire ſur parole, & de n'avoir rien de ſecret. Elle racontoit tout ce qu'elle ſavoit, tout ce qu'on lui faiſoit, avec une bonhomie inimitable, qui étoit tout à la fois ſon excuſe & ſon ridicule. Elle étoit honorée, flattée, attendrie de l'attachement du Prince de Brunſwick; & ſi elle n'avoit ſu à qui l'apprendre, elle auroit chargé l'écho d'en inſtruire l'univers. Quand les circonſtances l'empêchoient de faire une ſi douce confidence, ſon air de contentement, lorſqu'on parloit du Prince, annonçoit

qu'elle étoit l'aimable idole, aux pieds de laquelle l'Amant venoit répandre son encens. La Comtesse avoit encore une autre qualité ; elle étoit si bonne, si bonne ; elle rioit avec tout le monde, n'étoit offensée de rien, & n'avoit pas de volonté à elle.

Jeanne vit sans jalousie une rivale dans la Comtesse de Roquevaire, en fit une amie, & se plaisoit à lui demander compte de tous les tête-à-têtes du Prince avec elle. Il y en avoit d'assez plaisans ; la Reine rioit, & la Comtesse racontoit toujours. C'étoit toujours *il m'a dit, il m'a fait.* La Reine imagina un tour qui ne pouvoit entrer que dans la tête d'une femme aussi hardie qu'elle. C'étoit de se substituer à la Comtesse de Roquevaire : elle vouloit juger par elle-même de la différence qu'il y a à faire dans le même homme, quand il est amant, ou quand il est époux. Les tiédeurs de l'hymen vont mal avec une imagination brûlante. La Comtesse consentit à tout, écrivit même de sa main le billet qui donnoit rendez-vous au Prince la nuit prochaine. Elle étoit bien éloignée d'avoir de la jalousie, & ne voyoit rien que de plaisant dans cette entrevue.

La nuit, la Reine se rendit à l'hôtel de la Comtesse, se cacha le visage, & fit éclairer foiblement l'appartement. Le Prince vint. La Reine s'apperçut bien vîte que les Amans ne sont pas toujours respectueux, & que les Princes le sont moins que les autres. Les transports redoublent. La Reine jette enfin son voile; le Prince recule de surprise. Venez, ne craignez rien. Ah! Prince, c'est donc le mariage qui marque ainsi les différences! C'est peut-être ma faute; je vais tâcher de vous plaire. — Le Prince confus, ne répondit rien, mais il présenta la main à la Reine, & la suivit au Palais, où il passa avec elle le reste de la nuit. Là il lui jura d'être toujours Amant; il le fut en effet le reste de sa vie; & la Reine, revenue de sa coquetterie depuis qu'elle avoit connu le mérite du Prince, lui demeura toujours fidele, & se respecta dans la suite. Nous ne conseillons point la même épreuve à bien des femmes; cependant elle pourroit réussir sur quelques-unes d'elles. La Comtesse de Roquevaire perdit son Amant sans en verser des larmes, ne chercha pas même de consolateur, & fut la premiere à féliciter la Reine du retour du Prince.

La Reine ne se voyant point d'enfans, avoit adopté Charles de Duras, son parent : elle l'avoit fait élever avec beaucoup de soin, lui avoit fait épouser sa niece, & le regardoit comme son fils. Ce Prince ingrat, soulevé par le Roi de Hongrie, s'étoit révolté contre elle. La Reine, à la sollicitation de Clément VII, qui tenoit le Pontificat à Avignon dans le tems que Urbain VI le tenoit à Rome, transféra son adoption à Louis de France, Duc d'Anjou, fils du Roi Jean. Ce changement alluma la guerre. Charles de Duras furieux, se met à la tête d'une nombreuse armée, se rend maître de Naples & de Jeanne, après avoir remporté une victoire signalée en 1381. La Reine Jeanne n'avoit rien eu à craindre de Duras, parce qu'il n'avoit aucune prétention à faire valoir sur ses Etats; mais elle étoit accusée d'avoir commandé l'assassinat de son mari, André de Hongrie. Le Jugement qui l'avoit innocentée fut attaqué par Charles de Duras. Alors un schisme déchiroit l'Empire d'Occident. Deux Papes régnoient, l'un à Rome, & l'autre à Avignon.

Ce n'étoit point la premiere fois que

le Saint-Siége avoit donné de semblables scandales à l'Eglise, & par-là occasionné une division dans la moitié de l'Europe, & sur-tout en Allemagne & en Italie : toutes les Nations en souffroient, & l'Eglise aussi. Les Cardinaux, à la mort de Grégoire XI, qui avoit reporté le Siége Pontifical à Rome, dont elle avoit été privée soixante & douze ans, avoient élu un Napolitain, Prigano, homme impétueux & farouche, connu sous le nom d'Urbain VI. Urbain n'avoit pas été plutôt exalté, qu'il avoit déclaré dans son premier Consistoire qu'il alloit faire justice du Roi de France Charles V, d'Edouard III, Roi d'Angleterre, qui étoient en guerre. Le Cardinal de la Grange, le menaçant de la main, lui avoit répondu *qu'il en avoit menti*. Ces trois mots plongerent la Chrétienté dans une guerre de plus de trente années. La plupart des Cardinaux, choqués de l'humeur violente & intolérable du Pape, se retirent à Naples, déclarent l'Election d'Urbain forcée & nulle, & choisissent Robert, fils d'Amédée III, Comte de Geneve, qui prend le nom de Clément, & va établir son Siége dans Avignon.

L'Europe

L'Europe se partage. L'Empereur, la Flandre, la Hongrie appartenante à l'Empereur reconnoissent Urbain. La France, l'Ecosse, la Savoie sont pour Clément.

La Reine Jeanne prend le parti de Clément, parce qu'alors elle étoit protégée par la France, & qu'elle appelloit Louis d'Anjou, frere du Roi Charles V, à son secours. Ce fut la cause de sa mort. Les fraudes, les assassinats, tous les crimes qui signalerent ce grand schisme, ne doivent étonner personne; ils étoient une suite de l'acharnement des deux partis. Les Papes, à dire vrai, n'étoient devenus que le prétexte de toutes ces factions différentes. Les haines particulieres, les intérêts politiques s'étoient couverts du manteau de la Religion, pour favoriser des Croisades insensées, & des usurpations odieuses. Ce schisme, comme je l'ai dit, coûta la vie à l'infortunée Jeanne; elle en fut la premiere victime. On se faisoit alors un point de Religion, comme de politique, de prendre parti pour un Pape, quand il y en avoit deux. Jeanne, Reine de Naples, s'étoit déclarée malheureusement pour Clément, lorsque Urbain pouvoit lui nuire. Urbain,

puissant en Italie, anima Charles de Duras. Ce monstre, qui devoit tout à la Reine, aima mieux ôter la Couronne & la vie à celle qui lui avoit servi de mere, que d'attendre la Couronne de la nature & du tems. Othon de Brunswick, qui combattoit pour sa femme, fut fait prisonnier avec elle. Le monstre la fit juger de nouveau par Urbain, qui la condamna à être étranglée. D'autres Auteurs prétendent qu'elle fut étouffée entre deux matelats. Ainsi périt la Reine Jeanne, que des Historiens Papistes ont mal peinte. Cette Princesse fut infiniment regrettée par les Savans : sa Cour étoit leur asyle. Elle joignoit aux charmes de la figure ceux de l'esprit, & presque toutes les qualités du cœur. La postérité, toujours juste quand elle est éclairée, la plaignit, parce que le meurtre de son premier mari fut plutôt l'effet de sa foiblesse que de sa méchanceté, parce qu'elle n'avoit pas dix-huit ans, & que depuis ce tems on ne lui reprocha ni débauche, ni cruauté, ni injustice. Sa mort fut le signal de tous les désordres en Italie. Le Trône Impérial étoit alors le théâtre de l'horreur & du mépris. La Boheme étoit tem-

plie de séditions contre Venceslas; mais tandis qu'une Reine périssoit sur un échafaud, Marguerite de Valdemar, Reine de Danemarck & de Norvege, devint Reine de Suede, & redoutée, respectée, malgré ses vices, ses débauches, & les atteintes qu'elle portoit au Traité d'union de Calmar. Charles de Duras ne jouit pas long-tems du fruit de ses crimes. Appellé en Hongrie pour y régner à la place de Sigismond, il fut assassiné par la Régente & sa fille, lesquelles jugées ensuite par le Palatin de Croatie, sont condamnées, la Régente à être noyée, la fille à être enfermée. Le Palatin est à son tour écartelé par ordre de Sigismond, malgré la promesse qu'il avoit faite de lui laisser *la vie sauve*. Le schisme de l'Eglise augmentoit toujours; il pouvoit cesser à la mort d'Urbain: on nomma un second Pape, Pierre Tomasselli. Venceslas commettoit des horreurs à Prague. Nous n'irons pas plus loin, & nous cacherons à nos Lecteurs le récit du tableau de ce siecle. Jamais tant d'horreurs & tant de crimes dégoûtans.

Nos Lecteurs ont dû voir une ressem-

blance frappante entre Jeanne, & Marie Stuart. Jeanne fut la premiere Reine mise à mort par un bourreau : avant elle, en 1269, Conradin, Roi de Sicile, avoit été exécuté par un bourreau, par l'ordre de Charles, Duc d'Anjou, usurpateur de la Couronne de Sicile. Ce fut le premier Roi, qu'un autre Roi, son égal, eût osé condamner à mort, en vertu d'une Sentence juridique. Les Rois mouroient autrefois sur le champ de bataille, ou dans leur lit; ils n'avoient à craindre que la prison, & dans des tems plus barbares, d'être massacrés. Marie Stuart fut la seconde, après la Reine Jeanne; mais Marie ennoblit le bourreau, ne voulant point qu'un autre qu'un Gentilhomme osât porter la main sur elle. Nous ne parlons point du supplice de la Reine Brunehaut; c'étoit un autre genre de condamnation : ce fut un acte de férocité qui ne fut point ordonné par un Tribunal.

C'est à la Reine Jeanne qu'on doit attribuer la Souveraineté des Papes sur Avignon & le Comtat Vénaissin, Souveraineté bien équivoque, parce que les Domaines de Naples & de Provence étoient substitués à sa sœur Marie, &

que cette aliénation étoit contre la défense expresse du Roi Robert. Après la mort de cette Reine, Clément VII fit tout ce qu'il put pour soutenir cette acquisition faite par le Saint-Siége. Les États de Provence demanderent pendant long tems la réunion de ces terres démembrées. Il y eut une Confédération qui ne prêta le serment à la veuve de Louis d'Anjou, qu'à condition qu'elle revendiqueroit les Domaines aliénés. Le Roi René, en 1462, donna une Déclaration, par laquelle il enjoignoit à sa Chambre des Comptes d'y réunir tout ce qui en avoit été transporté à qui que ce pût être. Le Comté de Provence ayant été incorporé à la Couronne de France en 1486, les Rois de France réclamerent la même réintégration. François I renouvella en 1517, 1536, 1539, 1542, les mêmes Déclarations. Henri II accorda en 1551 des Lettres de naturalité à Pierre Griffon, natif de la ville d'Avignon, *dépendante, & qui a été éclipsée de son Comté de Provence;* au moyen de quoi, disoit-il, les originaires de cette Ville sont réputés originaires dudit pays de Provence, & Regnicoles de son Royaume.

Charles IX s'exprima dans les mêmes termes en 1566 & en 1567, dans des Lettres de naturalité à Laurent Fortia. Louis XIII & Louis XIV n'ont ceſſé de réclamer contre cette aliénation. On peut voir les Arrêts rendus par le Parlement de Provence en 1662 — 1688 : on ne manquera certainement point de titres pour revenir légalement contre cette aliénation, originairement faite d'un Domaine ſubſtitué, & contre laquelle Jeanne étoit revenue, par un Edit qu'elle avoit rendu à ſa majorité. Dans cet Edit, elle ſe plaint qu'on a abuſé de ſon jeune âge & de ſa foibleſſe, pour l'engager à aliéner le Domaine de Provence, & ordonne au Grand-Sénéchal d'en pourſuivre la reſtitution.

QUATRIEME CLASSE.

ROMANS D'AMOUR.

ARISTON

OU.

LE PHILOSOPHE AMOUREUX.

Extrait d'un Roman manuscrit.

Il y avoit dans Athenes un jeune descendant de Cécrops, nommé Ariston; il étoit noble sans fatuité, riche sans morgue, savant sans pédanterie, spirituel sans prétention, & d'une figure très-agréable, sans presque s'en douter. Etre tout cela, c'est être aux trois quarts Philosophe. Ariston s'attacha à le devenir. Il fréquentoit assidûment toutes les écoles de sagesse : toutes, sans exception, se vantoient de procurer le vrai bonheur; & c'étoit ce que cherchoit Ariston. Ce

but particulier qu'il ne perdoit jamais de vue, l'empêcha de se livrer exclusivement à aucune Secte, mais lui fit chercher dans l'une ce qui manquoit dans l'autre; & lorsqu'aucune d'elles ne lui fournissoit ce qu'il cherchoit, il s'interrogeoit lui-même, & s'efforçoit de faire ressource de ses propres lumieres.

Les Platoniciens ne cessoient de prêcher à Ariston que la souveraine volupté est dans la vertu, & qu'elle n'existe nulle part ailleurs; que l'ame, pour être heureuse, doit être impassible, & que toutes les satisfactions qui nous viennent des sens, sont illusoires. Ariston admira ces belles maximes, & n'y crut point. L'homme n'est point né, disoit-il, pour une Philosophie si sublime. Le Ciel en le formant l'a assujetti à cinq sens, par l'entremise desquels il est nécessairement affecté de douleur ou de plaisir. Le divin Platon fait de l'homme un être tout esprit, comme si nous n'avions rien de terrestre. Sans doute l'ame est immortelle; mais tant qu'elle est étroitement unie au corps, il paroît assez difficile qu'elle puisse être heureuse sans la participation de cet associé.

Un jour qu'Ariſton raiſonnoit ainſi, il paſſa devant une Ecole Epicurienne, dont les portes étoient ouvertes. Il y entra, & entendit ſoutenir que la vertu n'eſt qu'un mot; que l'ame n'eſt que l'accord de notre organiſation, & le réſultat de l'harmonie des ſens; que le Philoſophe le plus ſubtil n'eſt lui-même qu'un compoſé de matiere; que le bonheur de l'homme ne s'étend point au-delà des bornes de cette courte vie; qu'ainſi c'eſt folie de n'en point paſſer, autant qu'il eſt poſſible, tous les inſtans dans les plaiſirs, tels que la muſique, la danſe, la bonne chere, & l'amour.

Cette morale révolta notre Athénien. Eh quoi! dit-il, les Philoſophes de toutes les Sectes ſe ſont-ils donné le mot pour ne jamais ſortir des extrêmes? Platon dans l'homme ne voit que l'ame, Epicure n'y voit que le corps. Il étoit ſi ſimple d'y voir l'un & l'autre, & de fonder le bonheur humain ſur la juſte ſatisfaction de tous les deux! L'ame ne peut être heureuſe que par la vertu & l'acquiſition des belles connoiſſances; le corps ne peut l'être que par l'entremiſe de ſes ſens. Appliquons-nous à rendre notre

ame éclairée & vertueuse, sans rejetter les satisfactions innocentes que nos sens peuvent nous présenter. Evitons tout excès, modérons nos desirs, bornons même (*) notre sagesse. Souvenons-nous que nous ne sommes point de vils pourceaux que leur instinct rend esclaves de tous leurs appétits; mais souvenons-nous aussi que nous ne sommes ni des Dieux, ni des pierres.

Ce n'étoit nullement le défaut d'Ariston d'aimer à dogmatiser; il ne disoit point ceci pour faire des prosélytes: c'étoit en quelque sorte à lui-même qu'il parloit; mais il fut entendu par quatre jeunes gens qui n'étoient encore imbus d'aucuns préjugés, & qui furent frappés de son raisonnement. Ces jeunes gens saluerent leur maître en sagesse, lui proposerent de permettre qu'ils le suivissent, & le prierent de les mettre sur la voie du bonheur. Hélas! leur répondit le nouveau Docteur, je le cherche comme vous.

(*) Il est comme superflu de faire observer au Lecteur que c'est un Payen qui raisonne ainsi.

Vous m'honorez infiniment trop, de me prendre pour votre guide. Cependant, pour répondre à tout ce que votre choix a de flatteur, je ne refuse point de vous faire successivement part de toutes les découvertes que je pourrai faire à l'avenir sur un point aussi important.

De retour chez lui, Ariston médita : tout en réfléchissant, il jetta les yeux sur son bureau, & y apperçut un livre nouveau, composé par un Philosophe Scepticien. L'Auteur y examinoit, sans la résoudre, la question : Si l'amour peut faire le bonheur ou l'infortune de l'homme. Ariston lut, ou plutôt dévora ce livre ; car quoiqu'il ne fût point encore épris, il sentoit du moins qu'il étoit très-susceptible d'impression ; il savoit que tout homme est destiné à éprouver un jour cette sensation, & que l'amour décide en effet du sort heureux ou malheureux de tous les humains. A la fin de sa lecture, il maudit mille fois l'Auteur de cet ouvrage, qui ne lui apprenoit rien autre chose, sinon qu'un cœur sensible peut être fortuné ou infortuné à l'excès, & qui n'indiquoit nulle part la maniere d'aimer qui conduit au suprême

bonheur. L'impertinente doctrine ! s'écria-t-il, qui m'enflamme du desir d'apprendre, & qui ne m'apprend rien ! Voyons si par mes propres réflexions je parviendrai à une théorie plus conséquente.

Je vois d'abord, continua-t-il, que deux choses rendent malheureux en aimant ; la jalousie & la mauvaise-foi. La jalousie non-seulement nous rend à plaindre, mais fait encore le supplice de l'objet aimé. La mauvaise-foi des Amans consiste à aimer les femmes, non pour elles, mais pour eux-mêmes. On gagneroit sans doute infiniment à se préserver ou à se corriger de ces deux vices, qui corrompent l'innocence & la douceur des Amans.

Ariston se fixa à cette conclusion, & jura bien de n'être jamais jaloux, & de chérir pour elle-même la femme dont il attendroit son bonheur. Il se prescrivit à cet égard un plan de conduite, qu'il rédigea par écrit sur ses tablettes, pour en faire la regle constante de son régime de tendresse. Tous ces préparatifs annonçoient chez Ariston un besoin pressant d'aimer. Son ame éprouvoit

une inquiétude vague ; son cœur se livroit à des desirs indéterminés : il étoit en proie à je ne sais quelle effervescence intérieure, semblable à celle que paroît ressentir la Nature entiere aux premiers jours du printems.

Ce fut dans ces dispositions, si dangereuses pour un jeune cœur, qu'Ariston se trouva avec l'élite d'Athenes, au Temple de Pallas, à la fête des Panathenées. On venoit de faire venir à grands frais pour cette fête auguste, une Psaltrice de Lesbos, c'est-à-dire une Musicienne d'un talent également supérieur pour le chant & pour les instrumens à corde. Elle se nommoit Phryné. Dès qu'on l'eut entendue, ce fut un cri universel d'admiration ; mais lorsqu'ensuite on se précipita en foule sur son passage pour voir celle qui venoit de charmer toutes les oreilles Athéniennes, la séduction passa de l'ouie à la vue : c'étoit moins une surprise, qu'une extase. Chacun la regardoit avec ravissement, & sembloit douter de la merveille qu'il voyoit. Tous les esprits furent électrisés en un clin-d'œil ; & la colonne des inscriptions fut en un instant chargée

d'*impromptu* poétiques, parmi lesquels on distingua celui-ci :

Tous les sens sont séduits, tous les cœurs sont émus,
Adorable beauté, Syrene sans égale !
Pour la premiere fois nous avons vu Vénus
Rendre hommage à Pallas, & chanter sa rivale.

Ces vers étoient d'Ariston ; mais il eut soin de ne les point souscrire, & de se dérober promptement dans la foule, afin de n'être point connu pour leur Auteur. En ce moment, Phryné passa près de la colonne des inscriptions, & fut priée, selon l'usage, par les Ministres du Temple, d'adjuger le prix aux vers dont elle seroit le plus satisfaite. Phryné obéit, & les lut tous. En lisant ces derniers, elle ne put se défendre d'un certain embarras ; son front, siege des lis, se couvrit à l'instant de rougeur. Aucun de ces complimens n'est vrai, dit-elle aux Ministres ; mais comme la vérité n'est point d'obligation étroite en Poésie, mon amour-propre doit être absous, si je donne la palme à ceux de ces vers où l'art &

l'imagination ſemblent avoir fait le plus de frais. En diſant cela, elle ôta de ſa tête la couronne d'olivier avec laquelle elle avoit chanté l'hymne de Minerve, & la ſuſpendit, aux yeux de tout le peuple, à côté du quatrain d'Ariſton.

Que devint à cette vue notre ſage? ou plutôt que devint ſa ſageſſe? Il entend, il voit Phryné couronner, ſans le connoître, ſon premier hommage. A cet aſpect, tout ſon cœur brûle d'amour. Il friſſonne, il ſoupire, il palpite; il va parler.... la parole expire ſur ſes levres: ſes yeux ardens, enflammés, laiſſent ſeuls entrevoir le trouble de ſon ame; un regard de Phryné y met le comble, & vient achever le déſordre de ſes ſens.

Phryné n'eſt pas moins ſpirituelle & pénétrante, que belle & remplie de talens. Ses yeux n'ont pas plutôt rencontré ceux d'Ariſton, qu'elle devine qu'il aime, & qu'il eſt l'Athénien qu'elle vient de couronner: elle s'en applaudit, & le fixe à pluſieurs repriſes avec un ſourire gracieux.

Cependant la foule ſe diſſipe, le Temple s'eſt évacué, la belle chanteuſe a diſparu, & les Portiers du Temple ſurpren-

nent Ariſton immobile & comme pétrifié à la même place où il a vu Phryné lui ſourire. Au même moment accourt vers lui le Hérault du Pritanée, qui vient lui dire que le Sénat eſt aſſemblé, & qu'on attend impatiemment ſa préſence ; car tout jeune qu'étoit Ariſton, il étoit déjà Sénateur.

En traverſant la Place publique, il rencontre un grouppe de jeunes gens fort échauffés ſur une diſpute. Il s'agiſſoit de ſavoir ſi la République feroit bien, après les fêtes, de congédier Phryné comme étrangere, ou de ſe l'approprier comme citoyenne. Ariſton va ſe figurer que cette même queſtion s'agitoit au Sénat, & que c'étoit à ce ſujet qu'on deſiroit de le conſulter.

Plein de cette prévention, il entre, prend ſon rang, & s'écrie : Oui, Peres du peuple, c'eſt un parti ſage, louable, & dicté par le ſentiment de l'utilité publique, d'enrichir cette Cité de tout ce qui eſt fait pour en augmenter l'éclat, & pour répandre au loin la gloire de l'Attique. Que Pergame nous ſurpaſſe en riches tapis, Crotone en Athletes, Corinthe en bâtimens, Sicyone en ſculpture, Côs en

peinture, & Suze en tout genre d'opulence; mais que nulle Cité ne se vante de vaincre Athenes en éloquence & en musique. Le talent surnaturel qui vient, ô Sénateurs! de vous ravir dans le Temple de Pallas, est du nombre de ceux qu'Athenes doit s'approprier du moment qu'elle les possede. Laisserons-nous l'incomparable Phryné sortir de nos murs pour aller charmer les oreilles peu délicates des Bœotiens? & si ceux-ci s'y refusent, celles des Illiriens, ou d'autres peuples barbares? Quelle honte pour nous, si Lacédémone, notre rivale, qui nous a déjà enlevé Tyrtée, & d'autres talens supérieurs, alloit encore nous ravir celui-ci! Retenons, retenons Phryné; ouvrons en sa faveur le trésor des franchises & des privileges de cette Ville. Que cet Etat, dont elle fera le charme & l'ornement, lui décerne des Pénates, & une subsistance honorable. C'est le vœu des vieillards & des jeunes, des Patriciens & du Peuple. Que dis-je? ô Sénateurs! ce sont clairement les prétentions de la Déesse elle-même, qui lui a procuré dans son Temple un triomphe si glorieux.

Ainſi parle Ariſton, & ſon enthouſiaſme paſſe à l'inſtant dans tous les eſprits. On procede auſſi-tôt aux ſuffrages, & tous les ſuffrages ſe réuniſſent. Phryné, d'une voix unanime, eſt proclamée Citoyenne. Une ſomme annuelle, conſidérable, lui eſt aſſignée pour ſon entretien. L'aſſemblée ſe termine, ſans que perſonne ſonge à y remettre ſur le tapis aucune affaire d'Etat: on y parle de Phryné, & l'on n'y parle que d'elle.

La belle Lesbienne apprend par la renommée & par les proclamations publiques, les honneurs qu'on vient de lui rendre, & le ſort brillant qu'on vient de lui faire. Le décret eſt affiché; il y eſt articulé que le Sénat l'a rendu ſur le rapport & à la requête d'Ariſton. Phryné demande qui eſt ce Sénateur; elle le demande pour la forme, car elle ne doute point que ce ne ſoit celui dont les regards lui ont exprimé tant d'amour. On lui dit qu'Ariſton eſt, par ſa naiſſance & par ſon rang, un des premiers Perſonnages d'Athenes; qu'il joint à de grands biens tous les avantages de la jeuneſſe, une figure aimable, une taille avantageuſe; qu'il réunit chez lui, & même en ſa perſonne,

tous les arts & tous les talens ; que la palette & le ciseau lui doivent des chefs-d'œuvres ; qu'il chante avec goût ; qu'il danse avec grace ; qu'il versifie avec une incroyable facilité ; qu'il a dans les assemblées publiques l'éloquence de Périclès, & dans les cercles particuliers, le langage insinuant d'Alcibiade ; que le moral surpasse encore chez lui tous ces dons extérieurs ; qu'il est doux, affable, compatissant, généreux ; qu'en un mot, Ariston peut passer pour la plus belle ame de toute l'Attique, & que son esprit est orné de ce que la connoissance des loix, la Philosophie, l'Histoire naturelle & toutes les hautes Sciences ont de plus sublime & de plus exquis.

Que vous me donnez d'empressement, dit Phryné, de connoître un Magistrat de ce mérite ! Vous le devez, lui répondit-on ; & la maniere dont Ariston a parlé au Sénat en votre faveur, exige de vous un remercîment.

Phryné ne se fait pas long-tems presser pour s'acquitter d'un devoir que son cœur brûle en secret de remplir. Elle se fait annoncer chez le Sénateur comme sa cliente, & sans décliner son nom. Le

soleil s'étoit couché. Ariston venoit de se mettre à table. Un Lecteur, à quelque distance, lui lisoit à haute voix un Traité de Thalès. Dans un autre angle de la salle, un Joueur de luth s'apprêtoit à relever le Lecteur au premier signal que feroit Ariston, qui faisoit ainsi le partage de son tems, même de celui qu'il passoit à table, entre la lecture instructive & la récréation musicale. C'étoit une suite du plan de vie philosophique qu'il s'étoit proposé depuis qu'il s'étoit mis dans la tête que le bonheur de l'homme dépend de la satisfaction mutuelle de l'esprit & des sens.

Il est difficile de peindre tout ce qui se passa dans l'ame du sage Amoureux, lorsqu'il vit entrer sa Lesbienne. Il fit signe aussi-tôt aux deux importuns à gages de se retirer. Pour les esclaves, ils n'eurent pas besoin de cet ordre ; ils étoient accoutumés à voir leur Maître accessible à toute heure, & à le laisser seul avec tout Citoyen ou toute Citoyenne qui demandoit à l'entretenir.

Phryné voulut commencer à parler de reconnoissance. Ariston l'interrompit pour lui dire qu'il y croiroit, si elle daignoit

accepter auprès de lui un couvert. Il n'y eut pas moyen de refuser. Phryné se mit à table auprès de son bienfaiteur. Alors rentrerent pour les servir, non les esclaves ordinaires, mais deux enfans d'Affranchis, dont l'âge encore tendre attestoit l'innocence, & conséquemment la discrétion. Ariston avoit introduit cet ordre de service dans ses repas, toutes les fois qu'il lui survenoit des clients ou suppliants à ces heures, afin que la présence d'un témoin trop curieux, ou suspect de l'être, n'empêchât point de s'expliquer librement.

L'objet de la conversation fut assez général pendant le souper; mais vers la fin du dessert, les deux enfans s'étant laissés aller au sommeil, nos convives se trouverent plus isolés & plus précisément en tête-à-tête. Le jeune Magistrat & sa belle protégée en firent la réflexion, & tous deux s'en trouverent embarrassés. Après un moment de silence : A quoi, Seigneur, dit Phryné, en rougissant, dois-je attribuer l'intérêt que j'ai été assez heureuse pour vous inspirer? Que d'obligations ne vous ai-je pas? Non, non, belle Phryné, répondit Ariston, vous ne me

devez rien : c'eſt à vous-même que vous êtes redevable de la juſtice qu'on vous a rendue. De quoi me remercieriez-vous ? d'avoir eu des oreilles & des yeux ? J'ai parlé pour vous ; oui, ſans doute : eh ! pouvois-je faire autrement ? Quelle reconnoiſſance doit-on à qui s'eſt contenté d'être juſte ? Ah ! ſans vous inquiéter de celle que vous croyez me devoir, mettez le comble à la mienne, en prenant en main cet inſtrument qui, ſous vos doigts, deviendra la lyre des Muſes.

Il fallut encore que la belle étrangere eût pour Ariſton cette complaiſance, ſi l'on peut ſoupçonner rien de tel dans ce qu'on fait avec le goût le plus vif. Elle ſentoit trop ſon avantage à faire briller deux talens des plus rares ; elle ſavoit trop ce qu'un tel acceſſoire ajoute à la beauté, pour ne pas triompher d'avance du ſuccès qu'on l'invitoit à remporter. Ce fut donc ſimplement pour la forme qu'elle affecta d'accorder quelque tems un inſtrument très en ordre. Elle cherchoit, diſoit-elle, à ſe rappeller une chanſon lesbienne, & jamais cette chanſon n'avoit été plus préſente à ſa mémoire. La ſeule vue d'Ariſton eût ſuffi pour l'en faire ſouvenir.

Enfin, lorſqu'il fut tems qu'elle ne préludât plus, elle chanta, en s'accompagnant ſur la lyre, les paroles ſuivantes, non ſans tourner quelquefois ſur l'aimable Sage des yeux plus expreſſifs encore que la chanſon même :

Ah! j'aime, ou je ſuis près d'aimer...
Quand j'aimerois, ſeroit-ce un crime?
Si je nomme l'objet, pourra-t-on me blâmer?
Et tendreſſe & raiſon parlent pour Sophronyme.
Aimons, aimons, puiſqu'il le faut.
Pour rendre hommage à ce qu'il vaut,
Il ne ſuffit pas de l'eſtime,
Amour, ſois ſatisfait; j'aime, j'ai fait un choix;
Mais il te reſte un cœur à ſoumettre à tes loix.

J'ai connu ce Sophronyme, dit Ariſton; il eſt de l'Iſle d'Andros, & il paſſa l'année derniere par Athenes, d'où il eſt parti en emportant les regrets de tous ceux qu'il a fréquentés. Le peu de tems qu'il a reſté parmi nous, il m'a honoré d'une amitié particuliere, & ce fut dans la même ſalle où nous ſommes qu'il fit la réponſe au tendre aveu contenu dans le couplet ſur lequel la plus belle bouche de la Grèce vient de verſer de nouveaux charmes.

Juſques-là Phryné crut qu'Ariſton ne parloit ainſi que pour écarter de ce couplet toute application qui lui fût perſonnelle. Mais elle fut bientôt agreablement détrompée, lorſque ſon Patron ajouta : Vous connoiſſez ſans doute, belle Phryné, cette réponſe de Sophronyme au doux aveu de l'aimable Lesbienne ? Non, Seigneur, répondit la belle chanteuſe; mais je ſerois infiniment curieuſe de l'entendre. On peut vous ſatisfaire, reprit Ariſton; & auſſi tôt il la pria de lui paſſer le mélodieux inſtrument. Il répéta alors, avec tout l'art d'un parfait Comédien, les ſimagrées artificieuſes qu'avoit affectées Phryné; c'eſt-à-dire qu'il préluda long-tems, qu'il chercha long-tems les accords, & qu'enfin il eut l'air de faire un effort de mémoire pour articuler les couplets ſuivans, en s'accompagnant ſur la lyre :

Heureux cent fois, heureux qui peut te plaire,
Qui de ton cœur a mérité le don !
Tu réunis aux charmes de Cythere
Tous les talens dont diſpoſe Apollon.

Aux

Aux feux d'amour ſans crainte ouvre ton ame ;
Va, mon ardeur prévint ton tendre aveu :
Par cet aveu, tu redoubles ma flamme ;
Et d'un mortel, tu viens de faire un Dieu.

Que vainement, quand l'Amour nous obſerve,
Nous eſpérons échapper à ſes nœuds !
Ah ! qui te voit, met en oubli Minerve ;
Et le plus ſage eſt le plus amoureux.

C'étoit ainſi qu'Ariſton & Phryné, réciproquement épris l'un de l'autre, s'expliquoient leur paſſion mutuelle, en affectant de faire parler des perſonnages empruntés. Ils s'épargnoient par-là certaine honte involontaire que nous coûte toujours l'aveu de notre défaite, & ils ſavouroient avec plus de liberté tous les charmes d'une premiere entrevue. Le Sénateur prenoit trop d'intérêt à tout ce qui concernoit Phryné, pour ne pas l'engager à lui raconter ſon hiſtoire, ce qu'elle fit auſſi-tôt en ces termes :

« Je ſuis née à Mitylène, Capitale de

» Lesbos, cette illustre Patrie de Sapho
» & d'Alcée. Mon pere se nommoit
» Phrynothère, & ma mere Leucippe.
» Tous deux étoient d'une naissance dis-
» tinguée, & des premiers de la Ville
» par leur opulence. Ils n'ont eu d'autre
» fruit de leur hymen que mon frere,
» ma sœur aînée & moi; mon frere &
» ma sœur sont jumeaux, & ne sont mes
» aînés que de dix-huit mois. J'avois à
» peine cinq ans, que ma mere nous
» mena tous les trois au Temple des
» Muses, où se faisoit, avec la plus
» grande pompe, l'anniversaire du jour
» natal de Sapho, la dixieme d'entre
» elles. Ma mere avoit rêvé, la nuit pré-
» cédente, qu'elle voyoit Sapho me
» tenir sur ses genoux, & m'apprendre
» à toucher la lyre. Elle regarda ce songe
» comme un ordre secret de me mener
» au Temple. Nous ne faisions que d'y
» entrer, lorsque mille cris confus s'éle-
» verent. Une troupe de gens armés en-
» fonça les portes de l'asyle sacré, &
» poussa sa fureur jusqu'aux Autels. Les
» Statues des Muses furent renversées,
» le trésor du Temple pillé, & une mul-
» titude infinie de jeunes Lesbiennes en-

» levées & conduites sur le bord de la
» mer : ma sœur & moi fûmes du nom-
» bre. Mon pere fut tué dans ce désor-
» dre, & mon frere foulé aux pieds,
» sans recevoir aucune blessure. Ma mere
» ayant été emportée évanouie, ne revint
» à elle que pour apprendre tous ces dé-
» sastres. Elle envoya promptement à
» notre recherche. Nous venions d'être
» embarquées par nos ravisseurs, qui tous
» étoient Corsaires de profession, &
» nous conduisirent en Crète, où nous
» fûmes vendus à un riche habitant de
» Gnosse. Celui-ci nous acheta pour ser-
» vir à l'amusement de trois enfans en
» bas âge, qu'il chérissoit tendrement,
» & dont les caresses naïves le conso-
» loient de la perte d'une épouse ado-
» rée, qu'une mort prématurée avoit
» enlevée à son amour. Une épidémie
» lui ravit bientôt cette dernière con-
» solation ; & nous nous retrouvâmes
» insensiblement, ma sœur & moi,
» substituées aux objets de sa tendresse
» paternelle. Il nous éleva comme il eût
» fait ses propres enfans, & mit auprès
» de nous les Maîtres les plus habiles.
» Quand j'eus atteint l'âge de quinze ans,

» notre généreux Maître nous affranchit
» l'un & l'autre, & il se disposoit à nous
» marier avantageusement, lorsqu'il mou-
» rut subitement d'une chûte. Comme
» il n'avoit point pourvu à notre sort par
» son testament, les héritiers nous signi-
» fierent de quitter la maison. La posi-
» tion étroite où nous nous trouvâmes
» dans une Ville où nous avions tou-
» jours vécu avec opulence, nous fit pren-
» dre le parti de quitter la Crète. Nous
» résolûmes, ma sœur & moi, de met-
» tre à profit les talens que nous avions
» acquis, & de nous en faire une res-
» source contre l'adversité. Nous nous
» souvenions confusément que le berceau
» de notre enfance avoit été L'Isle de
» Lesbos; mais c'étoit tout ce que nous
» nous en rappellions. Le nom de nos
» parens, & celui de la Ville où ils fai-
» soient leur séjour, tout cela étoit sorti
» de notre mémoire. Avec ce peu d'ins-
» truction sur notre naissance, nous nous
» embarquâmes sur un vaisseau Eubéen,
» & nous arrivâmes fort heureusement
» à l'Isle de Corcyre. Nos talens nous y
» donnerent accès chez les plus riches
» du lieu; mais nous fûmes principale-

» ment accueillies & recherchées par un
» jeune Lesbien établi dans cette Isle
» depuis quelques années, & que les
» troubles de sa Patrie avoient forcé de
» fuir de Mitylene. Il faisoit le com-
» merce dans Corcyre, & passoit pour
» y avoir amassé une fortune considéra-
» rable. Nous fûmes bientôt sa société
» favorite. Il nous rendoit des soins assi-
» dus; à ma sœur, par civilité; à moi,
» par une inclination plus particuliere.
» Il s'expliqua en Amant passionné, &
» se proposa pour époux. Je consultai
» ma sœur, car mon cœur ne me par-
» loit point pour ce Lesbien; je ne ress-
» sentois à sa vue aucun trouble; je
» n'éprouvois pour lui que de l'estime,
» & j'eusse desiré que, sûr de mon ami-
» tié, il n'eût point exigé de moi d'au-
» tres sentimens. Ma sœur lui fit part de
» mes dispositions, & porta par cette
» réponse la consternation dans son ame.
» La peinture qu'elle me fit de l'état dé-
» plorable où elle l'avoit laissé, & ce
» qu'elle me dit en ce moment pour ex-
» citer ma compassion, me toucherent
» tellement, que je promis de l'épouser.
» Thersandre, c'étoit son nom, revint

» pour ainsi dire à la vie, en apprenant
» cette nouvelle ; & son abattement, son
» état de langueur se changerent en une
» impatience délicieuse. Il comptoit les
» jours, les momens. Le jour, l'instant
» promis arriverent. Je fus conduite au
» Temple de Junon, où m'attendoit
» Thersandre, accompagné de sa nour-
» rice, qui l'avoit suivi dans sa fuite par
» un excès d'attachement pour lui. Ther-
» sandre me prit la main, & me con-
» duisit à l'Autel. Ma sœur, comme
» mon aînée, voulut m'y tenir lieu de
» mere ; & ce fut elle qui, par l'ordre
» du Pontife, s'approcha de moi pour
» enlever le voile dont ma tête étoit
» couverte, & pour le tenir ainsi sus-
» pendu tout le tems de la cérémonie.
» Elle s'acquitta de cette fonction avec
» une grace infinie, & en déployant tou-
» tes les beautés d'un bras éclatant de
» blancheur, & de la plus élégante for-
» me, bras sur lequel se remarquoit un
» signe de naissance des plus frappans,
» (c'étoit un grouppe d'étoiles, d'un brun
» foncé, représentant au parfait la cons-
» tellation céleste, appellée la Couronne
» d'Ariane). La nourrice de Thersandre

» n'eut pas plutôt apperçu ce signe de
» naissance, qu'elle jetta un grand cri,
» qui fit attrouper autour de nous tout
» le peuple en tumulte. Ah ! Seigneur,
» dit-elle au Lesbien, d'une voix entre-
» coupée, qu'alliez-vous faire ? Ces deux
» étrangeres sont vos sœurs ; j'en ai pour
» preuve ce signe étoilé qui distingue le
» bras de votre sœur Cidno ; croyez-en
» tous trois celle qui vous a tous alaités.
» A peine notre nourrice a proféré ces
» paroles, que les Ministres du Sanc-
» tuaire se retirent. Un voisin de Ther-
» sandre s'empare de lui, & l'emmene
» si éperdu, si troublé, qu'on eût dit
» qu'il avoit perdu l'usage de ses sens.
» Nous sortons du Temple dans un état
» assez semblable au sien : il n'étoit men-
» tion sur notre route que de notre étrange
» aventure, & nous eûmes peine à per-
» cer la foule qu'une avide curiosité as-
» sembloit de toutes parts autour de nous.
» Pour Thersandre, dont la raison ne
» put éteindre l'amour qu'il avoit conçu
» pour moi, rien n'égale le désespoir au-
» quel il se livra ; il tomba insensi-
» blement dans une mélancolie noire ;
» son cerveau se dérangea ; il fut atta-

» qué de fureurs périodiques, l'une des-
» quelles lui procura une fin tragique &
» sanglante : il fut trouvé étendu mort,
» & percé de sa propre épée. Nous nous
» empressâmes à lui rendre les devoirs
» funebres, & nous fîmes ériger à sa
» mémoire un monument honorable. Un
» de ses Compatriotes qui l'avoit suivi
« dans sa disgrace, grava cette inscrip-
» tion sur sa tombe :

Ci-gît Thersandre. Amans, plaignez son
sort affreux :
Phryné, sa propre sœur, fut l'objet de ses
feux.
Il connut son erreur, & gémit en silence ;
Mais ne pouvant d'amour dompter la violence ;
Il finit par le fer son tourment rigoureux.
Ci-gît le seul de tous les malheureux
Qu'ait abandonné l'espérance.

» Thersandre ne s'étoit point fait na-
» turaliser Corcyréen ; cette négligence
» de sa part nous fit exclure de sa succes-
» sion, dont le Fisc public s'empara.
» Nous fûmes même forcées par les loix
» de la bienséance de prendre à notre
» charge notre nourrice commune, avec

» laquelle nous résolûmes de retourner
» à Lesbos, dans l'espérance que les trou-
» bles de notre Patrie seroient appaisés,
» & que nous y retrouverions notre
» mere. On nous apprit en arrivant
» qu'elle étoit morte; qu'elle avoit aban-
» donné à son fils, qu'elle croyoit son
» seul enfant existant, toute la succes-
» sion de notre pere, & une partie de
» ses propres biens; qu'elle ne s'étoit
» réservée qu'une seule terre d'une mé-
» diocre valeur, dans laquelle elle avoit
» fini ses jours, & qui étoit l'unique
» héritage que nous pussions réclamer.
» Telle étoit ma position & celle de ma
» sœur, lorsque le Résident d'Athènes à
» Lesbos, me fit proposer, de la part de
» la République, de venir toucher la
» lyre au Temple de Pallas, à l'auguste
» fête des Panathenées. J'acceptai les
» offres honorables qu'on me fit; &
» après avoir embrassé ma sœur, & lui
» avoir laissé le soin de nos intérêts com-
» muns, je suis venu aborder au Pirée.
» C'est-là sans doute, Seigneur, (ajouta
» Phryné, en regardant tendrement Aris-
» ton, c'est-là, comme l'événement l'a
» prouvé) que m'attendoit la fin de tou-
» tes mes disgraces ».

En ce moment on vint interrompre Phryné, en annonçant au Magistrat qu'un incendie survenu dans la Citadelle exigeoit au plutôt sa présence. Ariston prend à regret congé de sa Lesbienne, donne ordre à ses esclaves d'escorter cette belle personne jusques chez elle; & pensant sérieusement aller à la Citadelle, il suit Phriné jusqu'à sa porte. Là il prend de nouveau congé d'elle, & cette fois il va tout de bon donner des ordres où sa prudence est nécessaire.

Le lendemain, Ariston, quoiqu'il eût assez peu dormi, envoya dès le matin savoir des nouvelles de Phryné, & lui fit demander la permission de lui faire sa cour; ce qui lui fut accordé sur-le-champ. En arrivant, il trouva mieux de soixante équipages arrêtés à la porte de la belle Chanteuse. Les Chefs des troupes, ceux des vaisseaux, les Orateurs de la tribune, les Tréforiers de l'épargne, tout ce qu'il y avoit dans Athènes de Personnages à prétention, s'étoient empressés de fondre chez Phryné, pour la complimenter sur son état de Citoyenne, sur sa pension, sur ses talens, sur les graces de sa personne, &c. &c. Ils perdi-

rent tous leur peine. Le portier de Phryné leur démontra que le seul Ariston étoit sur la liste des entrées pour ce jour-là. Ils se donnerent tous le mot pour le voir arriver. C'étoit ce qui formoit cette affluence de chars, dont aucun ne bougeoit de sa place ; ils étoient rangés sur deux files des deux côtés de la rue. Ariston remarqua cette affectation, & ne s'en émut pas davantage. Il fit passer son char justement au milieu des deux rangées, & salua fort civilement tout le monde à droite & à gauche, en poussant directement à la porte où il avoit affaire, sans donner à aucun important le loisir de le féliciter, ou de lui faire des mauvaises plaisanteries sur sa bonne fortune.

Ce fut dans cette seconde entrevue que furent convenus & arrêtés les articles de l'union sociale que tous deux brûloient de former. Je dis *de l'union* plutôt que *du mariage*, car il étoit interdit à Athènes à tout Patricien de se présenter au Temple de Junon pour épouser aucune Chanteuse, aucune Danseuse, aucune Citharædiste de profession ; & Phryné étoit malheureusement dans ce cas. Mais au défaut du mariage public & solem-

nel, la loi, ou du moins l'usage, toléroit qu'on fît venir chez soi un Prêtre de la Déesse de l'hymen, en présence de qui & de deux témoins on engageoit sa foi à qui l'on jugeoit à propos. Les femmes épousées de cette manière n'étoient point censées être dans la classe des courtisanes, & les autres femmes mariées pouvoient en faire leur société; mais les enfans qui provenoient de ces unions privées, ne participoient point aux privileges des autres Citoyens, & ne recueilloient rien de l'héritage paternel; ils ne pouvoient prétendre qu'au bien de leur mere. On avoit voulu, par ces dispositions demi-rigoureuses, prévenir autant qu'il étoit possible les alliances disproportionnées, sans pourtant donner absolument atteinte à la liberté personnelle de tout Républicain.

Phryné connoissoit d'avance cette coutume des Athéniens; elle n'en fit point à son Amant un motif d'objection: elle le pria seulement d'observer qu'il faut aimer bien sincérement quelqu'un pour l'épouser malgré des restrictions de cette nature. Ariston au comble de ses vœux, baisa mille fois les belles mains de Phry-

né ; & pour répondre autant qu'il étoit en lui aux sacrifices qu'elle daignoit faire, il lui présenta ses tablettes, & l'engagea à jetter les yeux sur le plan de conduite qu'il s'étoit prescrit d'observer (même avant de la connoître) avec la personne qu'il épouseroit. Phryné prit gracieusement ces tablettes. On peut se figurer avec quelle satisfaction elle y lut les deux strophes suivantes :

Qui n'aime que pour soi, n'est pas digne d'aimer.
Un Amant se doit tout à l'objet qui l'enflamme ;
La beauté qu'on chérit a tout droit sur notre ame ;
Et tout ce qui lui plaît doit aussi nous charmer.

Fuyez, soupçons jaloux ; je jure au Dieu de Gnide
De ne croire jamais à votre avis perfide ;
Je veux m'en rapporter à l'amour, aux vertus.
Soupçonner ce qu'on aime !.. il vaut mieux n'être plus.

Phryné rendit au Sénateur ses tablet-

tes avec plus de grace encore qu'elle ne les avoit reçues, & lui dit avec un sourire enchanteur : Ariston est un Sage dangereux, il en veut au cœur d'une femme, & il en a étudié la vraie route : convenez, Seigneur, que l'Amant qui peut prendre sur lui de se conduire ainsi, en écartant toutes les épines de l'amour, s'en assure toutes les roses.

Phryné attendoit Ariston à une rude épreuve, c'étoit à la pratique de sa théorie. Notre Philosophe ne la démentit pas par sa conduite. Il n'y avoit pas de jour qu'il ne pressât Phryné de prendre quelque nouveau divertissement : tantôt il la conduisoit aux Courses, aux Joûtes, aux Spectacles publics ; tantôt, pour la laisser entiérement libre, il se contentoit de l'envoyer dans ces mêmes lieux, & prétextoit ce jour-là quelque affaire pour s'autoriser à garder son cabinet : tantôt il lui amenoit à souper, soit chez lui, soit chez elle, l'élite des jeunes Nobles d'Athènes, & loin d'être soucieux, lorsqu'on affectoit des soins pour sa Lesbienne, on étoit sûr de ne lui complaire qu'en faisant sa cour à Phryné. Chaque jour augmentoit & l'ardeur & le bonheur de ces Amans,

Leur conduite toute nouvelle, & leur félicité sans exemple fit bientôt l'entretien de tous les quartiers d'Athènes, & parvint insensiblement jusqu'aux Ecoles de sagesse. Quatre jeunes Bacheliers de la Secte d'Epicure, les mêmes qui avoient voulu prendre Ariston pour leur guide dans la recherche du souverain bien, se rappellerent la parole que ce Sénateur leur avoit donnée; ils vinrent le trouver, & le sommerent de sa promesse. J'avoue la dette, leur dit Ariston; il est certain que j'ai trouvé le parfait bonheur. Il faut présentement remplir mes engagemens, & vous mettre sur la voie d'une semblable félicité: agréez chacun ma table & un appartement chez moi pendant huit jours, & vous saurez à point nommé en quoi ce grand secret consiste.

Les quatre jeunes Bacheliers accepterent la partie proposée; ils furent témoins de la félicité mutuelle de nos deux Amans, & trois d'entre eux prononcerent que la clef de ce bonheur ineffable étoit présentement facile à trouver; que le vrai bonheur en amour consistoit à aimer une femme, non pour soi, mais pour elle-même; à faire nos plaisirs des siens, &

à bannir de notre cœur tout soupçon & toute jalousie. Ainsi raisonnerent les trois observateurs dont nous parlons. Lorsqu'ils eurent tiré cette conclusion, ils s'estimerent assez instruits, allerent prendre congé d'Ariston, & le remercierent de sa courtoisie & de sa complaisance. Le quatrieme Bachelier, nommé Critophile, vint comme les autres lui faire sa révérence, mais se retira sans articuler un seul mot. Lorsqu'on fut sorti, ses compagnons le querellerent de s'être montré si taciturne & presque incivil avec leur hôte. Solon, si je ne me trompe, leur répondit-il, a dit quelque part qu'il vaut mieux se taire, que de mal parler; & comme j'eusse fait scrupule de mortifier le cher hôte, j'ai cru devoir, en prenant congé de lui, condamner ma bouche au silence absolu des Pythagoriciens, ne ugeant pas que la briéveté laconique fût suffisante en telle occasion; car j'aurois pu d'un seul mot troubler le bonheur de ces Amans; & Vénus m'en préserve!

En discourant ainsi, ils passerent devant le célebre Jardin qu'Académus avoit légué à la République. Entrons ici, dit

un des quatre Epicuriens ; le banc qui termine cette longue allée de peupliers est libre ; nous pourrons nous y asseoir, & prier notre Confrere de nous expliquer à loisir les raisons qu'il croit avoir de douter du bonheur d'Ariston.

Volontiers, dit Critophile ; & je ne vous donne pas un quart-d'heure pour vous ranger tous les trois de mon avis : mais comme on cause plus commodément assis que debout, emparons-nous d'abord de ce banc qui est vuide, & prévenons ceux qui pourroient nous prévenir. Cette précaution étoit trop Epicurienne, pour ne pas convenir aux trois autres. Quand ils furent tous assis, & à leur aise pour parler, on ne manqua pas de presser Critophile de déduire ses raisons ; il prit aussi-tôt la parole, sans se douter qu'il alloit être entendu de Phryné, qui fortuitement étoit venue ce jour-là prendre le frais dans ce même Jardin, & s'asseoir sur un lit de gazon, de l'autre côté de la charmille touffue à laquelle étoit adossé le banc qu'occupoient nos quatre discoureurs.

« Vous prétendez, Messieurs, dit » Critophile, que de tous les Amans,

» le plus heureux ; c'eſt Ariſton ? (Il ne
» faut pas demander ſi à ce mot Phryné
» prêta une oreille attentive). Nous le
» croyons ſans contredit, répondirent les
» trois autres. Et moi, reprit Critophile,
» je penſe tout autrement. En effet,
» pour qu'Ariſton fût le plus fortuné des
» Amans, il faudroit auſſi qu'il fût le
» plus paſſionné. Or, il eſt plus que pro-
» bable qu'il n'eſt que très-foiblement
» épris des charmes de Phryné, puiſqu'il
» n'en eſt nullement jaloux. Voilà la clef,
» l'explication du calme imperturbable
» qu'il éprouve. Il ſe figure avoir de
» l'amour, il ne reſſent que de l'amitié.
» Je puis me méprendre ſur ce qui ſe
» paſſe dans le cœur des Dames ; mais
» il me ſemble qu'à la place de la belle
» Lesbienne, & voulant bien honorer
» Ariſton de mes bonnes graces, je m'ac-
» commoderois mal de la ſécurité qu'il
» montre, & qui ne peut venir que de
» l'état de tiédeur où ſe maintient le
» cœur de ce Sage. A la place de Phryné,
» dis-je, j'eſſayerois de donner au tran-
» quille Ariſton de la jalouſie, en dépit
» qu'il en eût, & je ne me croirois point
» certaine d'être aimée de lui, que je ne

» lui eusse fait une bonne fois éprouver » ce sentiment décisif ».

En ce moment survint tout-à-coup une grosse pluie mêlée de grêle. Nos Philosophes se sauverent comme ils purent; & Phryné gagna promptement le plus prochain portique.

De retour chez elle, la belle Mytilénienne médita profondément sur ce qu'elle venoit d'entendre. Une rêverie sérieuse s'empara d'elle. Son esclave favorite ne put tirer d'elle une seule parole. Ariston parut, & pour la premiere fois de sa vie il fut boudé. Il étoit si peu accoutumé à cette disgrace, qu'il ne s'en apperçut point. Il embrassa tendrement la belle soucieuse, & lui dit qu'il la quittoit à regret, des affaires importantes l'appellant au Sénat. Il ne vit que de la passion dans un regard animé du dépit le plus vif que lui lança son inquiete Amante. A peine il fut sorti, qu'elle retomba dans sa premiere rêverie. Elle en fut tirée en recevant une lettre de sa sœur Cidno, qui lui marquoit toute la part qu'elle prenoit à son heureux établissement dans Athènes. Cydno ajoutoit qu'elle avoit recueilli & réalisé la succession maternelle, &

qu'elle n'attendoit que les ordres de sa sœur pour la venir rejoindre dans la Ville des Arts. Phryné vit dans la proposition de sa sœur un moyen assuré de mettre à l'épreuve la tendresse d'Ariston, & de connoître s'il l'aimoit jusqu'à la jalousie. Elle se rappella que Cidno étoit parfaitement bien déguisée en Cavalier, que de beaux sourcils très-marqués, des couleurs vives, de longs cheveux bouclés & du plus beau brun, joints à la taille la mieux prise, & à la jambe la mieux formée, seconderoient merveilleusement chez elle cette feinte métamorphose; qu'en un mot, sous des vêtemens d'homme elle pourroit jouer avantageusement auprès d'elle le rôle d'un rival, fait pour alarmer Ariston. Phryné ne perd point de tems; elle répond à sa sœur, la presse de la venir trouver, lui fait part du chagrin que lui cause la sécurité constante de son Amant, & la conjure de venir se prêter à lever ses doutes. La lettre part. Phryné plus tranquille voit rentrer Ariston, & l'accueille avec plus de complaisance que jamais. Le tranquille Amant s'endort dans un calme que sa Lesbienne se promet de troubler bientôt. Quinze

jours se passent à peine ; on annonce chez Phryné, en présence d'Ariston, un jeune Cavalier étranger, qui, nouvellement arrivé dans Athènes, demande à lui faire sa cour.

Ariston est le premier à témoigner, du regard & du geste, qu'il faut faire entrer cet étranger. Il se leve pour lui faire honneur, & lui cede la place qu'il occupoit auprès de sa Lesbienne. Le faux Cavalier (car on se doute bien que c'est Cidno) salue le Sénateur avec une grace infinie, vient baiser avec transport la main de Phryné, & s'asseoir sans façon sur le siége qu'Ariston a eu la complaisance de lui céder.

Par Hercule, dit l'Etranger, j'ai vu bien des pays ; mais je pense qu'on feroit inutilement le tour du monde, pour rencontrer ce qu'on trouve ici : sagesse, talens & beauté ; car tout cela s'y rassemble. — Eh bien, dit Phryné, si vous avez une si bonne opinion de nous, il faut vous fixer dans le pays de votre erreur. C'est une chimere, je vous en préviens, que l'idée que vous vous êtes faite ; mais une chimere agréable vaut à tous égards une opinion saine & sérieuse. On badine

sur ce ton durant quelques instans. Cependant Ariston, qui avoit des affaires pressantes, se leva; en sortant, il prit la main de l'Etranger, la lui serra avec toute l'expression de l'amitié, & lui dit: Seigneur inconnu, dois-je partir sans l'espoir de me retrouver ce soir avec vous? La belle Phryné soupe chez moi; refuserez-vous de lui donner la main?.... Mais puis-je avant tout savoir qui je me flatte de posséder?

Seigneur, reprit l'inconnu, je suis fils d'un Sénateur de Crotone: je me nomme Cydnus. Mes parens m'ont ordonné de voyager pour mon instruction. Je m'appercois que j'ai outre-passé l'ordre, & que j'ai aussi voyagé pour mon plaisir. — C'est fort bien fait, lui dit Ariston; à ce soir, Seigneur Cydnus.

Ariston brusqua toutes ses affaires pour revenir promptement souper avec son rival, sans se douter encore qu'il en eût un. Au dessert, il fut le premier à presser vivement Cydnus de chanter un duo avec Phryné. Il admira combien les deux voix étoient faites pour s'accorder ensemble, & se faire réciproquement valoir. Il y a réellement, dit Phryné, entre

nos voix une sorte d'analogie & de fraternité. Cydnus, à cette saillie, faillit éclater de rire, & redevenir Cydno.

Peut-on vous demander, lui dit Ariston, dans quel quartier de la Ville vous avez choisi votre demeure? — A un pas de chez vous, répondit Cydnus, précisément en face de la maison qu'occupe la belle Phryné. — Tant mieux, dit celle-ci; je vous en sais gré; cela nous procurera l'avantage de vous posséder plus souvent.

L'heure de se séparer étant venue, Cydnus ne voulut point permettre qu'Ariston sortît pour reconduire Phryné chez elle; il soutint que, comme son plus proche voisin, cette fonction lui appartenoit. Ariston les laissa partir ensemble, & remarqua involontairement qu'en s'en allant, ils ne cessoient de se parler à l'oreille.

Soit que la jalousie commence par l'inquiétude, ou que l'inquiétude la prévienne, Ariston ne put s'empêcher de trouver quelque chose d'indiscret & de trop familier dans les manieres du jeune Etranger. Il dormit assez mal cette nuit; & s'étant levé de bon matin, il se pré-

senta au logis de Cydnus, pour lui rendre sa visite. On lui dit qu'il étoit déjà sorti. Ariston étoit trop près de chez Phryné, pour ne pas se présenter un moment chez elle. Quelle fut sa surprise lorsqu'on lui dit que Madame étoit en compagnie, & qu'elle venoit de donner ordre que sa porte fût fermée pour tout le monde! Eh! qui donc est avec elle? demanda vivement Ariston. — Cydnus, lui répondit-on; ce jeune, cet aimable Etranger arrivé d'hier dans Athènes.

Le Sénateur, sans répartir un seul mot, se met en chemin vers le Pritanée; mais avec tant de distraction, qu'il passe devant la porte sans y faire attention; il va toujours devant lui, & marche à si grands pas, qu'en moins d'un quart-d'heure il a franchi tout un Fauxbourg, & se trouve dans les champs. Là il commence à se reconnoître; mais c'est pour soupirer, pour gémir, pour s'appeller le plus infortuné de tous les hommes. Il rentre tout confus & tout chagrin dans le Ville, & va de ce pas se renfermer chez lui. Cependant l'heure du dîner approche; il étoit invité chez Phryné. — Madame vous attend, vient-on lui dire.

— Madame

— Madame m'attend ! s'écrie-t-il. — Oui, Seigneur, lui répond Erox, son esclave le plus affidé. Avez-vous oublié qu'hier vous lui avez promis expressément de venir dîner chez elle, & que ce jeune Etranger doit être de la partie ? Je ne doute point, ajouta Erox, qu'il ne vous ait devancé ; & la civilité, ce me semble, exigeroit.... — Ah ! je vous prie, Erox, interrompit Ariston, treve de leçons ; je sais ce que j'ai à faire. — Oh ! oh ! dit en lui-même Erox, mon Maître est d'une étrange humeur, & l'Ariston d'aujourd'hui ne ressemble gueres à celui d'hier. Ce que c'est que de nous ! & que la sagesse humaine est journaliere !

Ariston vient de dire d'un ton de Maître à son esclave, qu'il sait ce qu'il a à faire ; mais la vérité est qu'il n'en sait rien. Son esprit flotte irrésolu ; il se leve, il va se rasseoir ; il se releve encore, & se promene dans sa chambre en long, en travers, comme un homme égaré. Enfin la présence d'Erox le force à paroître conséquent, & détermine ses pas du côté de Phryné. On l'annonce ; il entre. Phryné lui demande comment il

ſe porte. — Aſſez mal, répondit-il froidement; j'ai paſſé une mauvaiſe nuit. — A propos, dit la Lesbienne, on prétend qu'il a fait un orage terrible. Je m'applaudis fort de n'en avoir rien entendu. — Ni moi non plus, interrompt Cydnus; & il y en a une bonne raiſon: une fois couché, je m'endors, en voilà juſqu'au lendemain matin; & Jupiter perdroit avec moi ſon tems à tonner. — Cela n'empêche pas, dit Ariſton, que vous n'ayez été aujourd'hui très-matinal.

Ici le faux Cydnus joua l'embarras: il ouvrit la bouche pour répondre, & tout-à-coup ſe retint comme par prudence. Pour le tirer de cette criſe ſimulée, Phryné parla de ſe mettre à table, quoiqu'on n'eût point encore ſervi. Rien de tout cela n'échappa au jaloux Philoſophe, & c'eſt ce que demandoit la Leſbienne. Durant tout le repas, Ariſton fut ſombre, penſif, taciturne; il rougiſſoit, il pâliſſoit à chaque inſtant; il laiſſoit échapper de profonds ſoupirs; & ce qui lui étoit le plus ſenſible, Cydnus & Phryné ſe ſourioient malignement, & ſembloient ſe faire un jeu ſecret de ſon déſeſpoir. Quand on ſe fut levé de

table, Cydno prit sa sœur en particulier, & lui dit à l'oreille : Ou notre Sage est jaloux, ou personne ne l'est. Cessons d'affliger votre cher Ariston ; il faut le détromper de son erreur, & lui rendre une félicité que j'ai trop long-tems interrompue. Approuvez donc que je sorte un instant, & que je ne rentre qu'après avoir repris des habits convenables à mon sexe.

Phryné y consentit. Cydnus sortit, en faisant un révérence fort civile au Sénateur, qui lui rendit assez maussadement son salut. Lorsqu'Ariston se trouva seul avec Phryné, toute la violence du tourment qu'il souffroit se déclara. Ah ! Phryné ! s'écria t-il, en se jettant aux genoux de sa Lesbienne, non sans laisser échapper quelques larmes... Ciel ! qu'avez-vous ? lui dit-elle, avec une feinte surprise ; que signifient ces pleurs & cette posture peu digne d'un Sage ? — Ah ! Phryné ! reprit-il, faut-il que celle de qui j'attendois mon bonheur fasse ainsi mon tourment ? — Eh quoi ! poursuivit-elle, seriez-vous jaloux, vous qui aviez juré de ne point l'être ? Ah ! serment trop indiscret ! interrompt le Sage : ce

que j'éprouve ne m'apprend que trop qu'on ne peut aimer à l'excès sans jalousie. Phryné, ma chere Phryné ! sacrifiez-moi cet Etranger, qui n'est que passager dans Athenes, qui ne peut vous offrir que l'hommage d'un instant, & que vous connoissez à peine depuis un jour. Promettez-moi de ne le plus revoir.

Vous exigez de moi, dit la Lesbienne, une rigueur injuste envers Cydnus. Quand vous connoîtrez mieux ce rival, vous conviendrez qu'il mérite d'être admis en tiers dans notre union. — En tiers ! s'écrie Ariston tout bouillant de courroux.... Je ne dis rien de trop, poursuit tranquillement Phryné ; & c'est vous-même que j'en fais juge.

En ce moment, Cydno rentre avec les habits & toutes les graces de son sexe. — Venez, ma sœur, venez, ma chere Cydno, lui dit Phryné, remettre le calme dans l'esprit du moins raisonnable de tous les Sages.

Ariston étoit resté immobile d'étonnement : mais à mesure qu'il envisageoit Cydno, la joie rentroit dans son cœur, & se peignoit dans ses yeux. Ah ! belle Cydno, s'écria-t-il, que Cydnus m'a

coûté d'alarmes ! J'ai demandé l'éloignement de ce rival, je ne m'en dédis pas, pourvu que Cydno consente à ne nous jamais quitter. La condition fut acceptée; les prétendus rivaux s'embrasserent. Ariston convint que ce jour, quoiqu'il eût commencé par des orages, étoit le plus beau & le plus heureux de sa vie.

En sortant de chez Phryné, Ariston rencontra les quatre Epicuriens; il s'avança vers eux, & leur dit : Je crains, Messieurs, de vous avoir donné de fausses notions sur le parfait bonheur en amour : cette passion ne nous mene à la souveraine félicité, que lorsqu'elle est portée à son comble; & qui aime à l'excès, est susceptible de jalousie. Mais, dit l'un d'entre eux, si cette jalousie vient à faire notre tourment ? — C'est, reprit Ariston, un risque inévitable, & qu'il faut nécessairement courir en amour. Je viens à l'instant même d'en faire l'épreuve. — Eh bien, lui demanda-t-on, êtes-vous malheureux ? — Non, dit Ariston; mais il n'a tenu qu'à Phryné que je fusse très à plaindre; & si vous voyez en moi le plus satisfait de tous les Amans de

l'Attique, j'en dois uniquement rendre grace à ma bonne fortune. — Eh ! de qui donc, demanda Critophile, dépend notre bonheur en amour ? — Des Dieux & de l'objet aimé, répondit Ariſton.

EXTRAIT

Des Tablettes d'une Coquette (*).

FILER ſes jours avec des doigts de roſe..... c'eſt le coloris que le deſtin d'une Coquette préſente à l'imagination riante .. Le matin, des billets; le ſoir, des hommages; le lendemain, des conquêtes. Qui la voit, l'a trop vûe s'il ne veut pas aimer; qui la revoit, tombe à ſes pieds, ſouvent ſans eſpérance : elle ſeme les ſuccès, les alarmes, les ſoupçons ſur ſes pas; elle les oppoſe au deſir, ou les unit avec l'eſpoir; elle fait les deſtinées.

Ce préambule poétique eſt le fruit d'une Epître charmante de Damon. Damon a monté mon imagination par ſes vers : je me livre à l'enthouſiaſme, bien

(*) On peut bien mettre au rang des fictions les rêveries d'une Coquette, quoiqu'il ſoit trop prouvé que ſes rêves produiſent quelquefois de cruelles vérités.

sûre d'éviter le sentiment. Quelle injustice si je me fixois ! combien d'êtres je laisserois dans l'obscurité ! combien ne peuvent devoir une existence qu'a la coquetterie d'une femme ! Ils ne conviennent ni à la galanterie, ni à l'amour, ni à l'amitié ; leur place est dans la foule : en souffrant leurs soins, je trompe leur néant ; en les jouant, je les fais remarquer.

Délicieux état !.... Un froid calculateur des plaisirs me reprochoit ce matin la frivolité des miens. Frivolité ! regne à à jamais sur mon esprit ; défends mon ame des impressions qui fixent la légéreté des idées... Aimer, faire un choix, être fidele.... tristes mots qu'une longue erreur a consacrés : aimer est presque toujours l'incapacité de plaire à la multitude ; c'est le conseil de l'amour-propre & le dédommagement de la médiocrité.

Une matinée très-courte, une journée très-remplie, une société très-brillante.... Les vers de Damon sont faits pour courir tout Paris : demain les copies abonderont. L'hommage en est aussi flatteur que la gloire de les devoir à ses tourmens....

Le billet de Damis !... qu'il renferme de louanges ſous la forme des plaintes !

J'épuiſe les reproches, & mes maux ne diminuent point ; je m'en fais à moi-même de me plaindre, puiſque je chéris ces maux dont je me plains.

Et la lettre du Chevalier ! Eſt-il un tour plus fin, plus délicat ? ne diroit-on pas qu'il a inventé la louange ? *Flore enchaîne Zéphire ; vous enchaînez tous les humains. Votre empire eſt plus vrai, il eſt auſſi plus juſte. Je ne ſais quelles ſont les qualités de la Déeſſe ; mais il en faut peu pour plaire quand on aime ; ſon amour fait tort à ſa gloire : la vôtre eſt ſans limites, puiſque vous plaiſez malgré les rigueurs.*

De quelle folie étoit l'Abbé aujourd'hui ! Jamais on ne dit des choſes moins permiſes, & jamais on ne mit tant d'art à les dire. On s'inſtruit avec lui ſans ſe corrompre ; on s'égare un moment ſans avoir à rougir.

N'eſt-ce pas une folie que ce que je vais écrire ? Croirai-je que j'ai été de bonne-foi lorſque je me retirai ? Quoi ! j'ai raiſonné aujourd'hui ! j'ai philoſophé ! j'ai moraliſé ! Oui, Carlin m'a fait

violence dans cette scene si touchante (*)... Rien n'est si moral quelquefois que la douleur d'un sot... *Lucile* a su me tirer de cet état; c'est encore de la morale; mais la musique y convertit les réflexions en sentimens; on devient tendre, & l'on ne devient pas triste. La Coquette s'oublie un moment sans déroger.

Je vais finir le jour comme je l'ai commencé : je me couche avec les idées les plus rianres; des songes charmans en pourront être le fruit. Le Comte m'a beaucoup regardée ce soir, & la Marquise s'en est beaucoup plaint. Leur image se retracera peut-être à mon esprit.

(*) Le fils d'*Arlequin perdu & retrouvé.*

FIN.

TABLE

DU II. VOLUME D'OCTOBRE

Le Roi Pêcheur, page 3

Les Guelfes & les Gibelins d'Italie, *ou* Aventures malheureuses de Buondelmonte & de Donati, 72

Histoire de l'incomparable Administration de Romieu, 95

Fin calomnieuse de l'illustre Jeanne, Reine de de Jérusalem, de Naples & de Sicile, Comtesse de Provence, 120

Ariston, *ou* le Philosophe amoureux, 151

Extrait des Tablettes d'une Coquette, 199

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le second Vol. du mois d'Octobre de la *Bibliothéque des Romans*. Cet Ouvrage me paroît toujours fait pour plaire à l'imagination, & aux ames sensibles, sans jamais blesser la décence. A Paris, ce 6 Octobre 1781.

DE SANCY.

Author

Title Bibliothèque universelle des romans. Vols. 101-102.

209717

LF.C.
B582u

University of Tor
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Po
Under Pat "Ref. Index F
Made by LIBRARY BU